PALLI

6
N

BIBLIOTECA NAZIONALE

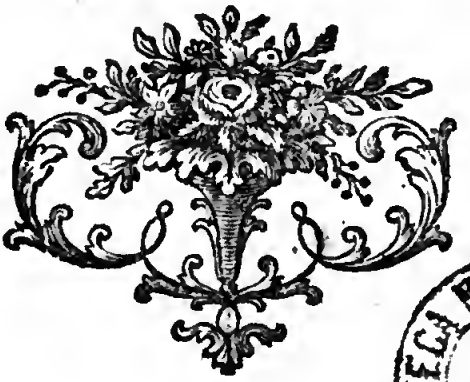
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 7

THÉATRE ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.
HORAT.

TOME TROISIEME.



BIBLIOTECA NAZIONALE MARCIANA

A PARIS,
Chez DE HANSY, le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

66119

PIECES

Contenues en ce III Volume.

On ne badine point avec l'Amour, page 1

La Choſe impoſſible, 103

La Reſſemblance, 219

L'Occaſion fait le Larron, 311

ERRATA.

PAG. 14, dans les noms des Acteurs de la Scene trois, MOSCATEL, *lif. Moſcatel.* p. 108, dans les lignes italiques, *Dom Diego, de Roxas de Dom*, lif. Dom Diego de Roxas, de Dom.

Il y a pluſieurs (*à part.*) oubliés, que le lecteur ſuppléera facilement.

ON NE BADINE POINT AVEC L'AMOUR,

En Eſpagnol,

NO AI BURLAS CON EL AMOR;

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON DE LA BARCA.

AVERTISSEMENT.

Je donne encore cette piece de Calderon, parce qu'il m'a paru qu'elle avoit fourni à Moliere l'idée des Femmes Savantes. La copie eſt certainement bien au-deſſus de l'original. Moliere a embelli Calderon, comme il a embelli Plaute, quand il a daigné s'en approprier quelques pieces : mais il ſera aiſé de voir qu'il n'a pas pris de l'Auteur Eſpagnol, tout ce qui auroit pu convenir à un genie tel que le ſien. Les Femmes Savantes comme toutes les Comédies de ce créateur du théatre chez nous ſont vuides d'intrigue & même d'intérêt. Il y a ici des ſituations vraiment comiques qui auroient ajouté à ce qu'il me ſemble un grand luſtre à cette piece, ſi Moliere avoit jugé à propos d'en profiter. Telle eſt celle de la ſixieme Scene de la troiſieme Journée & pluſieurs autres. Au reſte le lecteur en jugera.

PERSONNAGES.

Dom ALONZO DE LUNA.

Dom JUAN DE MENDOZA.

Dom LOUIS.

Dom DIÉGO.

Dom PÉDRO HENRIQUE.

Dona BÉATRIX.

Dona LÉONOR.

INÈS, *suivante de Béatrix.*

MOSCATEL, *Valet de Dom Alonzo.*

ON NE BADINE POINT AVEC L'AMOUR.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM ALONZO DE LUNA, MOSCATEL *fort triſte.*

DOM ALONZO.

QUE diable as-tu donc? Il te paſſe pendant la journée mille fantaiſies par la tête. Tu n'es point prêt quand j'ai

beſoin de toi; tu réponds de travers: quand je t'appelle, tu t'en vas; quand je ne t'appelle point, tu viens. Me diras-tu ce que tu as?

MOSCATEL.

Ah, infortuné! (*Il ſoupire.*)

DOM ALONZO.

Comment, gueux! je crois que tu as la hardieſſe de ſoupirer!

MOSCATEL.

Eh bien! Monſieur, eſt-ce que pour être gueux on n'a pas le cœur ſenſible?

DOM ALONZO.

Paſſe pour ſe plaindre groſſiérement; mais ſoupirer! c'eſt le ſymptome de la délicateſſe.

MOSCATEL.

Hélas! ne trouverai-je perſonne pour me débarraſſer de cette délicateſſe?

DOM ALONZO.

Il eſt fou.

MOSCATEL.

Dites-moi, Monſieur, y a-t-il une paſſion plus délicate que l'amour?

DOM ALONZO.

Je pourrois te répondre que oui,

mais je veux bien convenir que non.

MOSCATEL.

Non? En ce cas si j'avois de l'amour, j'aurois donc de la délicateſſe?

DOM ALONZO.

Toi, de l'amour?

MOSCATEL.

Moi de l'amour.

DOM ALONZO.

Pour le coup je n'ai plus envie que de rire de tes impertinences.

MOSCATEL.

Ah, Monſieur! vous n'avez jamais ſu ce que c'eſt que d'être amoureux: vous n'eſtimez rien que la liberté; vous tournez en raillerie ce tendre nom de l'amour; vous vous moquez des femmes, vous badinez les hommes: je ne m'étonne pas que vous vouliez me railler, moi qui ai le cœur plein de la paſſion.....

DOM ALONZO.

Oh bien! je n'aime pas un Valet ſi paſſionné: tu n'as qu'à ſortir de chez moi.

MOSCATEL.

Voyez.....

DOM ALONZO.

Je ne veux rien voir.

MOSCATEL.

Mais, ſongez.....

DOM ALONZO.

Que veux-tu dire?

MOSCATEL.

Monſieur, dans les Comédies, on voit toujours un Maître amoureux & un Valet badin : permettez que tout change ici & qu'on voie pour la premiere fois un Maître ſans amour & un Valet ſenſible.

DOM ALONZO.

Non, tu ne reſteras pas ici un inſtant.

MOSCATEL.

Quoi! vous ne me donnez pas le tems de chercher un autre Maître?

DOM ALONZO.

Non, ſors dans ce moment.

SCENE II.

DOM ALONZO, MOSCATEL, DOM JUAN.

DOM JUAN.

QU'AVEZ-VOUS?

DOM ALONZO.

Un misérable qui est allé se fourer dans la tête la plus grande impertinence, la bassesse la plus vile.....

DOM JUAN.

Qu'est-ce donc?

DOM ALONZO.

Il est amoureux. En bonne foi concevez-vous une sottise pareille?

DOM JUAN.

J'avois cru que l'amour, au contraire, inspiroit la libéralité, la valeur, la politesse.

DOM ALONZO.

Point du tout: rien ne rend avare, lâche; rien n'étrecit le cœur comme l'amour.

DOM JUAN.

Que dites-vous?

DOM ALONZO.

Ecoutez-moi, je vais vous en donner la preuve. N'eſt-il pas vrai que dès qu'un homme eſt amoureux, il ne penſe plus qu'à ſa maîtreſſe; il n'eſt libéral que pour elle. Amis, domeſtiques, il oublie tout, il les ſacrifie à ſa paſſion : il me ſemble qu'il n'y a rien de ſi malheureux, de ſi lâche qu'un homme qui ſe rend ainſi eſclave d'un caprice.

DOM JUAN.

Le ton que vous prenez m'effraye : je venois vous demander un ſervice : mais il tend à favoriſer l'amour, & ſi vous le traitez ſi mal dans un Valet, j'ai à craindre que vous ne lui faſſiez pas plus de grace chez un ami.

DOM ALONZO.

Ce n'eſt pas la même choſe, Dom Juan. Vous êtes riche, noble & bien fait : c'eſt votre métier que d'aimer. Mais pourquoi ces coquins-là s'aviſent-ils de s'en mêler ? Au reſte, pour vous faire voir que je ſais badiner & parler ſérieuſement quand il le faut, je ſuis

prêt à vous ſervir en tout. Parlez, que faut-il ?

DOM JUAN.

Le voici. Vous ſavez avec quelle ardeur j'aime la belle Dona Léonor Henrique, fille de Dom Pédro. Il eſt l'ancien ami de mon pere ; j'ai un libre accès dans ſa maiſon : il m'accepteroit certainement volontiers pour gendre. Cependant je n'oſe lui demander ſa fille, en voici la raiſon : il en a deux comme vous ſavez, & Léonor n'eſt que la cadette. Demander à Dom Pédro une de ſes filles ſans la nommer, il m'offrira ſans contredit Béatrix l'aînée : avouer que j'aime Léonor, c'eſt me rendre ſuſpect, & s'il ne veut pas la marier avant ſa ſœur, c'eſt m'expoſer à perdre l'entrée de la maiſon. Béatrix eſt un prodige de beauté, mais elle eſt pleine de caprices & de fantaiſies : elle a une idée étonnante de ſon eſprit ; elle a appris le Latin : elle fait des vers Eſpagnols, elle met une affectation ridicule dans ſon ajuſtement : elle ſe déshabille quatre fois le jour, & n'eſt jamais contente de ſa parure ; elle parle d'une façon ſi entortillée, qu'on auroit beſoin d'un commentaire

à chaque mot pour l'entendre. D'ailleurs elle mépriſe l'amour ; elle n'a jamais regardé un homme en face : elle eſt perſuadée que ſi l'on prenoit cette liberté avec elle, on tomberoit mort ſur le champ. Enfin, on n'a jamais rien vu de ſi oppoſé que le caractere des deux ſœurs. Par malheur je ne ſais ſi Béatrix a conçu quelque ſoupçon ou quelque jalouſie contre Léonor, mais elle s'attache à l'examiner : elle la ſuit comme ſon ombre. Cette nuit encore je m'étois rendu déguiſé ſous la fenêtre où j'ai coutume d'entretenir ma maîtreſſe. Léonor avoit ouvert ſa jalouſie : nous commencions à parler, quand Béatrix eſt arrivée derriere elle ; elle a fait un vacarme affreux, elle l'a arrachée de la fenêtre en diſant mille impertinences : elle lui a même donné à entendre qu'elle en avertiroit le pere : je ne ſais ſi elle m'a reconnu, ou plutôt je crains de le ſavoir : je voudrois être éclairci de tout cela, parce que la vie de ma charmante Léonor eſt peut-être en danger, ſi nous ſommes découverts. Je crois avoir trouvé un moyen de ſavoir ce qui en eſt, ſans m'expoſer à redoubler la fureur de Béatrix ; c'eſt d'envoyer votre

Valet à Inès la Suivante de Léonor, avec un billet pour ſa maîtreſſe : n'étant point à moi, il n'y aura point de riſque. Par-là, je ſaurai ſi Léonor eſt en danger, & alors je la tirerai de ſa maiſon, dût l'univers entier s'y oppoſer. J'ai même compté ſur votre ſecours pour cela, ſi j'en ai beſoin.

DOM ALONZO.

A la bonne heure : prends ce billet, Moſcatel ; cherche un moyen pour t'introduire dans la maiſon de Dom Pédro, & le rendre à la ſuivante qu'a nommée Dom Juan.

DOM JUAN.

Quoi ! ſi-tôt ?

DOM ALONZO.

Le plutôt eſt le meilleur. Allons, nous t'attendrons dans la rue.

MOSCATEL.

Mon maître ne ſait pas que j'aime Inès : je lui obéirai volontiers. (*Il s'en va.*)

DOM ALONZO.

Que les amoureux ſont fots ! en vérité, je ſuis bien heureux de ne m'être jamais attaché qu'à des Dames ſans difficulté. Dès que je parle on m'écoute, on ſe rend. Ma hardieſſe & ma

réuſſire ne dépendent jamais que de l'argent que j'ai dans ma poche.

DOM JUAN.

Voici la maiſon. Plaçons-nous ſous cette porte, qu'on ne nous voie pas.

DOM ALONZO.

Vous avez raiſon; mais qui ſont ces gens là?

SCENE III.

DOM ALONZO, DOM JUAN *cachés*, DOM LOUIS, DOM DIÉGO, MOSCATEL *eſt ſuppoſé entré.*

DOM ALONZO.

Ils regardent la maiſon de votre maîtreſſe.

DOM JUAN.

L'un eſt un Dom Louis Ozorio, que je vois toujours ici dans la rue: je commence à m'en laſſer.

DOM ALONZO.

Eh bien, il n'y a qu'à le chaſſer.

DOM JUAN.

Non, ce n'eſt pas le tems, ne diſons rien.

DOM LOUIS.

Voilà donc où demeure la beauté que j'adore, dont l'eſprit ſurpaſſe encore les charmes.

DOM DIÉGO.

C'eſt donc avec cette femme ſi habile que vous voulez vous marier?

DOM LOUIS.

Oui, mon ami, & mes oncles doivent la demander dès aujourd'hui.

DOM DIÉGO.

Ma foi, tant pis pour vous.

DOM LOUIS.

Comment, tant pis! je trouve en elle la richeſſe, la naiſſance, la vertu, la beauté & l'eſprit.....

DOM DIÉGO.

C'eſt juſtement l'eſprit que je lui trouve de trop. Pour moi je ne veux pas que ma femme en ſache jamais plus que moi, pas même autant.

DOM LOUIS.

Le ſavoir peut-il jamais être un mal?

DOM DIÉGO.

Oui, quand il eſt déplacé. Il ſuffit qu'une femme ſache filer, coudre, mettre une piece où il en eſt beſoin. Du reſte, qu'a-t-elle à faire d'étudier la grammaire, de faire des poéſies ? (1)

DOM LOUIS.

Si c'eſt un défaut, il eſt ſi noble que l'excès même n'eſt point dangereux dans Béatrix.

DOM DIÉGO.

Il pourroit le paroître, à voir l'éloignement, la fierté qu'elle vous témoigne.

DOM LOUIS.

J'adore juſqu'à ſes rigueurs..... Voyons : nous voici dans la rue, tâchons de l'appercevoir

(*La ſcene change, elle repréſente l'appartement de Léonor.*)

---

(1) *Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes,*
Qu'une femme étudie, & ſache tant de choſes, &c.

SCENE IV.

LÉONOR, INÈS.

LÉONOR.

MA ſœur eſt-elle habillée ?

INÈS.

Elle eſt encore à s'ajuſter. Moi pour ne point m'impatienter à la voir toujours conſulter ſon miroir, je l'ai laiſſée.

LÉONOR.

Je tremble toujours, ma chere Inès, que cette capricieuſe n'aille apprendre à mon pere la ſcene de cette nuit.

INÈS.

Monſieur eſt ſorti de ſi bonne heure ce matin qu'elle n'a pas encore pu lui parler. Voyons, cherchons quelque moyen pour la prévenir.

LÉONOR.

Je n'en vois pas de plus ſage que de la gagner, de remettre entre ſes mains mon amour, mon bonheur, de

la forcer au ſecret à force de confiance. Que je ſuis à plaindre, Inès, de n'avoir plus d'autre reſſource!

SCENE V.

LÉONOR, INÈS, BÉATRIX *un miroir à la main.*

BÉATRIX.

HOLÀ, n'ai-je pas de Suivante ici?

INÈS.

Me voilà: que voulez-vous?

BÉATRIX.

Que vous m'ôtiez ce morceau de cryſtal & que vous me donniez des couvre-mains (2).

(2) Il y a dans l'Eſpagnol le mot Grec *chiroteca* qui ſignifie la même choſe. Il ne m'a pas été poſſible de rendre le comique de cette ſcene; il conſiſte dans le mêlange affecté que fait Béatrix des mots Latins & Grecs avec ceux de ſa Langue. J'ai tâché d'y ſubſtituer des équivalens qui fiſſent entendre le ton

INÈS.

Qu'eſt-ce que c'eſt que des couvre-mains?

BÉATRIX.

Qu'eſt-ce? des gants, apparemment, puiſqu'il faut ſe ſervir de termes ignobles.

INÈS.

Je retiendrai ce nom-là : les voici.

BÉATRIX.

Il faudra donc toujours que j'aie des procès avec l'ignorance! Inès?

INÈS.

Mademoiſelle.

BÉATRIX.

Va chercher dans ma bibliotheque un Ovide, non pas les Métamorphoſes, non pas l'Art d'aimer, mais le Remede de l'Amour. C'eſt celui-là que je veux.

---

précieux & l'étalage d'érudition dont ſe pare la ſœur de Léonor. Il ne ſeroit pas poſſible de traduire en Eſpagnol les ſcenes où paroiſſent l'Armande & la Beliſe des femmes Sçavantes. Moliere en a évidemment pris l'idée dans celles-ci; mais en homme de génie, il a plié les perſonnages au goût de ſa Langue.

INÈS.

Comment voulez-vous que je ſache le trouver ? je ne ſais pas lire ſeulement dans un almanach.

BÉATRIX.

Sotte, eſprit bouché : à quoi te ſert donc le bonheur que tu as de vivre avec moi ?

LÉONOR.

Mon tour va venir..... Ma ſœur.

BÉATRIX.

Qui me parle ainſi ?

LÉONOR.

Vous le voyez, c'eſt moi qui embraſſe vos genoux.

BÉATRIX.

Arrêtez, ne m'approchez pas, vous terniriez la ſplendeur de ma chaſteté : allez, une femme qui fait l'amour à la faveur de la nuit (2), ne mérite pas de me regarder en face.

---

(2) Les diſcours ridicules de Béatrix le ſont au point qu'ils n'auroient eu aucun agrément en François. Je les ai adoucis & ſur-tout accourcis autant qu'il m'a été poſſible.

LÉONOR.

Ma chere Béatrix, au nom de votre ſcience & de vos charmes : ma ſœur !

BÉATRIX.

Non, je ne ſuis point la ſœur d'une libertine.

LÉONOR.

Comment, d'une libertine ?

BÉATRIX.

Oui, une ſœur qui a oſé ouvrir la fenêtre à la clarté de l'aſtre tremblant qui remplace le ſoleil, qui va parler à voix baſſe, qui donne de quoi rougir à la lumiere & de quoi ſe taire aux étoiles, qui..... Mais je remédierai à tout ; j'avertirai mon pere de votre conduite ; il ſaura qu'un adorateur.....

LÉONOR.

Et le connoiſſez-vous ?

BÉATRIX.

Moi ? eſt-ce que je connois un homme ?

LÉONOR.

Eh bien, je veux vous apprendre qui il eſt, dans quelle intention il me parloit.

BÉATRIX.

Quelle audace ! moi j'écouterois de pareilles horreurs !

LÉONOR.

Il faudra bien que vous l'écoutiez. Je n'ai pas beſoin qu'avec vos folles viſions, vous alliez me faire un crime d'une choſe innocente.

BÉATRIX.

Innocente !

LÉONOR.

Ecoutez-moi.

BÉATRIX.

Je ne vous donnerai qu'une attention indirecte.

LÉONOR.

Oh, directe ou non, que m'importe ? pourvu que vous m'écoutiez.... Mais qui vient ici ?

SCENE VI.

Les mêmes, MOSCATEL, *à la porte.*

LÉONOR.

INÈS, voyez qui c'eſt.

INÈS.

C'eſt quelqu'un qui cherche, Monſieur. (*En voyant Moſcatel.*) Quoi! c'eſt toi? Comment as-tu été aſſez hardi pour venir?

MOSCATEL.

O amour! tendre amour! je ſuis ici ton ambaſſadeur! auras-tu aſſez de pouvoir pour faire reſpecter en ma perſonne le droit des gens?

INÈS.

Que veux-tu?

MOSCATEL.

Doucement, ma chere Inès. Premierement, rendre une lettre à ta maîtreſſe pour Dom Juan. Il m'en a chargé parce qu'on ne me connoît

pas pour être à lui, & qu'ainſi on ne ſe doutera pas de quelle part je viens. Secondement j'ai à te parler de ma tendreſſe.

INÈS.

Bon, bon, dis à Dom Juan que j'ai reçu la lettre, que je la donnerai à Léonor & va-t-en vîte, je tremble que l'on ne te voie....

MOSCATEL.

Allons, cruelle, je pars : je vais ſoupirer loin de tes beaux yeux.

INÈS.

Va, va, je ne ſuis point ingrate : je te dirois je ne ſais combien de tendreſſes, ſi la frayeur ne me coupoit la parole : cours vîte ; mais, qu'entends-je ? Monſieur, ſur l'eſcalier ! Je m'enfuis, je ne veux pas qu'il me trouve avec toi. (*Elle fuit.*)

MOSCATEL.

Ecoute, prends garde, attends.

*

SCENE

SCENE VII.

MOSCATEL, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

POURQUOI écouter? Pourquoi prendre garde? Pourquoi attendre?

MOSCATEL.

Ah Ciel! que lui dirai-je!

DOM PÉDRO.

Que faites-vous ici?

MOSCATEL.

Ce que je fais? Ne le voyez-vous pas?

DOM PÉDRO.

Tu ne parleras pas?

MOSCATEL.

Eh je cherche ce que je dois vous répondre.

DOM PÉDRO.

Qui es-tu?

MOSCATEL.

Je ſuis un honnête valet, s'il y en a de cette eſpece.

DOM PÉDRO.

Je ne me paye pas de tes ſottiſes. Qui es-tu ?

MOSCATEL.

Cet homme-là eſt diablement vif.

DOM PÉDRO.

M'apprendras-tu ce que tu faiſois ici ? Parle, malheureux, où je vais te faire périr ſous le bâton.

MOSCATEL.

Ma foi, cela eſt trop ſérieux. Eh bien, Monſieur, je ſuis le pauvre Moſcatel, valet d'un certain Dom Alonzo de Luna.....

DOM PÉDRO.

De Luna !

MOSCATEL.

Oui, Monſieur, en vérité.

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM JUAN, DOM ALONZO.

DOM JUAN.

MOSCATEL eſt ici, Dom Pédro eſt entré après lui. Il faut aller ſecourir le pauvre diable qui eſt peut-être bien embarraſſé.

DOM ALONZO.

Entrez, je reſte à la porte, d'où je ſerai à vous au moindre beſoin.

DOM JUAN, *à Dom Pédro.*

Qu'avez-vous, Monſieur, vous paroiſſez ému?

DOM PÉDRO.

Voilà un coquin que je trouve ici ſeul & qui refuſe de me dire ce qu'il y cherche.

MOSCATEL.

(*A part.*) Voilà du renfort qui m'arrive, tirons-nous d'ici. (*Haut.*) Eh bien, je cherche, je cherche quel-

qu'un. On m'a dit qu'il demeuroit ici, je ſuis entré. Je n'ai vu perſonne à la porte. Je ſuis monté ſans rencontrer une ame à qui parler. Enfin, j'ai trouvé ici une péronelle, qui, en me voyant, m'a pris apparemment pour un larron. Elle s'eſt enfuie en criant. Je l'ai ſuivie pour la raſſurer. Je lui diſois écoute, prends garde, attends, quand Monſieur eſt arrivé, qui a mal pris les choſes....

DOM PÉDRO.

Et pourquoi t'es-tu troublé en me voyant?

MOSCATEL.

Parce que vous aviez l'air fâché & que je ſuis timide.

DOM PÉDRO.

Cela eſt bon, va-t-en.

MOSCATEL.

Dieu vous le rende. Je ſuis votre ſerviteur.

DOM PÉDRO.

(*A part*). Suivons-le pour ſavoir où il va. (*A Dom Juan.*) Mille pardons, Monſieur; mais j'ai quelque affaire.

DOM JUAN.

(*A part.*) Il veut ſuivre Moſcatel, il faut l'en empêcher. (*A Dom Pédro.*) Moi je n'en ai point d'autre que celle de vous accompagner.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je lui échapperai. (*Haut.*) Allons. (*Ils ſortent.*)

SCENE IX.

INÈS, LÉONOR.

INÈS.

JE ne ſais ce que cela ſignifie. Dom Pédro a quelque choſe dans la tête. La façon dont il ſuit Moſcatel, m'annonce qu'il a des ſoupçons; je ne ſais ce qui en arrivera.

LÉONOR *en entrant.*

Pour le coup vous êtes bien dure....

INÈS.

Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle?

LÉONOR.

Cette impertinente de Béatrix, qui

me parle avec un orgueil inſupportable, elle perſiſte toujours à vouloir avertir mon pere.

INÈS.

Les malheurs ne viennent jamais ſeuls. Savez-vous quel étoit cet homme qui ſort d'ici ? Il étoit chargé d'une lettre de Dom Juan pour vous.

LÉONOR.

Donne, donne vîte, je veux y répondre ſur le champ. Je n'ai point de tems à perdre dans le péril qui me menace. (*Elle lit.*) » Ma charmante maîtreſſe, j'ai peine à vous exprimer.....

INÈS.

Voilà votre ſœur.

LÉONOR.

Ah! que devenir!

SCENE X.

LÉONOR, BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

QUEL eſt donc ce papier que vous cachez après l'avoir lu (3)?

LÉONOR.

Moi !

BÉATRIX.

Vous.

LÉONOR.

Je ne ſais ce que vous voulez dire.

BÉATRIX.

Voilà une grande obſtination. Je veux voir cette feuille marquetée ſur laquelle une plume d'oie a tracé de petits caracteres avec une liqueur colorée.

---

(3) Béatrix pour dire que ce billet a été dans les mains de Léonor, ſe ſert d'un terme très-peu chaſte & peu digne d'une fille qui a dit, je ne connois point d'homme.

LÉONOR.

Puiſque vous ne voulez pas m'écouter quand je vous parle, je vous refuſerai auſſi ce que vous me demandez.

BÉATRIX.

Ma tendreſſe fraternelle ne peut s'arrêter à vos diſcours puiſqu'ils peuvent me tromper ; mais il n'en eſt pas de même du geſte que vous avez fait tout-à-l'heure pour cacher un billet. C'eſt-là ce qui m'inſpire une forte envie de le voir.

LÉONOR.

Et ſi je ne veux pas vous le montrer.

BÉATRIX.

Et ſi je veux le voir. Lâchez. (*Elle ſaiſit le billet.*)

LÉONOR.

Me duſſiez-vous battre, je ne le lâcherai point.

SCENE XI.

Les mêmes, DOMPÉDRO *arrive; les deux ſœurs tirent le billet avec violence, & l'arrachent.*

DOM PÉDRO.

QU'AVEZ-VOUS donc? Quel papier vous diſputez-vous? donnez-moi chacune ce morceau.

BÉATRIX.

Ce fragment que vous enlevez à ma foible main, vous apprendra les éclipſes que ſouffre votre honneur.

LÉONOR.

Pour moi, mon pere, je ne ſais ce qu'il y a d'écrit-là; puiſque Béatrix le ſait, apparemment qu'il étoit pour elle: elle étoit occupée à le lire quand je ſuis arrivée.

DOM PÉDRO, *à Béatrix qui veut parler.*

Taiſez-vous.

LÉONOR.

J'ai voulu voir ce que c'étoit, & elle me l'a refuſé. Nous avions toutes deux nos raiſons, car moi ſachant que Béatrix a commerce avec quelqu'un qui lui écrit des billets, qui lui parle la nuit à ſa fenêtre, je me ſuis crue autoriſée, quoique ſa cadette, à en agir ainſi.

DOM PÉDRO.

Eſt-il vrai, Béatrix?

BÉATRIX.

Je ne ſais, dans mon étonnement, que vous répondre. La colere m'enflamme & la ſurpriſe me glace. Croyez que toutes les fautes qu'elle accumule ſur moi, c'eſt elle qui les a commiſes.

LÉONOR.

Voilà Inès qui y étoit; demandez-lui, mon pere.

BÉATRIX.

Oui, demandez-lui.

INÈS.

Moi! je n'ai ni yeux ni oreilles.

DOM PÉDRO.

Me voilà bien inſtruit. Infortuné que

je ſuis ! l'une des deux eſt coupable ; & peut-être toutes deux le ſont. Que ferai-je dans cette incertitude ? Sortez, filles indignes, laiſſez moi.

BÉATRIX.

Croyez, Monſieur.....

DOM PÉDRO.

Ne parlez pas.

LÉONOR, *à part.*

O amour ! fais enſorte que le billet n'aille pas me confondre. (*Elles s'en vont.*)

DOM PÉDRO *à Inès.*

Reſte, toi. Tu as vu ſeule comment les choſes ſe ſont paſſées ; dis moi.....

INÈS.

Que voulez-vous, Monſieur, que je vous diſe ? Je ne ſais rien.

DOM PÉDRO.

Je vois bien que tu crains de te brouiller avec celle des deux que tu dévoileras.

INÈS.

Mon devoir, Monſieur, eſt de me déclarer pour celle qui eſt en faute. Ainſi n'attendez rien de moi quand j'aurois vu quelque choſe, mais le

fait eſt que je ſuis arrivée un inſtant avant vous; elles étoient déja en querelle en ce moment, & je n'ai rien pu comprendre à leur diſpute. Voilà la pure vérité, foi d'honnête Suivante.

DOM PÉDRO.

Retire-toi donc auſſi, puiſque tu ne peux pas même me rendre le ſervice de m'éclairer dans mon malheur: mais les lumieres qu'elle me refuſe, je les trouverai peut-être dans les deux morceaux de ce billet; liſons.

« Je ne puis, ma chere ame, vous » exprimer combien je ſuis inquiet » d'apprendre que votre ſœur nous a » découverts cette nuit. Si elle en » avertit votre pere, inſtruiſez-m'en » ſur le champ, afin que je pourvoie » à votre ſûreté ».

Je n'en ſuis pas plus avancé, ce billet peut leur être adreſſé à toutes deux également; je ne vois encore rien qui les condamne, ni qui les juſtifie, & je ne ſais ſi je ſuis plus malheureux de ne pouvoir découvrir la vertu de l'une, que d'ignorer le crime de l'autre. Mais, voyons: le Valet de tantôt étoit ſans doute le négociateur

de cette intrigue funeſte. Il s'eſt dit envoyé par un Dom Alonzo de Luna. Sachons qui eſt l'homme qui porte ce nom; veillons ſur ſes démarches, & tâchons à force de ſoins de ſortir de ce cruel embarras.

SECONDE JOURNÉE.

Le théatre repréſente le devant de la maiſon de Dom Alonzo.

SCENE PREMIERE.

DOM JUAN, DOM ALONZO, MOSCATEL.

DOM ALONZO.

Nous avons bien fait de nous en aller.

MOSCATEL.

Oui, & moi bien mal d'entrer.

DOM JUAN.

Tu es heureux que l'idée me ſoit venue de te ſuivre de ſi près.

MOSCATEL.

Ma foi c'eſt pour vous-même que vous avez travaillé ; car ſi vous n'étiez

pas arrivé, j'allois pardieu tout défiler.

DOM JUAN.

Que dis-tu, lâche?

MOSCATEL.

Je dis ce que j'aurois fait.

DOM JUAN.

Eſt-ce qu'un homme amoureux doit avoir ſi peu de cœur?

MOSCATEL.

Oui-da, Monſieur, prenez y garde, mon cœur, ma vie ne ſont plus à moi; les expoſer, ce ſeroit faire tort à la beauté à qui je les ai donnés, & je ne ſuis pas capable d'une trahiſon de cette eſpece.

SCENE II.

Les mêmes, INÈS, *voilée.*

INÈS.

MONSIEUR, Dom Juan.

DOM JUAN.

Qu'eſt-ce qui m'appelle?

INÈS.

C'eſt moi; il y a deux heures que je vous cherche.

DOM JUAN.

Qu'as-tu donc de ſi preſſé à me dire?

MOSCATEL.

Eh, vraiment, c'eſt ma friponne d'Inès : plaiſe au Ciel que mon Maître ne puiſſe pas ſeulement l'entrevoir!

INÈS.

Je vous apporte cette lettre.

DOM JUAN.

Attends, je vais la lire & y répondre. (*Il lit bas; Moſcatel ſe place entre Dom Alonzo & Inès.*)

DOM ALONZO.

Pardieu la drôleſſe paroît jolie!

MOSCATEL.

Aux coups d'œil qu'il lui adreſſe, mon honneur me paroît bien aventuré.

DOM ALONZO.

Moſcatel.

MOSCATEL.

Monſieur.

DOM ALONZO.

Si ta Maîtreſſe reſſembloit un peu à cette belle enfant-là, je pourrois t'excuſer.

MOSCATEL.

Ouais voilà qui va mal. Elle vous paroît donc bien?

DOM ALONZO.

Elle eſt charmante.

MOSCATEL.

Fi donc, au diable; elle eſt laide, vilaine comme un peché mortel.

DOM ALONZO.

Tu ne ſais ce que tu dis.

DOM JUAN.

Cela va bien; Léonor me mande que ſon pere ne ſait rien, elle l'a trompé par une ruſe dont elle ne m'inſtruit pas. Elle demande à me voir apparemment pour me mettre au fait; nous en cauſerons tantôt. Adieu, mon ami : allons, Inès. (*Il s'en va.*)

DOM ALONZO.

Moſcatel, ne la laiſſe point partir, je veux lui dire un mot.

MOSCATEL.

Non pas, s'il vous plaît; vous n'avez rien à lui dire.

INÈS.

Que voulez-vous?

DOM ALONZO.

Vous voir le visage, ma belle fille.

INÈS.

J'ai autre chose à faire que de satisfaire votre curiosité.

DOM ALONZO.

Tu tâches en vain de m'échapper. (*Il la suit.*)

MOSCATEL.

Il y va du nôtre, ne les perdons pas de vue.

SCENE III.

Le théatre repréſente l'appartement de Léonor.

LÉONOR, DOM JUAN.

LÉONOR.

VOILA comment je me ſuis tiré d'affaire.

DOM JUAN.

Il n'y a rien de plus ingénieux.

LÉONOR.

Sans cette idée nous étions perdus.

DOM JUAN.

Les ſoupçons de votre pere ſe partagent donc entre vous deux?

LÉONOR.

Avec une égalité parfaite : il ne ſait qui il doit accuſer, & dans l'incertitude il nous traite bien l'une & l'autre ; mais il me ſemble qu'il y auroit un moyen pour nous délivrer de Béatrix & réduire au ſilence cette ſur-

veillante incommode ; s'il étoit poſſible de la prendre par le cœur & de lui faire éprouver pour un autre les mouvemens que vous m'avez inſpirés, nous ſerions bientôt ſûrs de ſa complaiſance.

DOM JUAN.

Cette idée eſt excellente. J'en fais mon affaire, j'amenerai ici avec moi un de mes amis, qui nous en rendra bon compte, je vous en réponds ; mais elle vient ici.

LÉONOR.

Retirez-vous, ſongez à ce que je viens de vous dire, il n'y a point de meilleur parti.

SCENE IV.

LÉONOR, BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

INFORTUNÉE ! moi qui étois un phénix d'innocence & de vertu, me voilà donc confondue dans le rang des ames vulgaires. Mon honneur qui bril-

loit avec tant d'éclat, eſt triſtement éclipſé. Ah! ſcélérate de Léonor!....

LÉONOR.

Que me voulez-vous?

BÉATRIX.

Vous voilà donc, cruelle ennemie de mon repos! Que gagnez-vous à me noircir? J'en prends à témoin ce Dieu puiſſant, cet Archer qui dompte tous les cœurs. N'eſt-ce pas à vous que le billet s'adreſſoit?

LÉONOR.

Je n'en diſconviens pas.

BÉATRIX.

Eh pourquoi donc avoir intenté contre moi au tribunal paternel, une accuſation ſi déloyale? Pourquoi avoir terni la vérité par une dépoſition auſſi trompeuſe?

LÉONOR.

Pourquoi me le demandez-vous? aurois-je été vous ſuppoſer une paſſion répréhenſible ſi vous vous étiez montrée moins contraire à l'innocence de la mienne? N'accuſez que vous, ſœur inéxorable, de la ruſe que je me

ſuis permiſe. Eh bien, s'il faut vous l'avouer, oui, j'aime, j'adore, je brûle de la paſſion la plus vive..... Ah Ciel ! c'eſt mon pere !

SCENE V.

BÉATRIX, LÉONOR, DOM PÉDRO. *Il arrive de façon que Léonor le voit, & Béatrix lui tourne le dos.*

DOM PÉDRO, *à part.*

QUOI ! Léonor.... J'aime, j'adore, je brûle de la paſſion la plus vive.

LÉONOR, *à part.*

Il faut remédier à cela. (*Haut.*) Quoi ! devant moi, vous oſez parler ainſi ? je brûle d'une paſſion !

DOM PÉDRO.

Cela change la theſe.

LÉONOR.

Une femme de qualité, dire, je brûle !.... Allez, mon pere le ſaura, puiſque vous êtes aſſez imprudente pour me l'avouer.

BÉATRIX.

Que dites-vous ?

LÉONOR.

Arrêtez, ne m'approchez pas.

BÉATRIX.

Je ne vous conçois pas, Léonor.

LÉONOR.

Vous terniriez la ſplendeur de ma chaſteté.

DOM PÉDRO.

C'eſt Léonor qui eſt innocente.

BÉATRIX.

Ecoutez, ma ſœur.

LÉONOR.

Non, je n'écoute point une ſœur libertine. (*Elle s'en va.*)

BÉATRIX.

A-t-on jamais rien vu de pareil ?

DOM PÉDRO.

Voilà donc qui eſt éclairci !

BÉATRIX.

Quoi ! mon pere, vous êtes ici !

DOM PÉDRO.

Oui, j'y étois.

BÉATRIX.

Vous avez entendu ce que disoit Léonor?

DOM PÉDRO.

J'ai entendu ce que disoit Léonor.

BÉATRIX.

Vous savez donc à quoi vous en tenir sur mon compte?

DOM PÉDRO.

Je ne le sais que trop. Quoi! vous n'êtes pas honteuse d'avoir moins de vertu qu'une cadette.

BÉATRIX.

Que je suis malheureuse! que je suis infortunée! mon pere.... (1).

DOM PÉDRO.

Il n'y a ici ni malheur ni infortune, cela suffit, Béatrix. Je vois l'origine de tout ceci, c'est ma folle complaisance qui en est cause. Ce sont vos livres, vos études, qui vous ont fourré des amours romanesques dans

(4) Elle lâche deux mots Latins qui signifient ce que j'ai marqué ici.

la

la tête. Comptez que d'aujourd'hui il n'y a plus pour vous ni livres, ni études. Je ne veux pas voir un seul livre latin dans ma maison, que des heures. C'en est assez pour une femme; filez, brodez, cousez, voilà pourquoi vous êtes faite. Oubliez toutes vos ridicules sciences & comptez que vous êtes morte si je vous entends seulement encore prononcer une phrase extraordinaire. (*Il l'emmene.*)

SCENE VI.

Le théatre représente la maison de Dom Alonzo.

DOM ALONZO, DOM JUAN MOSCATEL.

DOM JUAN.

J'ÉPROUVE bien en ce moment que l'amour a ses douceurs ainsi que ses amertumes. On a bien raison de dire que ce Dieu est un enfant qui tantôt pleure & tantôt rit. Hier, mon cher Dom Alonzo, j'ai imploré le

ſecours de votre courage, dans une occaſion que je croyois dangereuſe : aujourd'hui je n'ai pas moins beſoin de votre adreſſe & de votre eſprit.

DOM ALONZO.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ?

DOM JUAN.

Il eſt queſtion d'occuper la ſœur de ma maîtreſſe, de lui faire votre cour, de lui inſpirer enfin aſſez d'amour pour nous délivrer d'elle.

DOM ALONZO.

Arrêtez. Comment voulez vous que je faſſe ? Ai-je jamais rien ſu de ce qu'il faut pour plaire à ce que vous appellez une maîtreſſe ? Moi ! j'irois me camper tout un jour vis-à-vis une fenêtre, faire l'amour à une ſtatue, ſuivre une femme ſans ſavoir où elle va ! j'irois paſſer la nuit à attendre le moment de baiſer une main peut-être décharnée ! j'écrirois à chaque inſtant des billets où il n'y auroit pas de ſens commun ! j'entendrois toujours parler de mariage ! Une belle amante me donneroit à tout moment de ſa chaſteté par le nez ! Eh morbleu ! je mourrois plutôt que de m'aſſujettir à tout

cela ; je veux faire l'amour à mon aiſe. D'ailleurs, la fille que vous me propoſez eſt ſavante, elle eſt capricieuſe : c'eſt encore pis. Voyez ſi je puis vous être bon à quelqu'autre choſe, mais pour cela il n'y a pas moyen. J'aimerois en vérité mieux me battre contre dix hommes que de parler une fois à une précieuſe.

DOM JUAN.

Mais ſongez qu'il n'y a rien ici de ſérieux ; il ne s'agit que de vous amuſer, de tourner la tête à une folle.

DOM ALONZO.

Mais, en effet, il ſeroit aſſez plaiſant d'humilier ſon orgueil.

DOM JUAN.

Il ne faut que cela.

DOM ALONZO.

A la bonne heure, paſſe pour le badinage ; mais s'il s'y mêle du ſérieux le moins du monde, je me retire, je vous en avertis.

DOM JUAN.

Marchons. Je vous inſtruirai en chemin de ce qu'il faut que vous faſſiez.

DOM ALONZO.

Allons, j'ai grande envie de voir comment elle répondra à mon feint empreſſement. Cela me divertira beaucoup.

SCENE VII.

Le théatre repréſente la maiſon de Dom Pédro.

INÈS, BÉATRIX.

INÈS.

Vous voilà bien triſte, Mademoiſelle.

BÉATRIX.

Eh comment ne le ſerois-je pas, quand je me vois accuſée des fautes de Léonor? Penſer que j'ai écouté un homme, qu'il m'a remis une lettre, que je lui ai accordé des faveurs, que je lui ai parlé par ma fenêtre, ne ſont-ce pas des choſes horribles? & quoiqu'innocente j'en ſuis convaincue. Auſſi cette retraite obſcure ſera le tombeau où je vais enſevelir mes douleurs, je veux l'habiter depuis l'inſtant où l'on

voit poindre la brillante aurore, juſqu'à l'arrivée de la froide nuit, pour dérober à la lumiere l'éclipſe qu'a ſouffert ma gloire. Pleurez, pleurez mes yeux cet égarement honteux que je n'ai point commis & dont on m'accuſe. Eh bien, Inès, qu'en dis-tu? Eſt ce que je ne commence pas à parler comme tout le monde? Si mon pere m'entendoit, il ſeroit ſatisfait, je penſe.

INÈS.

Il y a encore quelques petites choſes qui vous échappent que je ne comprends pas, mais c'eſt la force de l'habitude.

BÉATRIX.

Eh bien, dorénavant je veux fouler aux pieds mon eſprit. Oui je veux corriger l'influence de mon étoile.....

INÈS.

Elle ſe corrige aſſez bien.

BÉATRIX.

Et ſi tu m'entends parler encore d'une façon inintelligible pour ces mépriſables femmelettes que l'on voit dans le monde, avertis-moi puiſqu'il

le faut, tire moi par la manche.

INÈS.

Je vous le promets.

SCENE VIII.

BÉATRIX, INÈS, LÉONOR, DOM ALONZO, MOSCATEL.

LÉONOR *à Dom Alonzo.*

ELLE eſt là, avancez, puiſque vous êtes venu pour l'occuper. Ne craignez rien, je vais veiller avec Dom Juan, afin qu'on ne puiſſe vous ſurprendre. (*Elle va rejoindre Dom Juan à la porte.*)

DOM ALONZO.

Il faut parler, car véritable ou faux, l'amour eſt bavard.

BÉATRIX.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

INÈS.

Un homme hardi qui a oſé entrer juſqu'ici.

BÉATRIX.

Un homme dans l'enceinte de ces lieux !....

(*Inès la tire par la manche.*)

BÉATRIX.

Que fais-tu ?

INÈS.

Qu'avez-vous dit ?

BÉATRIX.

Tu as raiſon, j'ai voulu dire dans mon appartement.

DOM ALONZO.

Charmante Béatrix, ne vous effrayez point, ne jettez point de cris, ayez pitié des tourmens que vous me cauſez. La cruauté doit-elle être toujours la compagne de la beauté ?

BÉATRIX.

Vous débutez par des figures de réthorique.

INÈS.

Je vous tirerai deux fois.

BÉATRIX.

Cavalier téméraire ! qui a pu t'introduire dans un lieu où le ſoleil n'oſe pénétrer qu'avec reſpect ? Quel fruit prétends-tu tirer de ton audace ?

DOM ALONZO.

Prodige de ſcience, miracle de beauté, adorable Béatrix, il y a deux ans entiers que je ſeche dans l'eſpérance de vous voir & de vous parler : ma mort eſt certaine ſi vous me refuſez ce bonheur.

INÈS.

Il joue vraiment bien ſon rôle.

DOM ALONZO.

J'avois hier haſardé de vous écrire : votre pere a rencontré mon valet chargé de ma lettre, & dans l'inquiétude que cet événement m'a cauſé, il n'y a point eu de conſidération capable de m'empêcher de pénétrer juſqu'à vous.

BÉATRIX.

Arrêtez : de quel valet, de quelle lettre parlez-vous ?

DOM ALONZO.

Ce valet, le voilà. Cette lettre, c'eſt celle que Léonor a décachetée, quoiqu'elle vous fût deſtinée. C'eſt la faute d'Inès.

INÈS.

Ce n'eſt point ma faute, c'eſt celle

de votre ſœur qui me l'a arrachée des mains.

BÉATRIX.

Ce valet eſt à vous ?

DOM ALONZO.

Oui, Madame.

BÉATRIX.

La lettre venoit de vous ?

DOM ALONZO.

Cela eſt ſûr.

BÉATRIX.

Elle étoit pour moi ?

DOM ALONZO.

En pouvez-vous douter ?

BÉATRIX *en pleurant.*

Non, je n'en doute pas ; mais combien de chagrins, cruel, votre indiſcrétion m'a coûté !

INÈS.

Elle s'attendrit, je crois.

MOSCATEL.

Comme les femmes ſont crédules !

BÉATRIX.

Laiſſez-moi. Qu'il vous ſuffiſe d'avoir été témoin de l'état où votre vue m'a jetté ; mais ne croyez pas que ce

ſoit de l'amour au moins : les larmes que verſe une femme ne ſont pas toujours une preuve que ſon cœur ſoit touché.

DOM ALONZO.

C'eſt aſſez bien commencé.

MOSCATEL.

Oui, mais cela finira mal, j'entends du monde.

INÈS.

Ah, Madame, ne les laiſſez pas ſortir.

MOSCATEL.

Pourquoi ?

INÈS.

Parce que Dom Juan, Léonor & votre pere, ſont ſur la porte.

MOSCATEL.

Ce pere-là a le diable au corps.

BÉATRIX.

Il faut que mon pere paſſe par ici pour entrer chez lui : vous ne pouvez faire un pas ſans le rencontrer ; il faut vous cacher abſolument.

DOM ALONZO.

Me cacher ! cela eſt bon dans les comédies.

MOSCATEL.

Inès, voilà un mauvais tour, au moins.

BÉATRIX.

Faites cela pour moi.

DOM ALONZO.

Eh, où me cacherai-je encore?

INÈS.

Il n'y a rien de mieux que ce buffet.

BÉATRIX.

Elle a raiſon.

DOM ALONZO.

Moi! me cacher dans un buffet!

MOSCATEL.

Il le faut.

DOM ALONZO.

Je vais briſer toute la vaiſſelle.

INÈS *à Moſcatel.*

Entre auſſi, toi.

MOSCATEL.

A la bonne heure, mais gare aux caraffes. (*Ils ſe cachent & caſſent des verres à chaque mouvement qu'ils font.*)

INÈS.

Eh, lourdaud, veux-tu prendre garde à ce que tu fais.

SCENE IX.

BÉATRIX, INÈS, DOM PÉDRO, LÉONOR, DOM JUAN.

DOM PÉDRO.

HOLA, des lumieres ici.

DOM JUAN, *à part.*

Je ne ſais que faire. Dom Alonzo eſt ici, il n'y eſt venu qu'à ma ſollicitation ; ſi Dom Pédro l'y trouvoit, que deviendrions-nous tous ?

LÉONOR, *à part.*

Ceci devient ſérieux, je voudrois n'avoir jamais ſongé à cette cruelle reſſource.

DOM PÉDRO.

A quelle heure, Dom Juan, votre coutume eſt-elle de vous retirer ?

DOM JUAN.

Mais, de bonne heure, Monſieur. (*A part.*) C'eſt me donner mon congé & je ne puis reſter : le parti qu'il y a à prendre, c'eſt de ne pas m'éloi-

gner afin d'être toujours à portée d'entrer s'il arrivoit quelque accident. (*Haut.*) Bon ſoir.

DOM PÉDRO.

Bon ſoir. Eclairez Monſieur, Inès.

(*Pendant cette ſcene, on entend de tems en tems des verres qui ſe caſſent.*)

DOM PÉDRO.

Entrez ici, vous autres, j'ai à vous parler.

BÉATRIX *à Inès.*

Puiſque mon pere ſe retire chez lui de ſi bonne heure, ſonge à nos gens & délivre-les au plutôt.

INÈS.

Je vais le faire.

(*Béatrix, Léonor & Dom Pédro s'en vont.*)

SCENE X.

INÈS, DOM ALONZO, MOSCATEL.

INÈS.

ALLONS, allons, Meſſieurs de l'armoire, vous pouvez ſortir.

MOSCATEL.

Dieu ſoit loué : encore une demi-heure & il ne ſeroit pas reſté une bouteille entiere dans ce maudit cachot.

DOM ALONZO.

Mal-adroit que tu es, je ne ſais qui me tient.....

MOSCATEL.

Eh que diable voulez-vous ? puis-je empêcher que des verres ne ſe caſſent ?

INÈS.

Suivez-moi.

DOM ALONZO.

Où ?

INÈS.

Dehors. (*Elle ouvre la fenêtre.*)

DOM ALONZO.

Eſt-ce-là la porte ?

INÈS.

Il le faut bien. Vous n'avez pas d'autre iſſue que ce balcon.

MOSCATEL.

Et eſt-il bien haut, ma chere amie ?

INÈS.

Il n'eſt qu'au ſecond.

MOSCATEL.

C'eſt une bagatelle ; nous ſerons bien heureux ſi nous en ſommes quittes pour nous rompre les jambes.

DOM ALONZO.

Hélas ! quelle ſottiſe que l'amour : ſi l'on eſt expoſé à de pareils embarras, lors même qu'on eſt indifférent, que doit-on donc ſouffrir quand on eſt vraiment touché ?

(*Ils ſautent tous deux. Inès ferme la fenêtre & s'en va.*)

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

QUE dis-tu ?

INÈS.

Ce qui eſt arrivé.

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu ! Inès, comment cela ?

INÈS.

Dès que mes deux priſonniers ont été par terre avec beaucoup de tapage, il eſt ſurvenu deux hommes qui ont voulu ſavoir qui c'étoit ; on s'eſt battu, & l'adreſſe du maître & du valet a été ſi grande, qu'ils ſe ſont retirés l'un avec un coup d'épée ſur la tête,

l'autre avec une jambe rompue de ſa chûte.

BÉATRIX

De qui ſais-tu cela ?

INÈS.

Du valet même qui me l'eſt venu conter.

BÉATRIX.

Sait-on qui ſont les hommes qui ont bleſſé ſon maître ?

INÈS.

Non.

BÉATRIX.

Enfin, il eſt donc bien bleſſé ?

INÈS.

Oh, il va beaucoup mieux, il n'y a point de danger.

BÉATRIX.

Plus je repaſſe tout ce qui m'eſt arrivé, moins je conçois les ſentimens qui s'élevent dans mon cœur.

INÈS.

Qu'avez-vous donc ? Pourquoi cette triſteſſe ?

BÉATRIX.

Ah Inès ! ma chere Inès ! ſi tu étois

capable de garder un ſecret, je t'apprendrois le mien.

INÈS.

Dites, vous n'avez rien à craindre de ma fidélité.

BÉATRIX.

Je voudrois récompenſer ce Cavalier de ce qu'il ſouffre pour moi, mais je ne voudrois pas qu'il ſût la part que je prends à ſon malheur; je voudrois faire quelque choſe pour lui, ſans rien faire contre moi.

INÈS.

Mais cela eſt poſſible.

BÉATRIX.

Ne pourrois-tu pas aller le voir, comme de toi-même, ſavoir comment il ſe porte?

INÈS.

Rien de plus?

BÉATRIX.

Tu lui porterois une écharpe, & tu dirois que tu l'as priſe pour la lui apporter.

INÈS.

C'eſt bon, je m'acquitterai de cette commiſſion, comme ſi vous l'aviez

faite vous-même. Donnez-moi l'écharpe, & vous verrez ſi vous avez à faire à une mal-adroite.

BÉATRIX.

Je vais la chercher : mais prends bien garde de n'en pas dire un mot à Léonor. (*Elle s'en va.*)

SCENE II.

INÈS, LÉONOR.

INÈS.

VRAIMENT non! je n'en dirai rien à Léonor. (*A Léonor.*) Madame, de la joie : victoire à Léonor.

LÉONOR.

D'où te vient donc ce tranſport?

INÈS.

Vous donneriez bien des choſes pour le ſavoir : je devrois peut-être vous faire acheter un pareil ſecret ; mais je ſuis bonne.

LÉONOR.

Eh! ne me fais pas languir. Parle ; quel eſt-il?

INÈS.

Nous avons la prude à notre discrétion, madame; Dom Alonzo a touché son cœur : elle est femme, enfin, & plus femme qu'une autre. Je vais porter de sa part une belle écharpe à son vainqueur : mais gardez-vous bien de laisser pénétrer que vous en soyez instruite. (*Elle s'en va.*)

SCENE III.

LÉONOR, DOM JUAN.

DOM JUAN.

COMBIEN il y a de traverses en amour! Hier je cherchois à le faire naître dans le cœur de Béatrix; pouvois-je m'attendre qu'il s'éteindroit aujourd'hui dans celui de Léonor ?

LÉONOR.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît ?

DOM JUAN.

Ce qui n'est que trop vrai, malheureusement pour moi. Songez, ingrate,

ſongez à ce qui s'eſt paſſé cette nuit : penſez à ce malheur qui eſt arrivé à mon ami en deſcendant par la fenêtre de cette chambre où ſon excès de complaiſance pour moi l'avoit conduit. Il a été bleſſé par des hommes qui l'attendoient dans la rue. Qui ſont-ils ces aſſaſſins qui ſe trouvent ſi juſtement à point nommé ſous vos fenêtres ? A qui en veulent-ils ? De qui doivent-ils percer le cœur ſi ce n'eſt le mien ?

LÉONOR.

Vous rêvez ; n'ai-je pas une ſœur à qui peut-être leurs vœux s'adreſſent ?

DOM JUAN.

Non, perfide, non ; ſi votre ſœur avoit quelque inclination, vous en ſeriez inſtruite : vous ne m'auriez pas preſſé de chercher à l'engager dans une paſſion : c'eſt à vous, & à vous ſeule que pouvoient en vouloir les meurtriers de mon ami. Adieu, cruelle, adieu, vous ne me reverrez plus.

LÉONOR.

Comme il vous plaira, Monſieur.

SCENE IV.

Le théatre repréſente l'appartement de Dom Alonzo.

DOM ALONZO, MOSCATEL.

MOSCATEL.

MONSIEUR, qu'avez-vous donc? Qu'eſt-ce que cela veut dire? Vous, penſif! vous, triſte! vous rêveur & mélancolique! Comment diable un petit coup d'épée auroit-il eu la propriété de vous convertir ainſi du tout au tout? ou bien eſt-ce le ſaut du balcon qui a fait un ſi grand ravage dans votre ame?

DOM ALONZO.

Hélas! je ne ſais où j'en ſuis. J'éprouve des peines qui me font plaiſir, & des ſentimens agréables qui me paroiſſent douloureux. Toute ma façon d'être eſt en effet changée; je crois que je ſuis amoureux.

MOSCATEL.

Bon! & ne m'avez-vous pas dit que

cette beauté ne valoit pas l'éloge qu'en faiſoit Dom Juan?

DOM ALONZO.

Cela eſt vrai?

MOSCATEL.

Ne ſongez-vous pas qu'il y a dans ſa rue des gens qui frappent d'une force du diable?

DOM ALONZO.

Je l'avoue. Cependant c'eſt pour elle que je me trouve dans l'état où tu me vois.

MOSCATEL.

C'eſt donc jalouſie?

DOM ALONZO.

Je ne puis définir mes ſentimens. Ce que je ſais de plus certain, c'eſt que j'ai voulu par complaiſance pour Dom Juan, me prêter à une piece qu'il vouloit faire à la belle Béatrix, & que c'eſt moi qui en ſerai la dupe.

MOSCATEL.

Dieu ſoit loué. On pourra du moins dorénavant ſoupirer en paix à côté de vous. (*On frappe.*) Qui eſt-là?

SCENE V.

DOM ALONZO, MOSCATEL, INÈS.

INÈS.

TON Maître eſt-il au logis, Moſcatel?

MOSCATEL.

O Ciel! que vois-je? quoi! c'eſt Inès! ah! coquine, tu viens le chercher ici?

INÈS.

Eh bien! qu'en veux-tu dire? (*A part.*) Il faut lui donner un peu d'inquiétude. (*Haut.*) Il faut bien que je prouve à Dom Alonzo que je ſuis fille de parole; il y va de mon honneur.

MOSCATEL.

Peſte! quel honneur!

DOM ALONZO.

Eh! c'eſt Inès. Viens, ma chere enfant; embraſſe-moi mille & mille fois.

INÈS.

Avec plaiſir.

MOSCATEL.

Oh, la pendarde!

DOM ALONZO.

Tu viens ſans doute ici pour me rendre la vie : quoique tu m'aies fort maltraité la derniere fois, tu ſais combien je t'aime, & tu ne ſeras pas toujours cruelle.

INÈS.

Je ne l'ai jamais été avec vous : ne vous ai-je pas promis au premier mot de venir vous voir ici?

MOSCATEL.

La ſcélérate!

INÈS.

Il faut pourtant déſabuſer ce pauvre Moſcatel : il ſouffre trop.

MOSCATEL.

Vive-dieu! voilà une méchante coquine.

INÈS.

Impertinent. Veux-tu bien parler plus reſpectueuſement de ta Maîtreſſe : je veux le punir. (*A Dom Alonzo.*) Je voudrois vous parler tête-à-tête.

MOSCATEL.

Tête-à-tête !

DOM ALONZO.

Oui, & va faire ſentinelle à la porte, pour que perſonne n'entre.

MOSCATEL.

Moi à la porte ! non, parbleu.

DOM ALONZO.

Eh ! plait-il : qu'eſt-ce que vous dites ?

MOSCATEL.

Monſieur, j'ai de l'honneur : je ne ſuis pas fait pour une telle infamie ! je n'ai jamais gardé les manteaux (5) : tu me le payeras, carogne.

DOM ALONZO.

La patience m'échappe. Te retireras-tu, animal ? (*Il le chaſſe à coups de pied.*)

DOM ALONZO.

Il eſt parti ; nous voilà ſeuls. Allons, embraſſe-moi encore, ma chere enfant.

---

(5) Il y a quelque choſe de bien plus fort dans le texte.

INÈS.

Doucement. Ce n'eſt pas pour mon compte que je ſuis ici.

DOM ALONZO.

Et de quelle part donc?

INÈS.

Je vais vous l'apprendre. Béatrix ayant appris l'accident qui vous eſt arrivé, & votre bleſſure, vous envoie cette écharpe pour vous conſoler : c'eſt une faveur de ſa part, entendez-vous : elle m'a bien recommandé de ne vous le pas dire : mais exiger le ſecret en pareil cas, c'eſt avertir d'y manquer. Adieu.

DOM ALONZO.

Attends, attends. Quoi ! Béatrix ſe ſouvient de moi ! elle m'envoie des préſens ! Voilà une étrange aventure.

INÈS.

Elle ne me paroît pas ſi étrange à moi : elle a ſu que vous ne vouliez que feindre de l'amour auprès d'elle ; cela l'a piquée : elle veut de ce jeu-là en faire quelque choſe de ſérieux. Hélas ! c'eſt ainſi que nous ſommes faites : l'amant qui s'échappe, nous flatte bien plus que celui qui nous ſuit.

MOSCATEL, *à la porte.*

C'eſt un cruel ſupplice que la jalouſie! Tâchons un peu de voir ce qu'ils font : ce qu'on voit affecte quelquefois moins que ce que l'on imagine.

DOM ALONZO.

Ma chere Inès, puiſque Béatrix eſt dans des diſpoſitions ſi favorables, je ne la tromperai point : elle verra ſi je ſuis ſincere. Attends un inſtant que je lui écrive. (*Il entre dans ſon cabinet.*)

MOSCATEL.

Le voilà dans ſon cabinet ; cela me tranquilliſe un peu. Tigre, crocodile, ſerpent, je ne ſais à quoi tient que je ne t'étrangle.

INÈS.

Oh, oh, cela eſt ſérieux.

MOSCATEL.

Tu mérites ici bien du moins que je me venge avec de bons ſoufflets.

INÈS.

Doucement : appaiſes-toi, mon ami. Je n'ai voulu que voir ſi tu m'aimois réellement. Ne ſais-tu pas que tout ceci eſt un jeu.

MOSCATEL.

Un jeu! Quel jeu! mais il ne m'a pas paru si plaisant qu'à toi.

INÈS.

Tu es fou avec tes idées : tu devrois bien t'appercevoir que je n'ai fait qu'apporter ici une lettre : ton Maître en est allé faire la réponse. Si j'entrois pour quelque chose dans le message, m'auroit-il ainsi quittée.....

MOSCATEL.

Je crois parbleu qu'elle a raison. Le moyen d'être long-tems en colere contre ce minois-là ? Embrasse-moi, friponne.

INÈS.

Volontiers. (*Au moment où elle l'embrasse, Dom Alonzo sort de son cabinet.*)

DOM ALONZO.

Eh bien ! qu'est-ce donc que cela?

INÈS.

C'est une réconciliation, comme vous voyez.

MOSCATEL.

Ma foi, Monsieur, je l'ai échappé belle : mais je n'ai point de rancune, & nous venons de signer la paix.

DOM ALONZO.

Maraud. Tiens, Inès; prends cette lettre pour ta Maîtreſſe, & ce diamant pour toi.

INÈS.

Dieu vous le rende.

SCENE VI.

DOM ALONZO, MOSCATEL.

MOSCATEL.

ALLONS, Monſieur, donnez-moi mon compte, s'il vous plaît.

DOM ALONZO.

Comment?

MOSCATEL.

Je ne reſterai pas ſeulement une minute avec vous.

DOM ALONZO.

Et pourquoi donc?

MOSCATEL.

Je ne veux point d'un Maître ſi paſſionné.....

DOM ALONZO, *en riant.*

Maraud, tu me fais payer la patience que j'ai eue de ſouffrir tes folies.

SCENE VII.

DOM ALONZO, MOSCATEL, DOM JUAN.

MOSCATEL.

NON, non, cela ſera.

DOM JUAN.

Eh, quoi!

DOM ALONZO.

Ce coquin-là veut me quitter.

DOM JUAN.

Par quelle raiſon, Moſcatel?

MOSCATEL.

Un miſérable qui s'eſt allé fourrer dans la tête la plus grande impertinence, la baſſeſſe la plus vile....

DOM ALONZO.

Il ſe croit autoriſé à ces extravagan-

ces, par l'empreſſement feint que j'affecte pour Béatrix.

DOM JUAN.

Je ne puis trop vous en marquer de reconnoiſſance. Cette ruſe a produit tout l'effet que je pouvois ſouhaiter : mais c'en eſt fait, je ne ſuis plus dans le cas de vous prier de la continuer.

DOM ALONZO.

Qu'entends-je ?

DOM JUAN.

Oui, je ſuis libre : de ce moment je n'ai plus d'amour.

DOM ALONZO.

Qu'avez-vous donc fait de Léonor ?

DOM JUAN.

Léonor ! je n'y penſe plus : l'amour reſſemble à la fortune ; il aime le changement.

DOM ALONZO.

Quoi ! vous ne venez pas avec moi là-bas ?

DOM JUAN.

Moi ! je ne veux ni la revoir, ni lui parler de ma vie.

DOM ALONZO.

Mais moi je ſuis forcé de retourner voir Béatrix : il faut bien au moins me dégager honnêtement, ſans quoi ce ſeroit auſſi lui manquer d'une façon trop ſenſible.

DOM JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez ; mais je n'y retourne pas : je ne veux voir ſa maiſon ni de près, ni de loin : je ne voudrois pas ſeulement paſſer dans ſa rue.

DOM ALONZO.

Pour moi il faut bien que j'y repaſſe. Il y va de mon honneur de ſavoir par qui j'ai été bleſſé.

DOM JUAN.

Nous pouvons nous en inſtruire, ſans y aller nous-mêmes.

DOM ALONZO.

Oui ; mais j'ai à ſoutenir ma réputation auprès des Dames, de même qu'à l'égard des hommes. Je ne veux pas qu'une femme, telle que Béatrix, croie que c'eſt par timidité, peut-être, que.....

DOM JUAN.

J'aurai ſoin de la déſabuſer : ſoyez tranquille.

DOM ALONZO.

Eh bien ! s'il faut vous dire la vérité, je ſuis bien aiſe de voir Béatrix pour moi-même.

DOM JUAN.

Je ne vous en empêche pas. Voyez-la, à la bonne heure.

DOM ALONZO.

Fort bien. Mais Léonor viendra me troubler : il faut me rendre le même ſervice que vous avez reçu de moi.

DOM JUAN.

Je ne veux point voir Léonor.

DOM ALONZO.

Vous la verrez par complaiſance.

DOM JUAN.

Que vous êtes cruel ! Eh bien ! je la verrai, ſoit : mais ce ſera pour la faire rougir.

DOM ALONZO.

Vous vous arrangerez comme il vous plaira. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VIII.

DOM DIÉGO, DOM LOUIS.

DOM DIÉGO.

Vous ſavez avec quel dévouement
e vous ai toujours ſervi.

DOM LOUIS.

Je le ſais, mon cher ami, & j'en
iis pénétré.

DOM DIÉGO.

En ce cas, vous me pardonnerez
ien une réprimande que j'ai à vous
ire.

DOM LOUIS.

Je vous pardonne tout.

DOM DIÉGO.

Eh bien! cette ſcene d'hier au ſoir...

DOM LOUIS.

Vous voulez me dire que c'étoit
ne folie, vous avez raiſon : c'eſt une
xtravagance que d'aller bleſſer un
omme que je ne ſoupçonne pas mê-
ne d'être mon rival. Il s'agit moins

de la juſtifier que d'en prévenir les ſuites.

DOM DIÉGO.

Mais que prétendez-vous faire à préſent ? Il n'eſt pas poſſible que Dom Pédro ignore ce qui s'eſt paſſé.

DOM LOUIS.

A cet égard la choſe eſt bien ſimple. On annule bien des mariages quand ils ont été effectués ; ne puis-je pas rompre le mien qui n'eſt encore qu'en projet ?

SCENE IX.

Les mêmes, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

JE ne puis plus réſiſter aux inquiétudes & aux allarmes qui m'accablent. Puiſque Dom Louis recherche ma fille Béatrix, il vaut mieux la lui donner & ſortir tout d'un coup d'embarras, que de traîner ainſi une vie agitée. Je le vois, il faut lui parler.

DOM DIÉGO.

Voilà votre beau-pere qui vient.

DOM LOUIS.

Ah! évitons la rencontre de mon beau-pere.

DOM PÉDRO.

Etant inſtruit, Monſieur, de l'honneur que vous me vouliez faire, & de vos intentions pour entrer dans ma famille, je vous cherchois pour vous témoigner avec quelle reconnoiſſance....

DOM LOUIS, *en l'interrompant.*

Seigneur Dom Pédro, je ne puis vous cacher qu'il eſt ſurvenu quelque variation dans mes idées, & je ne puis pour le préſent changer d'état : il y a des raiſons d'honneur qui me le défendent.

DOM PÉDRO.

Des raiſons d'honneur ?

DOM LOUIS.

Oui.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je ne me ſens pas. (*Haut.*) Auriez-vous ſujet de vous plaindre de Béatrix ?

DOM LOUIS.

Je ne dis pas cela : mais des affaires de la derniere importance exigent tous mes soins. Le Roi, s'il faut vous le dire, m'a fait l'honneur de me confier le commandement d'une Compagnie à son service. Vous sentez que ce n'est pas dans un pareil moment que l'on peut s'amuser à des nôces : je n'ai que le tems de partir pour aller joindre mon corps; & c'est en ce sens que j'ai dit, comme je le répete, que l'honneur ne me permettoit pas d'épouser Béatrix. (*Il s'en va avec Dom Diégo.*)

DOM PÉDRO, *seul.*

L'honneur ne lui permet pas d'épouser Béatrix! Qu'ai-je vu? Qu'ai-je entendu? Malheureux que je suis! Ma vieillesse seroit-elle réservée à cet affront? Mais la raison qu'il m'en a donnée, est probable cependant. Ne nous abandonnons pas trop tôt à la douleur : c'est une triste ressource à laquelle il est toujours tems de recourir.

SCENE X.

BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

COMMENT as-tu osé recevoir cette lettre ?

INÈS.

Ma foi, tout ce qu'on me donne je le reçois.

BÉATRIX.

Sûrement tu as dit que tu venois de ma part.

INÈS.

Ah! vous vous méfiez de moi sans sujet. J'ai été d'une discrétion à l'épreuve de tout.

BÉATRIX.

Mais, en ce cas, comment a-t-il pu te charger d'un billet pour moi ?

INÈS.

(*A part.*) Parbleu, elle m'embarrasse! mais je m'en tirerai. (*Haut.*) Il m'a dit de le prendre, & que si je trouvois l'occasion de vous le remettre, que je

le fisse. Moi je n'ai pas cru devoir faire la difficile : j'ai pensé en confidente adroite, que puisque vous aviez la bonté de lui envoyer une écharpe, vous auriez bien celle de recevoir de lui un billet.

BÉATRIX.

Cela est bon.

INÈS.

Voilà ce qui s'appelle se tirer d'affaire. Léonor, Madame, entre ici.

BÉATRIX.

Il ne faut pas qu'elle voie cette lettre.

SCENE XI.

BÉATRIX, INÈS. LÉONOR.

LÉONOR.

Vos précautions sont inutiles : je puis bien vous dire à mon tour que c'est en vain que vous prétendez me dérober ce papier secret que vous serrez avec tant de mystere.

BÉATRIX.

Je puis bien auſſi vous dire à mon tour que vous ne ſaurez pas ce que c'eſt. Si je ſais cacher ce que je ne veux pas dire, à plus forte raiſon ſais-je taire ce que je ne veux pas qu'on découvre. (*Elle fait ſemblant de s'en aller & s'arrête à la porte.*)

LÉONOR.

Inès! qu'eſt-ce que cela veut dire?

INÈS.

Je brûle de vous parler.

BÉATRIX.

Je ſuis un peu curieuſe de m'inſtruire par moi-même de ce qu'elles vont ſe dire.

INÈS.

J'ai été voir l'homme en queſtion. La premiere choſe que je lui ai dite, c'eſt que je venois de la part de Béatrix.

LÉONOR.

Fort bien.

BÉATRIX.

Infortunée que je ſuis de m'être fiée à la confidente de ma ſœur!

INÈS.

Enſuite je lui ai remis l'écharpe au nom de Béatrix.

BÉATRIX.

Ah, ſcélérate ! qu'ai-je entendu?

LÉONOR.

J'entends du bruit.

INÈS.

C'eſt dom Juan, peut-être, qui ſe ſera gliſſé ici.

LÉONOR.

Cela ne ſe peut pas : il vient de me quitter en jurant de ne me revoir de ſa vie.

INÈS.

Bon ! Eh, ne ſavez-vous pas que l'inſtant même où un amant jure à ſa maîtreſſe de ne la jamais revoir, c'eſt celui où il brûle d'être à ſes genoux.

BÉATRIX.

Achevons de nous inſtruire, en les écoutant, de tout le complot.

✻

SCENE XII.

Les mêmes, DOM JUAN, DOM ALONZO, MOSCATEL.

DOM JUAN.

Vous croyez peut-être, Madame, que c'eſt l'envie de m'éclaircir du paſſé qui me ramene ici, & que je viens vous prier de vous juſtifier. Ne le croyez pas, car il n'en eſt rien. Dom Alonzo que vous avez engagé à feindre de l'amour pour Béatrix, ayant eu un accident la premiere fois qu'il l'a vue, a craint qu'elle ne le méſeſtimât à l'occaſion de ce malheur : il m'a prié de l'introduire ici pour qu'il pût la voir & la convaincre qu'il n'y a eu en aucune maniere de ſa faute.

LÉONOR.

Il vous a rendu un ſervice aſſez grand, pour que vous lui en marquiez votre reconnoiſſance.

DOM JUAN.

Pour moi, Madame, de peur que

vous ne me ſoupçonniez de mendier une réconciliation dont mon cœur eſt très-peu jaloux, je vais l'attendre dans la rue juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à voir Béatrix, & à la déſabuſer. Entrez, Dom Alonzo, & puiſque voilà la nuit preſque venue, tâchez de parler à Béatrix, & ſur tout faites en ſorte que Dom Pédro ne puiſſe vous découvrir. (*Il veut s'en aller.*)

LÉONOR.

Dom Juan, attendez : ne vous retirez pas.

DOM JUAN.

Que me voulez-vous ?

LÉONOR.

Vous détromper.

DOM JUAN.

Que pourriez-vous me dire ? des menſonges ? (*Il s'en va.*)

LÉONOR.

Il faut que je le ſuive. Attendez-moi ici Dom Alonzo ; il faut que je le guériſſe de cette folie..... Je reviens & le ramene.

DOM ALONZO.

Faudra-t-il donc que je me retire

ſans voir Béatrix; parlez, Inès? enſeignez-moi où elle eſt?

BÉATRIX, *ſe montrant.*

La voici, perfide! la voilà qui a tout entendu, qui ſait qu'elle a ſervi de jouet à une ſœur mépriſable, à un ami menteur, à un amant volage, à une ſuivante infidele, à un coquin de valet. De quel front oſez-vous me regarder en face, après avoir prétendu me rendre la victime d'un complot auſſi ſcélérat.

DOM ALONZO.

Belle Béatrix! ſi tout ce qui vous irrite ici, c'eſt l'idée que vous vous formez de l'affront que j'ai pu vous faire en feignant de vous aimer, il m'eſt facile de vous appaiſer.

BÉATRIX.

Comment! il eſt facile de m'appaiſer, après m'avoir ſi indignement compromiſe, après vous être fait un amuſement de la paſſion que vous feigniez, & de celle que vous tâchiez de m'inſpirer?

DOM ALONZO.

Hélas! Madame, ce n'eſt pas vous, c'eſt moi qu'il faut plaindre; cet amu-

ſement n'eſt devenu que trop ſérieux, & j'éprouve bien en ce moment qu'il ne faut pas badiner avec l'amour.

BÉATRIX.

Non, non.

LÉONOR, *rentrant avec ſaiſiſſement.*

Que vais-je devenir ? Dom Juan s'eſt retiré ſans vouloir m'entendre, & en me répondant avec amertume ! Tandis qu'il parloit ainſi ſans diſcrétion, mon pere eſt rentré : il me ſuit ; où me cacher ?

BÉATRIX.

Cette précaution eſt inutile, ma ſœur, il n'eſt plus tems. Il faut que mon pere ſoit inſtruit de tout, & qu'il ſe mette au fait de vos intrigues.

LÉONOR.

Eh bien ! ſi vous prétendez me trahir, j'aurai ma revanche. Peut-être ſaurai-je même rejetter ſur vous le danger dont vous me menacez. Puiſque nous ſommes toutes deux également expoſées, nous ferions mieux, peut-être, de nous ſervir l'une l'autre.....

BÉATRIX.

Pour vous montrer l'exemple des

bons procédés, je veux bien m'y prêter.

MOSCATEL.

Pour moi, je demande à genoux un buffet.

DOM ALONZO.

Non pas moi : je ne veux pas de cette vile reſſource.

BÉATRIX.

Refugiez-vous dans cette chambre ; je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher.

DOM ALONZO.

Allons : mais par ma foi il en coûte bien cher d'aimer d'honnêtes filles.

MOSCATEL.

Inès, à préſent que nous voilà cachés, tu n'as qu'à aller avertir les gens de la rue, pour qu'ils viennent à la ſortie nous laver la tête.

*

SCENE XIII.

LÉONOR, BÉATRIX, DOM PÉDRO, INÈS.

DOM PÉDRO.

QUOI! si tard! & point encore de lumieres ici? Va, Inès, chercher des bougies.

INÈS.

Les voici toutes prêtes.

DOM PÉDRO.

Que ma maison soit exposée à une pareille ignominie! O Ciel! donne-moi le talent de dissimuler, ou la mort.

BÉATRIX.

Qu'avez-vous donc, mon pere?

LÉONOR.

Vous paroissez tout changé.

DOM PÉDRO.

J'aime l'honneur & je suis outragé.

LÉONOR.

Nous sommes perdues; il sait tout.

BÉATRIX.

Ma sœur, ne m'apprendrez-vous point ce qui peut occasionner à notre pere un si violent chagrin ?

DOM PÉDRO.

Ce sont tes extravagances, malheureuse, puisqu'il faut le déclarer ; c'est toi qui es cause qu'un freluquet ose souiller l'honneur de ma maison.

BÉATRIX.

Moi !

DOM PÉDRO.

Oui, toi : c'est à ton occasion que Dom Louis ne rougit pas d'insulter mon nom & ma personne.

BÉATRIX.

Je craignois qu'il ne fût autre chose.

LÉONOR.

Je renais.

SCENE XIV.

Les mêmes, DOM JUAN.

DOM JUAN.

Je n'ai pas envie d'attendre qu'on ferme ici les portes, & que Dom Alonzo ſoit encore obligé de ſe jetter par le balcon : il faut prévenir cette extrêmité. Seigneur Dom Pédro, je compte ſur votre amitié pour mon pere & pour toute ma famille.

LÉONOR.

Que va-t-il dire ?

DOM JUAN.

Je me trouve dans une circonſtance qui me force de recourir à vous. Je viens d'avoir devant votre porte une querelle avec trois hommes qui m'attendent, & j'ai lieu de craindre qu'ils n'abuſent de leur avantage, s'ils m'apperçoivent ſeul. Je ſais que malgré votre âge, la valeur que vous avez vous diſtingue .....

DOM PÉDRO.

N'allez pas plus loin : il n'y a point d'âge pour un homme comme moi. Allons.

DOM JUAN, *bas à Léonor.*

Je n'ai rien à vous dire, Madame : mais tandis que j'emmene votre pere, tirez Dom Alonzo d'ici.

DOM ALONZO. (6)

C'eſt à moi que les hommes dont il parle en veulent. Comment faire? je ne puis ni les ſuivre, ni reſter.

DOM PÉDRO.

Mais à propos, puiſqu'il eſt nuit je vais prendre une rondache qui eſt ici. (*Il va entrer dans la piece où eſt Dom Alonzo.*)

DOM JUAN.

Hâtez-vous.

DOM PÉDRO *entendant Dom Alonzo qui ſe retire.*

Qui eſt-là?

(6) Il faut toujours ſe rappeller que par la diſpoſition du théâtre, Dom Alonzo dans la piece où il eſt, eſt vu du ſpectateur, quoiqu'il ne puiſſe pas l'être des acteurs.

DOM ALONZO.

Un homme.

DOM PÉDRO.

Dom Juan, puiſque j'allois vous aider contre vos ennemis, ne me refuſez pas ici votre ſecours. Cet homme, quel qu'il ſoit, en veut à mon honneur. Il faut qu'il ne ſorte d'ici qu'en y laiſſant la vie.

DOM ALONZO.

Dom Juan, vous ſavez qui je ſuis, pourquoi je ſuis ici : je vais défendre de mon mieux ma vie & celle de ces Dames. (*Il commence à ſe battre avec Dom Pédro.*)

DOM JUAN, *s'efforçant de les ſéparer.*

A-t-on jamais vu rien de ſi embarraſſant ?

DOM PÉDRO.

Quoi ! vous m'arrêtez ?

DOM ALONZO.

Que faites-vous ?

DOM JUAN.

Un moment Dom Alonzo. Un inſtant Dom Pédro.

SCENE XV.

Les mêmes, DOM LOUIS & DOM DIÉGO.

DOM LOUIS.

COMMENT! on ſe bat dans la maiſon de Dom Pédro! eh bien!

DOM PÉDRO.

J'entends du monde.

DOM LOUIS.

Que veut dire ceci?

DOM PÉDRO.

Vous le voyez Dom Louis. Je venge mon injure & la vôtre : je ne vois que trop à préſent pourquoi vous avez refuſé la main de Béatrix.

DOM ALONZO.

Voilà le traître qui m'a bleſſé dans la rue.

DOM LOUIS.

Cela eſt vrai.

DOM JUAN.

Si c'eſt à Béatrix que s'adreſſoient

ſes vœux, Léonor eſt donc innocente; en ce cas c'eſt à moi à prendre ſa défenſe.

DOM PÉDRO.

Dom Juan, Dom Juan, ſongez que pour prendre la défenſe de mes filles, il faut être leur mari.

DOM JUAN.

Je vous prends au mot. Dona Léonor, voilà ma main.

DOM ALONZO.

Béatrix veut-elle accepter la mienne?

DOM PÉDRO.

En ce cas il faut tout oublier.

MOSCATEL.

Enfin nous voilà hors d'embarras: mon Maître ſe tire bien d'affaire, lui qui déteſtoit juſqu'au mot d'amour, le voilà, pour s'être mêlé d'une querelle amoureuſe, bleſſé, boiteux, & marié, ce qui eſt le pire de tout.

FIN.

LA CHOSE IMPOSSIBLE,

En Eſpagnol;

NON PUEDE SER,

COMÉDIE

De Dom AUGUSTIN MORETO.

PERSONNAGES.

Dom Félix de Tolédo.

Dona Ana Pacheco.

Dom Pédro Pacheco.

Dona Inès Pacheco.

Dom Diégo de Roxas.

Manuéla, *Suivante d'Inès.*

Tarugo, *Valet de Dom Félix.*

Alberto.

Valets.

Musiciens.

LA CHOSE IMPOSSIBLE.

PREMIERE JOURNÉE.

Le théatre repréſente l'antichambre de Dona Pacheco.

SCENE PREMIERE.

DOM FÉLIX, TARUGO.

TARUGO.

En vérité, Monſieur, j'ai peine à croire que vous ayez ce nouveau mérite.

DOM FÉLIX.

Quoi! de faire des vers? Puis-je mieux employer mon tems? Je fais par-là ma cour à Dona Pacheco. Tu ſais combien elle eſt célebre par ſa vertu, par ſon opulence, par ſon eſprit; elle eſt veuve, riche, aimable, & elle donne à l'étude tous ſes momens.

TARUGO.

Eſt-elle Poëte?

DOM FÉLIX.

Si dans le grand nombre des femmes qui ſe mêlent aujourd'hui de faire des vers à Madrid, ce n'eſt pas elle qui réuſſit préciſément le mieux, je puis du moins t'aſſurer que c'eſt une de celles dont les productions ſont les plus eſtimables. Les ſuccès qu'elle a eus l'ont portée à établir chez elle une Académie où j'aime à me trouver. Cela me détourne de beaucoup d'autres divertiſſemens moins innocens.

TARUGO.

Monſieur, je conçois aiſément qu'elle peut être à la fois; belle, aimable & riche; mais qu'elle ſoit enſemble, riche & Poëte, c'eſt la choſe impoſſible.

DOM FÉLIX.

Et pourquoi donc?

TARUGO.

Hélas, Monſieur! y a-t-il une eſpece d'hommes dans la vie que le Ciel ait condamnés à l'indigence, avec plus de rigueur que les Poëtes? Quelque brillante, quelque agréable que ſoit la Poéſie par elle-même, des vers ne rendent rien. C'eſt une fleur qui pare un jardin, mais on ne mange point de fleurs. Tenez, Monſieur, la Poéſie & l'opulence ſont des ennemis irréconciliables. Vous n'avez jamais vu de bons vers faits à la lueur d'un chandelier d'argent.

DOM FÉLIX.

Que tu es fou!

TARUGO.

Enfin, voilà ce que je penſe! mais on ouvre chez Dona Ana.

DOM FÉLIX.

La voilà qui vient ici.

TARUGO.

Elle a avec elle Dom Pédro notre voiſin. C'eſt le plus furieux jaloux qu'on

ait vu. Il garde ſa ſœur avec une ſévérité....

DOM FÉLIX.

Il n'en fait pas mieux.

SCENE II.

DONA ANA, DOM PÉDRO, DOM DIÉGO, ALBERTO, DOM FÉLIX.

Au moment où Dona Ana paroît, ſuivie de Dom Diégo, de Roxas de Dom Pédro Pacheco, d'Alberto, on entend des Muſiciens qui chantent.

LES MUSICIENS.

UN eſprit ſublime reſſemble à l'aſtre du jour. Il échauffe en même-tems qu'il éclaire.

DOM FÉLIX.

Voilà des paroles excellentes.

DONA ANA.

Elles ont été faites exprès pour notre aſſemblée. (*Aux Muſiciens.*

Continuez tandis que chacun va prendre ſa place.

LES MUSICIENS.

C'eſt un grand avantage que la beauté; mais combien celle de l'ame l'emporte ſur celle de la figure!

DOM FÉLIX.

Avez-vous jamais rien entendu de plus beau, Dom Pédro?

DOM PÉDRO.

Si vous admirez tout ceci, quel ſentiment éprouverai-je donc, moi qui ſuis attaché à Dona Ana par la paſſion la plus vive.

DONA ANA.

Allons, Monſieur, commençons; voyons Alberto ce que vous nous apportez?

ALBERTO.

Un ſonnet dont l'Académie m'a chargé.

DONA ANA.

Sur quel ſujet?

ALBERTO.

Sur l'amour.

DONA ANA.

C'eſt un ſujet bien uſé, & par cela même difficile à traiter.

ALBERTO, *lit.*

L'amour eſt une paſſion preſque incompatible avec le bonheur; foible, elle n'a rien de flatteur; vive, elle cauſe de violens chagrins. Un amant aimé a des allarmes, un amant rebuté eſt au déſeſpoir, ſes deſirs le tourmentent, & la jouiſſance même ne le tranquilliſe pas. Dans quelque état qu'il ſoit, il ſouffre. Il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive des tourmens que l'amour cauſe; perſonne qui n'ait ſouhaité dans ſa vie de ſe voir délivré de ſes chaînes, & cependant il n'y a perſonne qui ne ſe livre à lui à la premiere lueur de l'eſpérance.

DONA ANA.

A merveilles. On trouveroit peut-être des amours plus heureux que celui-là: mais enfin le ſonnet eſt fort bon; continuons.

(*Ici chacun lit ſucceſſivement différentes pieces qui ne ſont bonnes que dans une Académie, & que j'ai cru pouvoir me diſpenſer de traduire. Celle de Dom*

Félix eſt une énigme dont le mot eſt LA FEMME AMOUREUSE : *elle eſt comparée à un fourneau de Charbonnier, dont le feu concentré laiſſe pourtant échapper quelquefois de la fumée. En l'expliquant, Dom Félix ajoute.)*

DOM FÉLIX.

Vous voyez par-là que quand une femme fait peu de cas de ſon honneur, la garder eſt la choſe impoſſible, & qu'il y a de la folie à l'entreprendre.

DONA ANA.

Très-bien.

DOM PÉDRO.

Je ne trouve à redire dans cette piece que la fin.

DONA ANA.

Comment ?

DOM PÉDRO.

Oui, ce principe que la garde d'une femme eſt une choſe impoſſible.

DONA ANA.

Pourquoi ?

DOM PÉDRO.

Parce qu'un homme par ſa vigilance

peut mettre ſon honneur à couvert. Avec de la fineſſe & de la fermeté, il ne tient qu'à lui d'écarter tous les dangers. Quand une femme ſe déshonore, c'eſt bien moins par ſa faute que par celle de l'homme qui eſt chargé de ſa conduite.

DONA ANA.

Je crois que vous vous abuſez vous-même, mon cher Dom Pédro. On voit tous les jours des hommes très-rusés, très-ſoigneux qui ſont attrapés comme les autres. L'adreſſe des femmes augmente en raiſon de la défiance qu'on leur montre, & le plus fin eſt le premier pris.

DOM PÉDRO.

Allez, Madame, c'eſt toujours à leur négligence qu'ils doivent s'en prendre. Ils ne ſongent qu'à une eſpece de danger, & il faut les prévoir toutes. Enfin, n'eſt il pas clair que ſi dans une maiſon on a ſoin de garder toutes les portes, il ne ſera pas poſſible d'y entrer? On n'eſt jamais ſurpris que d'un côté, n'eſt-il pas vrai?

DONA ANA.

Je l'avoue.

DOM PÉDRO.

Eh bien ! il n'y avoit qu'à le garder ; ce côté, & l'on n'auroit pas été ſurpris.

DONA ANA.

Vous avez raiſon ; mais ſi la femme eſt de moitié dans la ſurpriſe, en ſuppoſant que ce côté-là lui eût manqué, elle en auroit bientôt trouvé un autre.

DOM PÉDRO.

C'eſt à cauſe de cela que je dis qu'il faut être en garde de toutes parts, & ce n'eſt pas, ſans doute, la choſe impoſſible.

DONA ANA.

Pour un ſoin ſi univerſel, il faudroit un homme ſupérieur à l'humanité.

DOM PÉDRO.

Sur l'article de la vigilance, l'eſprit humain eſt capable de tout.

DONA ANA.

Eh bien ! faiſons-en l'expérience ; voulez-vous être le géolier vigilant qu'il s'agira d'attraper ?

DOM PÉDRO.

Volontiers, vous verrez s'il ſera poſſible de me ſurprendre.

DONA ANA.

Quelque attentif que vous ſoyez, pourrez-vous empêcher la femme que vous prétendez veiller, de ſortir de chez elle?

DOM PÉDRO.

Non, mais je ne la quitterai jamais.

DONA ANA.

Et ſi vous n'avez pas envie de ſortir!

DOM PÉDRO.

Elle me viendra; d'ailleurs je l'entourerai d'eſpions.

DONA ANA.

Et vous ne dormirez donc pas!

DOM PÉDRO.

Le ſommeil d'un homme qui a ſon honneur à garder, n'eſt jamais profond.

DONA ANA.

Et ſi l'on vous donne des dragées aſſoupiſſantes!

DOM PÉDRO.

J'aurai des Valets qui tiendront ma place.

DONA ANA.

Et ſi on les gagne !

DOM PÉDRO.

Je les choiſirai fideles.

DONA ANA.

Et ſi on les endort tous !

DOM PÉDRO.

C'eſt la choſe impoſſible. Et ſi le Ciel tomboit !

DONA ANA.

Croyez-moi, mon cher dom Pédro, ne vous obſtinez pas ſur cet article ; ne prétendez pas être plus ſage que tout le monde. La Fable nous fait voir Argus avec ſes cent yeux endormi par Mercure ; c'eſt pour nous apprendre qu'il n'y a pas de vigilance à l'épreuve de l'adreſſe : ce que la ſubtilité n'aura pas fait, l'or le fera, autre leçon que nous fournit l'hiſtoire de Danaé, & plus encore le ſpectacle journalier de ce qui ſe paſſe dans le monde.

DOM PÉDRO.

Des fables ne ſont pas des exemples convaincans pour moi.

DONA ANA.

Voilà un entêtement bien étrange.

DOM PÉDRO.

Je ne ſuis point marié : je n'ai de femme à ma charge qu'une ſœur : mais je gagerois de la dérober au ſoleil même, ſi je l'avois entrepris.

DONA ANA.

Mais votre ſœur ne voudra pas ſe prêter à vous tromper. Ainſi, votre ſécurité de ce côté-là ne prouve rien.

DOM PÉDRO.

Quand elle le voudroit, je n'en ſerois pas plus embarraſſé.

DONA ANA.

Vous dites-là une choſe difficile à croire.

DOM PÉDRO.

Ce ſont les difficultés qui animent un grand courage.

DOM FÉLIX.

Dom Pédro, convenez de votre défaite : il n'y a aucun de nous qui ne ſoit de l'avis de Madame. Ce n'eſt pas faire un affront au ſexe. Il y a des femmes vertueuſes ſans doute, & elle en eſt une preuve ; mais euſſiez-

vous cent têtes comme Briarée, cent yeux comme Argus, & par-deſſus tout l'eſprit de Mercure, avec cela la femme la plus idiote ſauroit vous attraper.

DOM PÉDRO *fâché.*

Vive-dieu, quiconque oſera me ſoutenir qu'une femme eſt capable de m'en impoſer le moins du monde, je lui apprendrai à parler.

DOM FÉLIX *vivement.*

C'eſt moi qui vous donnerai une leçon....

DONA ANA.

Arrêtez.... Dom Pédro, faut-il qu'une diſpute d'eſprit dégénere ainſi en querelle?

DOM PÉDRO.

Je ſoutiens ce que j'ai dit envers & contre tous, & j'attends les incrédules à la preuve de quelque nature qu'elle ſoit. (*Il ſort.*)

DONA ANA.

Où allez-vous donc? Quelle folie!

ALBERTO.

Il faut que je le ſuive; quoiqu'il ait tort, je ne puis l'abandonner. (*Il ſort.*)

DONA ANA *à Dom Diégo.*

Ramenez-le.

DOM DIÉGO.

J'y vais tâcher. (*A part.*) Mais je ſuis peut-être une preuve de ſes principes. Depuis un tems infini que j'adore ſa ſœur, je n'ai pu ni lui parler, ni la voir. (*Il ſort.*)

SCENE III.

DONA ANA, DOM FÉLIX.

DONA ANA.

Il eſt ſûr qu'il eſt fâché.

DOM FÉLIX.

Je ne le croyois pas ſi ſot.

DONA ANA.

C'eſt mon parent & même quelque choſe de plus. Notre mariage n'eſt différé que par quelque arrangement de famille ; mais je ne ſais ce que je ne donnerois pas pour le voir une bonne fois déſabuſé de ſa folie. Sa ſœur eſt riche & ſi belle....

DOM FÉLIX.

J'entends & je penſois la même choſe. N'eſt-ce pas de lui faire ma cour ?

DONA ANA.

Il n'y a rien que je faſſe pour faire revenir Dom Pédro.

DOM FÉLIX.

Je la connois peu. Cependant je n'ai pas laiſſé de lui adreſſer quelquefois des politeſſes qui n'ont pas été mal reçues.

DONA ANA.

C'eſt déja un bon commencement ; mais comment arriver juſqu'à elle ſi notre homme redouble de ſoins ?

DOM FÉLIX.

J'ai un valet qui eſt le plus ruſé coquin qu'on puiſſe imaginer ; s'il y a un moyen de réuſſir, il le trouvera. Il doit être dans l'antichambre. Tarugo.

TARUGO.

Me voilà.

DONA ANA.

Il a aſſez l'air de ce que vous dites.

TARUGO.

Madame, vous me faites beaucoup d'honneur.

DOM FÉLIX.

Tarugo, il s'agit ici de déployer toutes les reſſources de ton eſprit, tu connois la ſœur de Dom Pédro Pacheco ?

TARUGO.

Très-bien.

DOM FÉLIX.

Il faut lui remettre un billet doux de ma part.

TARUGO.

Ce n'eſt que cela ? Allez, vous vous moquez de moi. Oui, je le lui rendrai & ſous les yeux de ſon propre frere lui-même, ſi je l'entreprends.

DOM FÉLIX.

Comment feras-tu ?

TARUGO.

Y a-t-il de l'argent ?

DOM FÉLIX.

Tant que tu voudras.

TARUGO.

Soyez tranquille.

DONA ANA.

Mais elle eſt ſoigneuſement gardée, on la veille de près.

TARUGO.

Ne vous inquiétez pas, elle porte des robes ; il lui faut des ſouliers : elle ſe coëffe !

DONA ANA.

Sans doute.

TARUGO.

Il lui faut pour tout cela des ouvriers du dehors.

DONA ANA.

Probablement.

TARUGO.

Eh bien, cela ſuffit.

DONA ANA.

Mais encore !

TARUGO.

Eh pardieu, je ſerai, pour lui parler, cordonnier, tailleur, je ſerai ſoulier s'il le faut. Je lui parlerai, vous dis-je.

DONA ANA

Songe que je m'intéreſſe infiniment au ſuccès.

TARUGO.

Que vous importe, à vous, Madame ?

DONA ANA.

Je veux prouver à mon benet de parent, que de vouloir garder une femme, malgré elle, c'eſt la choſe impoſſible, & il prétend le contraire.

TARUGO.

Il prétend ! il ne ſait donc pas que je ſuis au monde ! il verra.

DONA ANA.

Compte ſur ma reconnoiſſance.

TARUGO.

Allons, Monſieur, ne perdons pas de tems : vous allez voir comme je jouerai par deſſous la jambe, votre beau gardeur de femmes.

(*Il ne faut regarder les ſcenes qui précedent, que comme une eſpéce de prologue qui annonce la piece. Elle ne commence réellement qu'à la ſcene ſuivante.*)

SCENE IV.

Le théatre change : il repréſente la maiſon de Dom Pédro.

DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

CELA ſera, vous dis-je : toutes les fenêtres ſeront fermées. Je mettrai un valet en faction à chaque porte. Nous verrons un peu ſi c'eſt une choſe ſi difficile que la garde d'une femme.

ALBERTO.

Vous êtes étonnant ; votre ſœur eſt-elle coupable de tout ce qu'on vous a dit-là ? Et faut-il la mettre en priſon pour l'honneur de vos principes ?

DOM PÉDRO.

Je vous dis que je le veux ; écoutez, vous êtes mon parent : vous logez chez moi : je vous confie mon honneur : ſongez à m'en répondre.

ALBERTO.

Mais, Dom Pédro, tout cela eſt

inutile avec Dona Inès : elle ſeule ſuffit pour la défenſe de ſon honneur, & croyez-moi....

DOM PÉDRO.

Enfin je vous ai dit ce que je voulois, obéiſſez.

SCENE V.

DOM PÉDRO, ALBERTO, DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

QU'EST-CE donc, mon frere ? vous voilà tout pâle, tout changé, avec un air irrité. Que voulez-vous ?

DOM PÉDRO.

Je ne ſais, ma ſœur, ce que j'ai : mais ce que je ſais, c'eſt qu'il ne faut pas ſe fier à la jeuneſſe, que l'honneur eſt en danger dès qu'on ceſſe de la veiller, & que pour n'avoir rien à craindre de ce côté, j'aurai ſoin que ma maiſon ſoit bien fermée. (*Il ſort.*)

DONA INÈS.

Qu'eſt-ce donc que cela veut dire,

Monſieur ? Quelles ſotiſes vient de lâcher mon frere ? Parlez. Eſt-il devenu fou ?

ALBERTO.

En vérité, Madame, on le croiroit à ſa conduite.

DONA INÈS.

Mais il a quelque raiſon.

ALBERTO.

Je ne lui en connois point.

DONA INÈS.

Cela ne ſe peut pas. Parlez franchement : cette extravagance a quelque motif.

ALBERTO.

Eh bien, Madame, puiſque vous voulez le ſavoir, apprenez qu'aujourd'hui dans une aſſemblée chez Dona Ana, Dom Pédro a ſoutenu hautement qu'il étoit aiſé de garder une femme, & que quand elle manquoit c'étoit la faute de ſon gardien. Dom Félix de Tolédo n'a pas été de cet avis.

DONA INÈS.

Dom Félix ! je le connois.

ALBERTO.

C'eſt le Cavalier le plus honnête ;

le plus accompli que j'aie vu de ma vie ; il lui a ſoutenu le contraire. Dom Pédro eſt ſorti de mauvaiſe humeur. Il s'eſt mis dans la tête que pour lui prouver la fauſſeté de ſon opinion, on ne manqueroit pas de vous tendre des pieges, & de-là viennent les précautions extraordinaires que vous lui avez vu prendre. Pour moi qui connois votre façon de penſer, & qui ne puis autrement répondre à la bonté que vous m'avez toujours marquée depuis votre enfance, je vous avertis de tout, afin que vous preniez vos meſures là deſſus. Faites-lui voir combien il ſe trompe & que la choſe vraiment impoſſible, c'eſt de ſéduire une honnête femme, lors même qu'elle eſt abandonnée à elle-même.

SCENE VI.

DONA INÈS, MANUELA.

DONA INÈS.

Eh bien, Manuéla, il faut avouer que voilà deux jolis perſonnages ; l'un

pour faire parade de ſa pénétration, entreprend d'obſerver une femme malgré elle ; l'autre paroît vouloir lui montrer une confiance ſans bornes : c'eſt imprudence de part & d'autre. Et n'admires-tu pas encore ce bon homme d'Alberto qui vient ici me faire l'éloge d'un homme contre lequel il m'annonce que je vais avoir à me défendre. En vérité, s'il y avoit quelque choſe capable de me prévenir en ſa faveur, c'eſt ce qu'on vient de m'en dire. Je l'ai vu, il m'a parlé pluſieurs fois, je n'avois jamais penſé à lui ; mais depuis ce qui vient de ſe paſſer, j'ai une envie démeſurée de le connoître mieux. Ah ! mon frere n'eſt pas adroit.

MANUÉLA.

Ma foi, Madame, ce petit eſprit de contradiction a paſſé juſqu'à moi. Vous ne ſauriez croire l'eſtime & l'amitié que je me ſens pour cet honnête homme-là, depuis que je ſais qu'on ne veut pas qu'il vous voie. Il faut contenter ce deſir-là.

SCENE VII.

Les mêmes, ALBERTO *introduiſant* TARUGO *déguiſé en Tailleur.*

ALBERTO.

ENTREZ l'ami.

DONA INÈS.

Qui eſt-ce ?

ALBERTO.

C'eſt un garçon du tailleur qui vient vous prendre la meſure d'une robe.

DONA INÈS.

Eh bien, qu'il vienne.

MANUÉLA.

Madame, Alberto reſte à la porte.

DONA INÈS.

A la bonne heure, il n'y gagnera rien.

TARUGO.

Dieu vous ſoit en aide, mes belles Dames.

DONA INÈS.

Qui êtes-vous ?

TARUGO.

Tailleur, ſauf votre reſpect.

DONA INÈS.

Que venez-vous faire?

TARUGO.

Mon maître, Madame, m'envoie ici pour éprouver mon habileté; il y a peu de jours que je ſuis dans ſa boutique. Il ſait que j'avois beaucoup de réputation dans l'endroit dont je ſors, & il veut voir ſi je ne ſuis pas au-deſſous de la gloire que je me ſuis acquiſe dans l'art de couper les robes.

DONA INÈS.

Et que ne vient-il lui-même? C'eſt à-dire que c'eſt à nos dépens qu'il veut vous éprouver.

TARUGO.

Oh, Madame, il ſait bien que je ſuis incapable de faire une ſottiſe.

DONA INÈS.

Et où donc avez-vous fait votre apprentiſſage?

TARUGO.

A Maroc, pour vous ſervir.

DONA INÈS.

A Maroc ! eh mais, les modes de ce pays-là ne reſſemblent gueres à celles de celui-ci.

TARUGO.

Allez, allez, Madame, il n'y a pas tant de différence que vous croyez entre une Mahométane & une Chrétienne; pour moi j'aime autant l'une que l'autre.

DONA INÈS.

Eh bien, prenez donc ma meſure.

TARUGO.

Je voudrois bien auparavant vous faire voir quelques étoffes & d'autres curioſités que j'ai-là.

DONA INÈS.

Voyons.

TARUGO.

Oh ! ceci, ce ſont des bijoux.

DONA INÈS.

Et cela ?

TARUGO.

Oh ! cela, ce n'eſt pas un bijoux;

vous verrez que je le laiſſerai ici. (*Il fait ſemblant de le mettre dans ſa poche.*)

DONA INÈS.

Arrêtez, ne le cachez pas : je ne le prendrai point.

TARUGO.

C'eſt un portrait ; regardez-le.

DONA INÈS.

Il eſt bien peint.

TARUGO.

Connoiſſez-vous l'original ?

DONA INÈS.

Non.

MANUÉLA.

Il n'y a rien de ſi beau ; mais, Madame, n'eſt-ce pas Dom Félix ?

DONA INÈS.

Paix. Ce tailleur-là en ſait plus qu'il ne diſoit. Voulez-vous me faire préſent de ce portrait ?

TARUGO.

Je ne le puis pas, Madame, j'ai ordre de le remettre à une certaine Demoiſelle d'ici près ; car je ſuis un peu homme à toutes mains.

TARUGO.

Oh diable ! comment pourrai-je m'échapper ſans qu'il me voie ?

DONA INÈS.

Qu'avez-vous à craindre ſi vous êtes tailleur ?

TARUGO.

Oh ! je ne ſuis pas heureux du côté des freres : je ne m'accorde bien qu'avec les ſœurs, moi.

MANUÉLA.

Le voilà.

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

MA ſœur, que fait ici cet homme-là ?

DONA INÈS.

C'eſt un garçon tailleur qui vient me prendre la meſure d'une robe. Il travaille avec beaucoup d'adreſſe, à ce qu'il paroît. Il m'a apporté-là des

étoffes à choisir ; aidez-moi à me décider.

DOM PÉDRO.

Voyez vous-même ce qui vous conviendra & achetez-le ; vous êtes la maîtresse. Eclairez-moi, Manuéla, je vais rentrer dans mon appartement. Hola, ho, vous autres, qu'on ferme bien exactement les portes.

SCENE IX.

DONA INÈS, TARUGO.

DONA INÈS.

Nous voilà libres, parlez-moi sans détour. Vous n'êtes point tailleur, Monsieur le tailleur. De quoi s'agit-il?

TARUGO.

Madame.

DONA INÈS.

Si tu me trompes, prends garde à toi. Es-tu le Valet de Dom Félix?

TARUGO.

Mais en ce moment, je pourrois bien être quelque chose de plus.

DONA INÈS.

Quoi! ſon ami!

TARUGO.

Mieux que cela.

DONA INÈS.

Son parent?

TARUGO.

Quelque choſe encore au-deſſus.

DONA INÈS.

Quoi donc?

TARUGO.

Son Confident

DONA INÈS.

Que dites-vous?

TARUGO.

En êtes-vous fâchée?

DONA INÈS.

Non, au contraire, tu m'as fait plaiſir.

TARUGO.

Vous l'aimez?

DONA INÈS.

Cela pourroit bien arriver.

TARUGO.

Bon, le poiſſon a mordu.

DONA INÈS.

Va-t-en.

TARUGO.

Et quelle réponſe ?

DONA INÈS.

N'emportes-tu pas mon portrait ?

TARUGO.

Et le ſien reſte ici.

DONA INÈS.

Que te faut-il de plus ?

TARUGO.

Un rien.

DONA INÈS.

Reviens me voir.

TARUGO.

Demain !

DONA INÈS.

A la bonne heure : tu ſeras bien reçu.

TARUGO.

Vous me donnez votre parole ?

DONA INÈS.

Oui, à demain. (*Elle s'en va.*)

TARUGO *ſeul.*

Eh bien, voyez comme il eſt utile de garder une femme ſans ſon conſentement.

SECONDE JOURNÉE.

Le théatre repréſente la maiſon de Dona Ana.

SCENE PREMIERE.

DONA ANA, DOM FÉLIX, TARUGO.

DONA ANA.

VOILA un bon commencement, & il répond de la fin.

DOM FÉLIX.

N'eſt-ce pas une plaiſante idée qu'il a eue-là ?

DONA ANA

J'en ris encore. Tiens voilà pour le plaiſir que tu m'as fait. (*Elle lui donne une bague.*) Nous viendrons à bout de le convaincre.

DOM FÉLIX.

Mais, Madame, je crains bien

que cette plaiſanterie n'ait pour moi des ſuites très-ſérieuſes. Je vous avoue qu'en conſidérant le portrait de la belle Inès mon cœur s'eſt ému.

DONA ANA.

En ce cas ce ſeroit vous qui vous trouveriez le plus maltraité dans notre badinage.

DOM FÉLIX.

N'importe : je m'y livre en aveugle. Eh bien, je me marierai s'il le faut : Dona Inès en vaut bien la peine.

TARUGO.

En ce cas il n'eſt plus queſtion que d'aller en avant : je veux vous aboucher avec elle.

DOM FÉLIX.

Et comment feras-tu ?

DONA ANA.

Ce ſeroit-là le chef-d'œuvre de l'art.

TARUGO.

J'en viendrai à bout. Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que notre homme eſt ami & parent du Marquis de Villéna, & qu'il eſt en correſpondance avec lui depuis que ce Marquis eſt au Mexique ?

DONA ANA.

Oui.

TARUGO.

Et ce Marquis ne vous écrit-il pas auſſi à vous?

DONA ANA.

Cela eſt vrai.

TARUGO.

C'eſt notre affaire. La Flotte eſt arrivée depuis peu : cherchez quelque curioſité des Indes; ſi Dona Ana a une lettre du Marquis, je trouverai moyen d'en contrefaire la ſignature & je me ferai une lettre de lui, avec laquelle j'irai, comme nouvellement arrivé des Indes, voir de la part du Marquis Dom Pédro, & loger chez lui.

DONA ANA.

Il n'y a rien de mieux.

TARUGO.

Allons vîte, la main à l'œuvre. Allez chercher vos curioſités Américaines; & ſi je ne vous fais pas parler ce matin à Dona Inès, tenez-moi pour le plus mal-adroit perſonnage de Madrid. (*Il s'en va.*)

DONA ANA.

Je crois réellement que nous en viendrons à bout; Dom Pédro n'aura pas beau jeu....

DOM FÉLIX.

Doucement, le voilà qui entre.

SCENE II.

DONA ANA, DOM FÉLIX, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO. *Il s'arrête à la porte, il tient un portrait à la main.*

VOILA un portrait que j'ai trouvé dans la chambre de ma ſœur, ce matin. Si c'étoit une ſuite & un effet de la gageure d'hier! ah Ciel!..... Ma vengeance ſeroit terrible; il faut que je m'en aſſure, Dom Félix eſt ici: voyons ſi ce ſont ſes traits.

DONA ANA.

Monſieur, Monſieur.

DOM PÉDRO.

Madame, je ſuis tout occupé de

ma paſſion. (*A part.*) C'eſt lui-même.

DONA ANA.

Qu'avez-vous donc ? A quoi ſongez-vous ?

DOM FÉLIX.

Vous paroiſſez tout changé.

DONA ANA.

Seroit-ce la rancune de ce qui s'eſt paſſé hier ?

DOM PÉDRO.

Je ne ſais qui retient ma fureur, ni pourquoi je ne lui perce pas le cœur mille fois ; mais, modérons-nous, il ſe peut qu'il n'y ait pas de ſa faute, & que le pur haſard..... Tâchons de nous éclaircir.

DONA ANA.

Qu'eſt-ce donc ? D'où viennent ces idées qui vous agitent ?

DOM PÉDRO.

C'eſt ma coutume d'être diſtrait, Madame, & vous devez me le pardonner.

DONA ANA.

Si vous penſez encore à la petite difficulté d'hier, eh bien, nous avons tort, voilà qui eſt fait. Il n'y a pas

à rougir de s'être trompé, & la véritable ſageſſe conſiſte, non pas à ne point faire de fautes, mais à s'en corriger quand on le peut.

DOM PÉDRO.

Ma foi, Madame, vous croyez peut-être me railler; mais je ſuis ſi fortement attaché à mon avis, que je ſuis prêt à le ſoutenir de nouveau.

DONA ANA.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, je ne puis m'empêcher de vous dire, Monſieur, que c'eſt être auſſi trop entêté. Venir relever une diſpute dont il n'eſt plus queſtion, & qu'il eſt bien plus aiſé de décider par le fait que par les paroles, c'eſt manquer de politeſſe & d'égards. Quelques droits que vous ayez ſur ma perſonne, vous me permettrez de vous donner, en paſſant, ce petit avertiſſement.

DOM PÉDRO.

Je n'en ſuis pas le maître, Madame : quelque choſe qu'on me diſe, je n'en démordrai point; & ſi pour m'éprouver quelqu'un s'aviſoit de faire la moindre tentative dont j'aie lieu

de me plaindre, il verroit bientôt ſi je ſuis un homme auquel on puiſſe s'adreſſer impunément.

DONA ANA.

Et de quoi parlez-vous donc?

DOM PÉDRO.

Pardonnez, je croyois parler ſeul. Ce ſont de certaines idées noires qui me tranſportent, & je me retire pour ne pas vous indiſpoſer. (*A part.*) Je vais combiner de nouveau tout ce que j'ai vu & ce que je pourrai voir, & ſi je découvre que Dom Félix faſſe la moindre avance auprès de ma ſœur, vive-dieu, il lui en coûtera la vie.

DONA ANA.

Il eſt ſûrement devenu fou.

DOM FÉLIX.

Je n'ai pu que rire de ſes caprices.

DONA ANA.

Malgré ſa fermeté apparente, il a des inquiétudes.

DOM FÉLIX.

Sa fureur le prouve aſſez, mais ſes tranſports même ne feront que faciliter nos deſſeins. Je vais preſſer Tarugo de ne pas perdre un moment.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

La Scene repréſente la maiſon de Dom Pédro.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

Je ſuis morte, s'il a trouvé le portrait.

MANUÉLA.

C'eſt une furieuſe négligence auſſi de votre part de laiſſer traîner une pareille piece.

DONA INÈS.

Quand il eſt entré pour me voir, j'avois le portrait à la main; de peur de lui donner des ſoupçons en paroiſſant vouloir le cacher, je l'ai laiſſé tomber ſans faire ſemblant de rien, je ne le lui ai pas vu ramaſſer. Cependant depuis que mon frere eſt parti, j'ai eu beau le chercher, je ne le puis retrouver.

MANUÉLA.

Certainement c'eſt lui qui l'a. Il n'eſt

n'eſt pas étonnant qu'il l'ait ramaſſé, ſans que vous vous en ſoyez apperçue; un jaloux eſt adroit.

DONA INÈS.

Il faut prendre des précautions pour lui donner le change, dans le cas où nos craintes ſeroient juſtes.

MANUÉLA.

Je me ſouviendrai de ce que vous m'avez recommandé.

DONA INÈS.

Je vais l'attendre ici ſans me montrer, & je ſaurai ce qui en eſt.

SCENE IV.

DONA INÈS *cachée*, DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

ALBERTO, je vous le répete: ce portrait étoit dans ſa chambre; voyez ſi je dois être tranquille?

ALBERTO.

Mais il faut s'informer avant que

de la condammer : peut-être n'y a t-il rien à lui reprocher.

DOM PÉDRO.

Belle réflexion ! C'eſt une preuve de ſa ſageſſe, n'eſt-ce pas ? Je vois bien que vous ſongez à vous excuſer vous-même de n'avoir pas été aſſez attentif.

ALBERTO.

Mais eſt-il entré quelqu'un ?

DOM PÉDRO.

On auroit pu entrer : l'original paſſera par où le portrait a paſſé ; mais je me fatigue bien ſollement. Il y a un remede tout ſimple à tant d'inquiétudes : il n'y a qu'à la marier ; Dom Diégo me la demande, il n'eſt pas riche, mais que m'importe ? Je ſerai en repos du moins : il aura toujours aſſez de bien pour faire garder ſa femme.

DONA INÈS.

Voilà une belle idée.

ALBERTO.

Prenez garde, Inès s'avance, elle pourroit nous entendre.

SCENE V.

DONA INÈS, DOM PÉDRO, ALBERTO, MANUÉLA.

DONA INÈS, *ſans faire ſemblant de voir ſon frere.*

EH bien, coquine, vous ne me rendrez pas ce portrait?

MANUÉLA.

Madame, en vérité, je l'ai perdu.

DONA INÈS.

Perdu? Cela ne ſe peut pas, vous n'êtes pas ſortie.

MANUÉLA.

Je vous le jure; je l'ai égaré dans votre appartement.

DOM PÉDRO.

Qu'avez-vous donc?

DONA INÈS.

C'eſt une ſottiſe de cette fille; en revenant hier de la meſſe, elle a trouvé dans la rue un portrait qu'elle a ramaſſé. Elle me l'a montré le ſoir;

moi, refléchiſſant tout d'un coup aux ſoupçons que pourroit autoriſer ce portrait ſi on le voyoit chez moi, je lui ai donné ordre de le brûler, & elle vient à préſent me dire qu'elle l'a égaré.

DOM PÉDRO.

Cela eſt trop recherché pour me convaincre. (*A Manuéla.*) Et toi, que réponds-tu ?

MANUÉLA.

Que je ne ſais ce que j'en ai fait ; mais qu'il eſt ſûrement perdu chez Madame.

DONA INÈS.

Cela n'eſt pas vrai.

MANUÉLA.

Enfin je n'ai pas perdu l'eſprit ; peut-être.

DOM PÉDRO.

Cela ſuffit, Inès. Je vois à merveille que vous vous êtes apperçue que j'étois inſtruit, & vous cherchez à vous diſculper par cette petite ruſe.

DONA INÈS.

C'eſt donc moi à préſent que vous

allez accuſer ? Voilà le fruit de vos ſottiſes, malheureuſe.

DOM PÉDRO.

C'en eſt aſſez, vous dis-je : vous ſavez bien qu'il eſt dans mes mains ce portrait ; ce n'eſt pas ainſi que l'on m'en impoſe.

DONA INÈS.

Eſt-ce à moi que vous parlez?

DOM PÉDRO.

Taiſez-vous, perfide : vous mériteriez que je me fiſſe raiſon avec ce poignard, de l'opprobre dont vous me couvrez.

DONA INÈS.

Que voulez-vous dire ?

DOM PÉDRO.

Il faut tout-à-l'heure me découvrir la vérité, & m'apprendre comment, par quelle main ce portrait vous eſt parvenu.

DONA INÈS.

Vos procédés ne méritent pas aſſurément que j'aie pour vous tant d'égards ; mais c'eſt pour moi, pour ma ſatisfaction perſonnelle, que je veux bien vous répondre. En échange des

complimens dont vous m'honorez, permettez que je vous donne un bon avis. Si vous avez des preuves que j'aie manqué à mon devoir, vous vous conduiſez imprudemment : cet éclat m'avertit de prendre mieux mes meſures pour me dérober au châtiment que j'aurois mérité : ſi je n'ai encore que l'envie de manquer, & que vous vous flattiez de me ramener par le fracas, votre conduite n'en eſt pas plus ſage : elle n'eſt propre qu'à fortifier ma paſſion. Si vous n'avez que des ſoupçons mal fondés, c'eſt encore pis : il eſt très-poſſible que par-là vous me donniez des idées que je n'avois pas. Par conſéquent tout ceci n'eſt qu'une extravagance. Vous en faites trop peu pour un homme inſtruit, & beaucoup trop pour un homme qui ne ſait rien. Votre défiance m'autoriſe à des travers qui la juſtifient. L'inſulte que vous me faites en me croyant capable de vous déshonorer, légitime tout ce qui pourroit tendre à m'en aſſurer la vengeance. Enfin, ſongez-y bien : prétendre garder une femme malgré ſoi, eſt une grande imprudence, je vous en avertis, c'eſt la choſe impoſſible. (*Elle s'en va.*)

DOM PÉDRO.

Je ſuis tout honteux, en vérité : j'ai eu tort de me découvrir ſi promptement. Va-t-en, va, Manuéla.

MANUÉLA.

Monſieur, engagez-la à ne me plus gronder.

DOM PÉDRO.

Elle ne te grondera plus ; va, ne crains rien.

MANUÉLA.

Tout va bien. (*Elle ſort.*)

SCENE VI.

DOM PÉDRO, ALBERTO, TARUGO, *en habit galonné.*

ALBERTO.

MONSIEUR, il y a là-bas un gentilhomme Indien qui arrive à Madrid, & qui vous apporte une lettre du Marquis de Villéna..... Il a avec lui beaucoup de crocheteurs chargés de caiſſes.

DOM PÉDRO.

Qu'il ſoit le bien venu; dites qu'il entre.

TARUGO.

Je vous baiſé les mains de tout mon cœur.

DOM PÉDRO.

Je ſuis bien votre ſerviteur, Monſieur; puis-je ſavoir à qui j'ai l'honneur de parler.

TARUGO.

Vous le verrez par ce billet.

DOM PÉDRO.

Permettez-vous que je le liſe?

TARUGO.

Volontiers.

DOM PÉDRO.

Il eſt du Marquis mon couſin. (*Il lit.*)

« Dom Chriſante de Artanga eſt une » perſonne à qui je ſuis redevable de » toute maniere. Il va à la Cour pour » des affaires très-importantes; mais la » ſingularité de ſon caractere qui viſe » un peu à la folie, l'expoſe beaucoup » s'il n'a avec lui quelqu'un qui l'an- » nonce. Comptant, comme je le

» fais, ſur votre amitié, je lui ai donné » cette lettre avec quelques raretés de » ce pays-ci, pour lui ſervir de re- » commandation auprès de vous. En » lui rendant les ſervices qui ſeront » en votre pouvoir, ce ſera moi-mê- » me que vous obligerez ».

(*A Tarugo.*) Monſieur, vous pouvez diſpoſer de ma perſonne, de ma maiſon & de tout ce qui y eſt.

TARUGO.

(*A part.*) La ſœur n'en eſt pas, ſans doute. (*Haut.*) Je ne ſais comment vous prouver ma reconnoiſſance.

DOM PÉDRO, *à part.*

Par-dieu, voilà un homme qui prend bien mal ſon tems pour venir chez moi.

TARUGO.

(*A part.*) Il ſemble qu'il balance; je vais lui donner un coup d'éperon. (*Haut.*) Puiſque vous me traitez avec tant d'affection, je dois vous avertir que je ne puis ſans danger reſter dans une maiſon où il y auroit des femmes: ainſi, s'il y en a dans la vôtre, je ne ſaurois y loger, parce qu'il m'eſt abſolument impoſſible de les voir la nuit.

DOM PÉDRO.

Pourquoi donc ?

TARUGO.

La raiſon en eſt ſinguliere. J'ai eu pour maîtreſſe au Mexique une Créole belle comme un ange, mais méchante comme un diable. Elle me donna dans un accès de jalouſie un philtre dont je me ſuis trouvé ſi mal, qu'il m'en a coûté plus de piaſtres qu'il n'y a de toiſes de Cadix aux Indes occidentales. Il étoit nuit quand j'ai avalé ce malheureux breuvage : & depuis, quand il m'arrive à la même heure de voir une femme, il me prend un mal de cœur qui me fait perdre connoiſſance. Ainſi, ſi vous avez chez vous des femmes avec leſquelles je puiſſe me rencontrer la nuit, permettez-moi de loger ailleurs.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je ne riſque rien avec un homme de cette eſpece. (*Haut.*) N'ayez point d'inquiétude, vous ſerez tranquille chez moi de ce côté.

TARUGO.

En ce cas, j'accepte donc votre offre.

DOM PÉDRO.

Vous me faites le plus grand plaiſir. (*A part.*) J'éloignerai ſon appartement de celui de ma ſœur, de maniere qu'ils ne puiſſent pas même ſe voir; par-là ils ſeront en ſûreté tous deux.

TARUGO.

Par ma foi, ma premiere lettre ſera toute pour le remercier.

DOM PÉDRO.

Qui?

TARUGO.

Le Marquis.

DOM PÉDRO.

Vous êtes amis?

TARUGO.

Amis! camarades : il dîne là-bas chez moi tous les jours. Oh! c'eſt un brave homme : il ſait ce qu'il doit à des gens comme moi : auſſi a-t-il fait la leçon au Roi; & à mon arrivée, il falloit voir comme on m'a reçu.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Dom Chriſante m'a l'air d'un original : au reſte la lettre du Marquis m'en prévient. (*Haut.*) Al-

berto, il faut avoir ſoin de préparer la chambre de Monſieur.

TARUGO, *à part.*

Le pauvre homme! qui prépare des verges pour ſe fouetter.

DOM PÉDRO.

Permettez que je vous quitte pour aller donner quelques ordres.

TARUGO.

Point de gêne, je vous prie. (*Dom Pédro s'en va.*) Ah! le fou, le fou, qui prétend rendre une femme inacceſſible, & qui ouvre lui-même la porte aux ennemis dont il doit ſe défier: mais me voilà ſeul; je voudrois bien appercevoir Inès & la prévenir.

SCENE VII.

DONA INÈS, TARUGO.

DONA INÈS.

L'AMI.

TARUGO.

Eh bon! la voilà.

DONA INÈS.

J'ai tout entendu.

TARUGO.

Eh bien! le tour n'eſt-il pas joliment imaginé?

DONA INÈS.

Vous me rendez la vie par cette invention.

TARUGO

Il a beau faire, il n'empêchera pas que je n'introduiſe ici dedans Dom Félix cette nuit.

DONA INÈS.

Par où? toutes les portes ſont gardées.

TARUGO.

N'y a-t-il pas un jardin?

DONA INÈS.

Oui, mais lui ſeul en a la clef.

TARUGO.

Tant mieux.

DONA INÈS.

Mais prenez garde qu'il eſt bien défiant, parce qu'il m'a trouvé le portrait d'hier.

TARUGO.

Tant pis. Mais rassurez-vous, je reparerai cela.

DONA INÈS.

Je lui ai dit que Manuéla l'avoit trouvé hier dans la rue en sortant des Carmes; mais il n'en est pas dupe.

TARUGO.

Bon, bon, je le réduirai au point de me le remettre en main.

DONA INÈS.

A vous!

TARUGO.

A moi-même. Mais le voilà, retirez-vous.

SCENE VIII.

DOM PÉDRO, TARUGO.

DOM PÉDRO.

VOTRE appartement, Monsieur, est tout prêt : vous êtes le maître d'en prendre possession quand il vous plaira.

TARUGO.

Je ſuis comblé de vos bienfaits ; par reconnoiſſance je veux vous confier un ſecret qui touche mon honneur.

DOM PÉDRO.

Cette confiance ſera un nouveau lien qui affermira notre amitié.

TARUGO.

J'ai aux Indes une ſœur qui eſt un prodige de beauté. Quand elle doit aſſiſter à quelques fêtes, on accourt de dix lieues à la ronde pour la voir : elle aura une dot prodigieuſe ; en maiſons ſeules elle a plus d'un million. Un des objets de mon voyage, c'eſt le deſir qu'a la famille de la marier avec un Cavalier de ce pays que vous devez connoître.

DOM PÉDRO.

Cela ſe peut ; quel eſt-il ?

TARUGO.

Si je vous préſentois ſon portrait, vous le reconnoîtriez peut-être à la figure.

DOM PÉDRO.

Il faudroit le voir pour en juger.

TARUGO.

Voyons donc. (*Il cherche dans ſes poches.*) Mais..... Je crois que je l'ai perdu.

DOM PÉDRO.

Comment?

TARUGO.

Il ſera tombé de ma poche.

DOM PÉDRO.

Dites-moi du moins ſon nom ſi vous vous en ſouvenez.

TARUGO.

Dom Félix de Tolédo.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Oh Ciel! voilà une rencontre heureuſe; Manuéla avoit raiſon. (*Haut.*) Mais où pouvez-vous l'avoir perdu?

TARUGO.

Je ne ſais; mais il faut que ce ſoit aux environs des Carmes, parce que l'on m'a rendu dans cette égliſe une tabatiere que j'y avois auſſi laiſſé tomber.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Juſtement, c'eſt-là que ma ſœur va à la meſſe. Que j'ai de

remords d'avoir ainſi ſoupçonné & & maltraité ſon innocence ! (*Haut.*) Et ſi je vous le rendois à préſent, que diriez-vous ?

TARUGO.

Et où eſt-il ?

DOM PÉDRO.

Le voilà.

TARUGO.

Quel bonheur ! Si cela étoit honnête, je vous offrirois deux mille ducats pour cette trouvaille-là, mais je ſais comment vous récompenſer.

DOM PÉDRO.

Comment ?

TARUGO.

Recevez de moi une chaîne de filigrame qui peſe plus de quatorze livres

DOM PÉDRO.

Moi, la recevoir !

TARUGO.

Prenez, vous dis-je, prenez donc ; on me l'apportera dès qu'elle ſera faite, & elle eſt à vous dès-à-préſent. Vous connoiſſez donc ce Cavalier-là ?

DOM PÉDRO.

Oui, vraiment; il eſt de très-bonne maiſon.

TARUGO.

J'en ſuis charmé; c'eſt un bon parti que ma ſœur, oui : auſſi elle eſt gardée Dieu ſait, parce que tous ceux qui la voient en deviennent foux. Je veux dès cette nuit les accorder.

DOM PÉDRO.

Qui?

TARUGO.

Lui & elle.

DOM PÉDRO.

Comment cela, ſi elle eſt en Amérique?

TARUGO.

J'ai une procuration dans ma poche.

DOM PÉDRO.

Vous ferez bien; car il n'y a rien de ſi embarraſſant que d'avoir chez ſoi une jolie femme.

TARUGO.

Vous l'avez dit. Je ſais un homme qui prétend en garder une, la ſouſ-

traire à tous les yeux, & le pauvre homme eſt bien dupe.

DOM PÉDRO.

Folie toute pure.

TARUGO.

Vous avez raiſon.

DOM PÉDRO.

Allons, entrons.

TARUGO.

Volontiers.

DOM PÉDRO, *à part.*

Ce Chriſante-là eſt un ſot homme.

TARUGO, *à part.*

La bête eſt dans nos filets.

SCENE IX.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

QUEL bonheur, ma chere amie!

MANUÉLA.

Cela eſt trop drôle : qu'il ait lui-même ainſi rendu le portrait!

DONA INÈS.

Tarugo eſt adroit; mais comment compte-t-il faire entrer ici Dom Félix? c'eſt ce que je ne comprends pas.

MANUÉLA.

Il faut le laiſſer faire; il en viendra à bout puiſqu'il l'a entrepris.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Holà! quelqu'un, des lumieres au jardin.

DONA INÈS.

Ils viennent par ici.

MANUÉLA.

Ce ſera quelque tour de Tarugo.

DOM PÉDRO.

Inès.

DONA INÈS.

Mon frere.

DOM PÉDRO.

Retirez-vous dans votre appartement, je vous prie, parce que notre hôte m'a prié de lui faire faire un tour de jardin après ſouper.

DONA INÈS.

Soit; mais en vérité cela eſt déſagréable, je ne dors pas, & je comptois jouir au moins de la fraîcheur.

DOM PÉDRO.

Je vous ferai avertir dès qu'il ſera retiré.

DONA INÈS.

Je vous en prie ; vous ſavez que c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte au monde ; allons Manuéla.

SCENE X.

Le théatre repréſente le Jardin.

DOM PÉDRO, TARUGO, DES VALETS.

TARUGO.

TOUT eſt enchanté ici : c'eſt un prodige de l'art.

DOM PÉDRO.

Oui, c'eſt un petit hermitage aſſez agréable.

TARUGO.

Comment ! un hermitage, c'eſt un paradis terreſtre : je ſuis tout hors de moi d'admiration.

DOM PÉDRO.

Vous couchez-vous de bonne heure ?

TARUGO.

Non, vraiment, il n'y a rien de ſi dangereux que de dormir trop tôt ſur le ſouper.

DOM PÉDRO.

Ce n'eſt pas là mon compte.

TARUGO.

Aſſeyons-nous un peu ici : c'eſt une ſtation admirable pour y attendre minuit. Nous n'avons plus beſoin de perſonne.

DOM PÉDRO, *aux Laquais.*

Retirez-vous.

TARUGO, *à part.*

Dom Félix n'arrive pas ; il faut pourtant retenir mon homme ici pour tirer parti du piege qui lui eſt tendu.

DOM PÉDRO.

Vous vous couchez donc tard ordinairement.

TARUGO.

Très-tard. Il me faut toujours deux heures de promenade après ſouper ; mais ici ou j'ai un jardin, cela pourra bien aller à cinq.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) J'ai donc tout le tems

d'attendre, & ſi ma ſœur s'aviſoit d'entrer. (*Haut.*) Pour moi, cela m'incommode, je redoute le ſerein.

TARUGO.

Bon, quelle folie! rien de ſi ſain que la roſée de Mai. Pour vous amuſer cauſons un peu : ſavez-vous l'Hiſtoire?

DOM PÉDRO.

Moi! point du tout, je n'ai jamais aimé la lecture.

TARUGO.

C'étoit un bien grand homme que ce Tite-Live.

DOM PÉDRO.

Où ſommes-nous?

TARUGO, *à part.*

Dom Félix a tort de ne pas ſe preſſer; voilà un homme qui s'impatiente.

DOM PÉDRO.

Je n'y ſaurois tenir, Monſieur, nous agirons ſans façons : je me ſens incommodé, ainſi je me retire.

TARUGO.

Comment! vous êtes bien preſſé.

(*On entend un bruit de coups d'épées & Dom Félix qui crie.*)

DOM FÉLIX.

Ah! traître.

TARUGO.

Qu'entends-je?

DON PÉDRO.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

TARUGO.

Des épées.

DOM FÉLIX.

Quoi! coquins, cinq ſur un ſeul homme : n'y a-t-il donc perſonne pour me ſecourir?

TARUGO, *courant.*

Comment, morbleu, cinq!

DOM PÉDRO.

Attendez, où courez-vous?

TARUGO.

Eh! c'eſt la voix de mon couſin.

DOM PÉDRO,

La porte eſt fermée.

TARUGO.

Ouvrez-la au nom de Dieu.

DOM FÉLIX

Au ſecours.

TARUGO.

Ouvrez, ouvrez donc vîte.

DOM PÉDRO.

J'y ſuis.

TARUGO.

Venez avec moi.

DOM PÉDRO.

Allons.

SCENE XI.

DONA INÈS, MANUÉLA, DOM FÉLIX, DOM PÉDRO, TARUGO.

DONA INÈS.

JE vois ſon but. Regarde ſi tu apperçois Dom Félix.

Dom Félix entre par la porte qui eſt reſtée ouverte.

MANUÉLA.

Le voilà lui-même; je diſois bien : eſt-ce vous, Monſieur?

DOM FÉLIX.

Moi-même.

MANUÉLA.

Suivez-moi parce qu'ils vont rentrer.

Dom Pédro & Tarugo rentrent en remettant leurs épées.

TARUGO.

Vive-dieu comme ils ont décampé.

DOM PÉDRO.

Et votre couſin, où eſt-il ?

TARUGO.

Que diable en ſais-je ? mais j'ai pû me tromper.

DOM PÉDRO.

C'étoient peut-être des voleurs.

TARUGO.

Cela ſe peut bien, je vais me coucher ; ces drôles-là m'ont ému le ſang.

DOM PÉDRO.

Volontiers, je vais fermer la porte.

TARUGO, *à part.*

Tout a reuſſi à miracle

DOM PÉDRO.

Allons-nous-en. (*A part.*) Dom Chriſante eſt brave comme le Cid.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE XII.

DOM FÉLIX, DONA INÈS, MANUÉLA.

MANUÉLA.

LES voilà partis; venez, Monſieur.

DOM FÉLIX.

Permettez, Madame, que j'embraſſe vos genoux.....

MANUÉLA.

Vous vous méprenez, Monſieur, je ne ſuis point Mademoiſelle.

DOM FÉLIX.

Et qui êtes-vous donc?

MANUÉLA.

La fille de chambre.

DOM FÉLIX.

Et la Dame?

MANUÉLA.

Elle va venir.

DONA INÈS.

La voilà, Dom Félix; ce n'eſt qu'en tremblant que je vous vois & vous entends ici. C'eſt ſimplement un tour que vous voulez jouer à mon frere: l'amour n'y entre pour rien, & je ne ſais pourquoi.....

DOM FÉLIX.

Ah! Madame, que vous me rendez peu de juſtice! que mes idées ont bien changé depuis que j'ai connu par le récit de vos bontés, à quel bonheur je pouvois prétendre. Il eſt vrai que je n'ai d'abord ſongé qu'à faire revenir votre frere de ſes ridicules préjugés; mais à l'aſpect de votre divin portrait, les ſentimens que je croyois feindre, ſont devenus des vérités. J'ai conçu pour vous la paſſion la plus vive: pour vous le prouver, je vous jure d'être votre époux. Je prends à témoin de ma parole les Cieux qui nous entendent, ces aſtres qui nous éclairent.

DONA INÈS.

J'accepte, Dom Félix, cette parole & la main que vous m'offrez: je vous

promets à mon tour d'être à vous ſeul, à quelque riſque que ma conſtance doive m'expoſer. Je vois avec douleur qu'il faut nous ſéparer. Adieu.

TARUGO.

Qu'eſt-ce à dire adieu? Et par où s'en aller, s'il vous plaît?

DONA INÈS.

Il a donc refermé la porte?

TARUGO.

Avec autant de ſoin que celle d'une fortereſſe.

DONA INÈS.

Que faire?

TARUGO.

Je vais prendre Monſieur dans ma chambre où je l'enfermerai.

MANUÉLA.

Arrête, j'entends quelqu'un.

TARUGO.

Que dis-tu, morbleu?

(*En ſe récriant ainſi, il laiſſe tomber ſon épée; au bruit Dom Pédro s'écrie du dedans.*

DOM PÉDRO.

Hola! qui fait du bruit là?

MANUÉLA.

Ah ! Dieux.

TARUGO.

Tout eſt perdu.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Alberto, quelqu'un, des lumieres.

ALBERTO.

On y va.

DONA INÈS.

Qu'allons-nous devenir ?

TARUGO.

Que Dom Félix ſe cache derriere cette charmille : reſtez-là vous autres comme vous êtes ; moi je vais parer à tout : dites quand il entrera que je ſuis tombé par la fenêtre : le mal de cœur va nous guérir.

SCENE XIII.

DONA INÈS, MANUÉLA, TARUGO *eſt étendu par terre comme un homme évanoui*, DOM PÉDRO, ALBERTO, *avec de la lumiere.*

DOM PÉDRO.

VOYEZ ce qu'il y a ici; j'ai entendu du bruit. Qu'eſt-ce qu'il y a là, ma ſœur?

DONA INÈS.

Eh! mon Dieu, c'eſt un homme qui vient de ſe jetter par les fenêtres.

DOM PÉDRO.

Comment diable, c'eſt Dom Chriſante.

ALBERTO.

C'eſt ſon mal de cœur qui l'aura pris.

DOM PÉDRO.

Il faut le ſecourir. (*On le ſecoue, on lui fait ſentir des odeurs.*)

TARUGO.

Ah! mon Dieu, mon Dieu.

DOM PÉDRO.

Eh bien, Monſieur, qu'avez-vous?

TARUGO, *d'un ton dolent.*

Ah! cruel qu'avez-vous fait? vous ne m'avez pas dit qu'il y eût des femmes ici. Le diable apparemment m'a fait mettre à la fenêtre dans le tems qu'elles ſe promenoient deſſous, & en voilà le fruit.

DOM PÉDRO.

C'eſt ma faute; j'aurois dû fermer ou la fenêtre ou la porte.

TARUGO.

Ah, ah, j'ai la cuiſſe caſſée. Portez-moi dans mon lit, mes amis.

DOM PÉDRO.

Alberto, aidez-moi, levons-le.

TARUGO.

Doucement, Monſieur, j'ai les entrailles en morceaux.

ALBERTO.

Allons, allons.

DOM PÉDRO.

Pas ſi vîte; vous paroiſſez bien incommodé de la chûte.

TARUGO.

Ah, ah, ce que vous voyez n'eſt rien : ce que vous ne voyez pas eſt bien pire. (*Ils l'emmenent.*)

SCENE XIV.

DONA INÈS, DOM. FÉLIX, MANUÉLA.

DONA INÈS.

QUE ferons-nous à préſent, Manuéla ?

MANUÉLA.

Il n'y a pas autre choſe à faire que de cacher Dom Félix pour cette nuit dans votre cabinet.

DONA INÈS.

Il le faut bien. Dom Félix.

DOM FÉLIX.

Madame.

DONA INÈS.

Je vous demande votre parole de reſpecter mon honneur, & de ne pas abuſer de l'aſyle que je ſuis forcée de vous accorder.

DOM FÉLIX.

Je vous la donne, Madame.

DONA INÈS.

Entrez donc & reſtez dans mon cabinet juſqu'au jour où vous tâcherez de ſortir ſans être apperçu, & d'entrer dans la chambre où loge Tarugo.

MANUÉLA, *en les regardant s'en aller.*

Il faut avouer que voilà un jaloux bien en ſûreté, & des précautions bien ſagement priſes. Ah! Dom Pédro a beau dire : prétendre garder une femme malgré elle, c'eſt la choſe impoſſible.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DONA INÈS, DOM FÉLIX, TARUGO.

DOM FÉLIX.

VOILA huit jours que je ſuis ici, & ils ont paſſé comme une heure.

TARUGO.

Oh! ils m'ont paru un ſiecle à moi. Diantre, il faut à chaque minute imaginer quelques ruſes pour vous cacher: tout m'a réuſſi juſqu'à préſent; mais il ne faut qu'un inſtant pour tout perdre: la préſence d'eſprit n'eſt pas toujours égale, & ce diable de frere avec ſes inquiétudes me donne des frayeurs horribles.

DOM FÉLIX.

Bon, bon, que crains-tu? Si ſa ja-

louſie donne des allarmes, ſa conduite doit raſſurer un génie comme le tien.

DONA INÈS, *à la fenêtre.*

St, ſt.

DOM FÉLIX.

Prends garde ; je crois que quelqu'un appelle à la fenêtre.

DONA INÈS.

Ah! quel malheur! je ſuis morte.

DOM FÉLIX.

Morte! Que dites-vous, ma chere ame?

DONA INÈS.

Mon frere ſait qu'il y a un homme caché dans la maiſon. La Négreſſe vous a apperçu tandis que vous traverſiez le jardin pour entrer chez Tarugo, & elle a tout dit.

TARUGO.

La chienne.

DONA INÈS.

Je me ſuis haſardée pour venir vous en donner avis. Songez plutôt à vous ſauver qu'à vous défendre, & ſoyez sûr de mon cœur. Il n'y a pas de danger qui puiſſe ébranler ma conſtance. Adieu, je me retire.

DOM FÉLIX.

Puis-je ſortir de la maiſon?

DONA INÈS.

Je ne le crois pas; Dom Pédro eſt chez moi examinant tout piece par piece : les Valets armés ſont répandus dans toute la maiſon. Adieu.

DOM FÉLIX.

Cela devient ſérieux.

TARUGO.

C'en eſt fait, nous voilà bien : allons, notre heure eſt arrivée.

DOM FÉLIX.

Que fais-tu!

TARUGO.

Je vais dire mon chapelet & recommander mon ame à Dieu.

DOM FÉLIX.

Pour moi je vendrai ma vie bien cher.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Fermez bien toutes les portes.

DOM FÉLIX.

Allons, puiſqu'il le faut, tiens-toi près de moi Tarugo; nous allons voir.

TARUGO.

Patience, patience..... J'ai trouvé. Allez, vous êtes un pauvre homme avec votre courage : ma tête vaut mieux morbleu que toutes les épées du monde. Rangez-vous-là au fond.

DOM FÉLIX.

Que veux-tu faire ?

TARUGO.

Vous tirer d'ici ſans riſque.

DOM FÉLIX.

Comment ?

TARUGO.

Vous allez voir. Je veux que le benêt de frere vous donne à déjeûner d'abord, & qu'enſuite il aille vous reconduire en perſonne de peur d'accident. Rangez-vous.

SCENE II.

Il faut toujours ſe rappeller que le théatre repréſente pluſieurs pieces à côté les unes des autres : Dom Félix ſe retire dans celle du fond. Tarugo avance dans celle qui précede, où Dom Pédro & ſes gens entrent en même tems armés de fuſils, de hallebardes, &c.

TARUGO, DOM FÉLIX *qu'on ne voit pas*, DOM PÉDRO *& ſes gens.*

DOM PÉDRO.

Il ne ſauroit nous échapper. Place-toi-là, Sancho; gardez cette porte, Alberto.

TARUGO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? des ſentinelles à ma porte?

DOM PÉDRO.

Dom Chriſante, j'ai appris qu'il y avoit des voleurs dans la maiſon.

TARUGO.

Ma foi, tant pis, car j'ai là un ami qui m'eſt venu rendre viſite, & je venois demander qu'on nous fît du chocolat.

DOM PÉDRO.

Vous avez un ami chez vous?

TARUGO.

Oui, & un homme dont je ne ſaurois me défaire; c'eſt le beau-frere dont je vous ai parlé: il a ſu mon arrivée & où je logeois: je l'ai rencontré en ſortant qui venoit me voir, & je l'ai fait entrer.

DOM PÉDRO.

Il eſt là?

TARUGO.

Oui, là: nous ſommes entrés enſemble.

DOM PÉDRO.

Et c'eſt?

TARUGO.

Dom Félix de Tolédo.

DOM PÉDRO.

Ce ſera l'homme que la Négreſſe a vu; & êtes-vous entré dans le jardin avec lui?

TARUGO.

C'eſt la premiere choſe que je lui ai fait voir, & il en eſt dans l'enthouſiaſme. Il dit qu'il a vu le Retiro, la Caſa del Campo, Aranjuez, mais brrrr, tout cela eſt de la guenille auprès de vos boſquets.

DOM PÉDRO, *à ſes gens.*

Voyez, imbécilles, les ſottiſes que vous me faites faire avec vos rapports.

ALBERTO.

Perſonne ne l'a vu entrer.

TARUGO.

Perſonne! & où étoient donc vos yeux? il n'eſt pas entré par-deſſus la muraille, peut-être.

DOM PÉDRO.

Allez, faquins, retirez vous; voilà une belle vigilance : jugez un peu ſi ç'avoit été un autre homme, il ſeroit entré de même.

ALBERTO.

Il faut qu'il ait le ſecret de ſe rendre inviſible.

DOM PÉDRO.

Allez chercher du chocolat. (*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

DOM PÉDRO, DOM FÉLIX, TARUGO.

TARUGO.

Je vais appeller le beau-frere, Monſieur..... Dom Félix, venez que je vous préſente au Seigneur Dom Pédro qui me comble d'honnêtetés en tout genre.

DOM PÉDRO.

Je ne ſaurois moins faire.

DOM FÉLIX, *à Dom Pédro.*

Que je vous embraſſe; il y a bien des années que nous nous connoiſſons.

TARUGO.

J'en ſuis enchanté : aſſeyons-nous. Eh bien ! vous avez vu le portrait : que dites-vous de la future ?

DOM FÉLIX.

Je ne puis exprimer à quel point je ſuis ravi de ſa beauté. Je paſſe toutes les nuits à m'occuper d'elle, & mon

amour eſt ſi violent, que je la crois toujours couchée à mes côtés.

TARUGO, *à part.*

Si le bon homme de frere entendoit à qui cela s'applique.

DOM PÉDRO.

Puiſque les choſes ſont ſi avancées, je vous en fais mon compliment, mon cher Félix. Puiſſiez-vous jouir longtems de ce bonheur.

TARUGO, *à part.*

On ne peut pas pouſſer la complaiſance plus loin que de faire des complimens à l'amant de ſa ſœur.

DOM PÉDRO, *à part.*

Comme on ſe trompe ! j'aurois juré que Dom Félix penſoit à ma ſœur, & point du tout, il aimoit aux Indes. Comme il faut être circonſpect dans la vie.

DOM FÉLIX.

Mon frere, je vous quitte, j'ai affaire au Palais.

TARUGO.

Il eſt encore de bonne heure ; & le chocolat, il ne vient donc pas !

ALBERTO, *avec des Valets qui apportent des taſſes.*

Le voilà.

TARUGO.

Prenez, beau-frere. (*A part.*) Il eſt bien meilleur de la main d'un frere que l'on trompe.

DOM FÉLIX.

Excuſez-moi, j'en ai déjà pris deux fois.

TARUGO.

Et qu'importe; on en prend aujourd'hui comme du tabac.

DOM PÉDRO.

Faites-moi ce plaiſir.

DOM FÉLIX.

J'obéis, puiſque vous le voulez.

(*Ils prennent le chocolat, & Tarugo en prend avec excès, toujours en plaiſantant ſur la bonhommie du frere jaloux.*)

DOM PÉDRO.

Dom Félix, ne vous gênez pas: quand vous voudrez voir le Seigneur Chriſante, cette maiſon eſt à vous comme à lui.

DOM FÉLIX.

Je profiterai de vos bontés. Adieu ; je m'enfuis.

DOM PÉDRO.

Je vais vous conduire au Palais dans mon carroſſe.

DOM FÉLIX.

Non, je ne le ſouffrirai pas.

DOM PÉDRO.

J'irai.

DOM FÉLIX.

Cela ne ſera pas.

TARUGO.

Eh bien! partageons le différend : prêtez-nous la voiture ſeulement, & je vais accompagner le beau-frere, moi.

DOM FÉLIX.

A la bonne heure. (*A Dom Pédro.*) Ne bougez.

DOM PÉDRO.

J'obéis donc. Domingo, la voiture.

DOM FÉLIX.

Je vous ſalue. (*Il s'en va avec Tarugo.*)

SCENE IV.

DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

VIVE-DIEU, votre négligence me déſeſpere.

ALBERTO.

Par ma foi, Monſieur, croyez-moi ſi vous voulez; mais je ne bouge de la porte du moment où je me leve juſqu'à celui où je me couche, & je n'ai vu entrer perſonne.

DOM PÉDRO.

Il eſt tombé du ciel, n'eſt-il pas vrai? je crois bien que vous ne l'avez pas vu entrer, & c'eſt de quoi je me plains.

ALBERTO.

Vous me tournerez la tête.

DOM PÉDRO.

Je n'y ſaurois tenir; je ſuccomberois à la fin à tant d'inquiétudes.

ALBERTO.

Il eſt bien aiſé de vous les épargner; mariez votre ſœur.

DOM PÉDRO.

C'eſt auſſi ce que je veux faire, & ce ſera dès aujourd'hui, morbleu.

SCENE V.

DOM PÉDRO, ALBERTO; DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

(*A part.*) TARUGO a parfaitement raccommodé tout; mais il faut auſſi que j'y mette quelque choſe du mien. (*Haut.*) Direz-vous encore, mon frere, direz-vous encore que mes plaintes ſont déplacées, après l'éclat ſcandaleux que vous venez de faire? Vous compromettez plus par-là mon honneur que je ne l'aurois pu faire par des fautes réelles. Je ſuis laſſe de me voir expoſée à de pareils affronts. Il y a des couvents dans Madrid, je veux

en choisir un pour y rester jusqu'à ce que je m'établisse.

DOM PÉDRO.

Je ne puis me dissimuler que vous avez raison : aussi pour vous sauver de nouveaux dérangemens, j'ai conclu votre mariage.

DONA INÈS.

Avec qui ?

DOM PÉDRO.

Avec Dom Diégo de Roxas, un galant homme.

DONA INÈS.

Et savez-vous s'il me convient ?

DOM PÉDRO.

Mais il me convient à moi, & j'espere que vous ne ferez pas de difficulté.....

DONA INÈS.

Mais, est-ce vous, s'il vous plaît ou moi qu'il s'agit de marier ? Si c'est vous qui épousez Dom Diégo, à la bonne heure, il suffit de votre agrément : mais si c'est moi, il me semble qu'il faut attendre le mien.

DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Comment! ſur quel ton vous me répondez.

DONA INÈS.

Et quel ton voulez-vous que je prenne avec un homme qui me ſacrifie à des caprices extravagans.

DOM PÉDRO.

Vous me manquez, Mademoiſelle : ſongez-vous que je ſuis ici votre pere & que j'en ai les droits.

DONA INÈS.

Mon pere! vous êtes encore bien jeune.

DOM PÉDRO.

Je ſens que je m'échauffe : ne faiſons pas d'éclat, Inès ; je n'ai qu'une choſe à vous dire, c'eſt que je vais amener Dom Diégo, je lui ai donné ma parole, & de gré ou de force, il aura votre main. Alberto, gardez bien les portes, cela ne durera pas long-tems. (*Il ſort.*)

SCENE VI.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

Eh bien! tu as entendu.

MANUÉLA.

Oui, vraiment, je n'y vois qu'un moyen; c'eſt de les prendre tous deux: vous vous êtes donnée à Dom Félix: votre frere vous donne à Dom Diégo; ils ont chacun leurs droits, vous les mettrez aiſément d'accord.

DONA INÈS.

Que tu es folle avec ce badinage.

MANUÉLA.

Eh bien! proteſtez contre ce mariage: préſentez une requête, faites faire des oppoſitions.

DONA INÈS.

Sans doute, c'eſt le bon parti: mais par qui ferai-je avertir Dom Félix?

MANUÉLA.

Tarugo ne tardera pas à revenir.

DONA INÈS.

Et ſi mon frere le prévient, s'il ramene Dom Diégo & qu'il me force à l'épouſer.....

MANUÉLA.

Cela eſt embarraſſant; je ne ſais comment faire.

SCENE VII.

DONA ANA, DONA INÈS, MANUÉLA.

MANUÉLA.

DONA ANA PACHECO qui vient vous voir, Mademoiſelle.

DONA INÈS.

Ah! le Ciel ſoit loué, ma couſine! Quelle entre.

MANUÉLA.

C'eſt votre affaire, elle avertira Dom Félix.

DONA INÈS.

Le voudra-t-elle dans les termes où elle en eſt avec mon frere.

DONA ANA.

Bonjour, ma chere Inès.

DONA INÈS.

Embraſſez-moi ma bonne couſine.

DONA ANA.

Je vais vous parler d'affaires très-ſérieuſes; mais il faut du ſecret : je voudrois que nous fuſſions ſeules.

DONA INÈS.

Vous pouvez parler devant cette fille, je n'ai rien de caché pour elle.

DONA ANA.

En ce cas allons au fait. Je viens vous voir, ma belle couſine, moins par politeſſe que pour tirer d'embarras un homme dont vous agitez terriblement le cœur. Vous ſavez à quoi nous en ſommes votre frere & moi; notre mariage eſt arrêté; il y a même jour pris pour le conclure : je trouve en lui tout le mérite du Cavalier le plus accompli; ſon humeur ſévere & jalouſe eſt le ſeul défaut qui m'a fait balancer juſques ici; j'ai voulu eſſayer de l'adoucir par des raiſons, & de le déſabuſer par des exemples que je lui ai mis ſous les yeux : mais ſon aveuglement étant à l'épreuve de tout ce

qui n'eſt que diſcours, j'ai pris le parti de me ſervir de l'expérience qui eſt le plus grand maître. J'ai ſu que Dom Félix de Tolede vous aimoit : je l'ai engagé à tâcher de lier avec vous un commerce ſuivi, afin que votre frere vous voyant mariés enſemble ſans qu'il s'en ſoit douté, pût être à la fin convaincu de la folie qu'il y a à prétendre garder une femme malgré elle. Ce point une fois gagné, je veux bien lui donner la main ; mais je n'y conſentirai jamais qu'il ne ſoit bien déſabuſé. D'après cela Dom Félix m'a tout conté, & comme il s'agit d'une union indiſſoluble entre vous & lui, je viens vous voir de ſa part & vous demander quel moyen vous voulez prendre pour l'aſſurer. Il eſt prêt à tout faire pour vous épouſer. Voyez.

DONA INÈS.

N'en dites pas davantage : c'eſt le Ciel qui vous envoïe pour me tirer du péril où je ſuis. J'aime Dom Félix, & je conſens à tout pour être à lui ; mais mon frere m'a promiſe à Dom Diégo de Roxas : il va arriver dans le moment pour me le faire épouſer. Il n'y a qu'un remede, c'eſt que Dom

Félix, par force ou par adreſſe, trouve moyen de me tirer d'ici : mais voilà mon frere qui arrive, ne me quittez pas, ma chere couſine. Donnez-moi le tems de faire avertir Dom Félix. Retirons-nous, les voilà. (*Elles s'en vont.*)

SCENE VIII.

DOM PÉDRO, DOM DIÉGO.

DOM PÉDRO.

On vient à bout de tout avec de l'argent : voyez à obtenir une diſpenſe pour vous marier ſans publication de bancs.

DOM DIÉGO.

Mon bonheur eſt ſi grand, mon cher ami, que j'en ſuis encore tout étourdi. Je ne ſais par où j'ai mérité.....

DOM PÉDRO.

Point de complimens. (*A part.*) S'il voyoit le fond de mon cœur, il auroit moins de reconnoiſſance ; il ne ſait pas par quel motif je le rends heureux.

SCENE IX.

DONA ANA, DOM PÉDRO, DOM DIÉGO.

DONA ANA.

Je ſuis enchantée de vous trouver, Monſieur; je viens de voir ma couſine.

DOM PÉDRO.

Vous vous trouvez ici dans une heureuſe circonſtance; vous vous trouverez préſente au mariage de ma ſœur que Monſieur va épouſer (1).

DONA ANA.

Il ne m'eſt pas poſſible de m'arrêter une minute; j'ai une affaire qui ne ſouffre aucun retardement : vous me donnez la main ſans doute.

---

(1) On ne doit pas être ſurpris de cette promptitude. En Eſpagne, ſuivant le Concile de Trente, le mariage ne conſiſte que dans la volonté des parties; de ſorte que quand elles ſont d'accord, le Pretre peut ſans autre formalité leur donner la bénédiction.

DOM PÉDRO.

Vous voyez que je ne puis quitter en cet inſtant.

DONA ANA.

Vous ne pouvez ! je m'attendois à plus de complaiſance de votre part : je ne croyois pas que vous euſſiez rien de plus preſſé que de me plaire ; mais puiſque vous avez d'autres affaires, adieu, Monſieur, reſtez ; j'aime mieux après tout m'en aller ſeule que d'avoir la compagnie d'un homme auſſi peu poli.

DOM PÉDRO.

Ah ! Madame, arrêtez.

DONA ANA.

Eh bien ! je m'arrête.

DOM PÉDRO.

J'ai tort ; je ſuis à vos genoux, acceptez ma main & croyez qu'il n'y a rien que je ne ſacrifie au bonheur de vous accompagner.

DONA ANA.

Je ſuis trop bonne, je devrois vous faire acheter votre pardon.

DOM PÉDRO, *à Dom Diégo.*

Vous voyez que je ne puis m'en diſpenſer ; mais venez avec nous & nous reviendrons dans un moment.

SCENE X.

Le théatre change, il repréſente la rue où donne la maiſon de Dom Pédro.

DOM FÉLIX, TARUGO, UNE SUIVANTE *de Dona Ana.*

DOM FÉLIX.

TARUGO, le riſque étoit grand, au moins.

TARUGO.

Il falloit un génie comme le mien pour vous en tirer.

LA SUIVANTE.

Les voilà, ſans doute. Monſieur, Dom Félix.

DOM FÉLIX.

Qui eſt-ce qui m'appelle?

LA SUIVANTE.

C'eſt moi qui vous ſuis depuis une heure pour vous parler.

DOM FÉLIX.

Je ne vous connois pas.

LA SUIVANTE.

Je ſuis au ſervice de Dona Ana, elle m'envoie vous avertir de l'état où ſont les choſes.

DOM FÉLIX.

Eh bien! à quoi en ſont-elles?

LA SUIVANTE.

Dom Pédro veut marier ſa ſœur à Dom Diégo de Roxas. Il y eſt ſi déterminé, que ſi vous ne la tirez à l'inſtant de chez elle, il ne ſera plus tems, car le mariage eſt pour ce ſoir. Elle eſt décidée à ſe prêter à tout pour s'y ſouſtraire, & je ſuis chargée de vous dire qu'elle n'eſpere qu'en vous.

DOM FÉLIX.

Que deviendrai-je? Tarugo mon ami, mon cher Tarugo.

TARUGO.

Eh bien! Tarugo, Tarugo, que voulez-vous que j'y faſſe, moi, puiſqu'il la marie.

DOM FÉLIX.

Il faut l'empêcher.

TARUGO.

Cela eſt bientôt dit, il faut: en ſavez-vous le moyen?

DOM FÉLIX.

Si tu n'en trouves pas j'en ai un sûr.

TARUGO.

Quel ?

DOM FÉLIX.

D'entrer, morbleu, par force, & de l'enlever au hasard de tout ce qui peut en arriver.

TARUGO.

Pauvre homme ! allez, allez ; laissez-moi faire. Ces gens-là avec leurs épées, ils croient venir à bout de tout. Attendez-moi-là (*Il va frapper à une jalousie.*)

DONA INÈS, *en dedans.*

Manuéla, regarde qui frappe.

MANUÉLA.

Qui est-ce ?

TARUGO.

Moi.

DONA INÈS.

Est-ce Tarugo ?

TARUGO.

Lui-même : votre frere est-il-là ?

DONA INÈS.

Non.

TARUGO.

Eh bien! prenez vos écharpes; déguiſez-vous de votre mieux, & allez ſur le champ m'attendre dans mon appartement.

DONA INÈS.

Pourquoi faire?

TARUGO.

Allez toujours.

DONA INÈS.

Mais ſi Alberto.....

TARUGO.

Allez, morbleu, allez. Voyez-vous, il faut que cela babille.

DONA INÈS.

Nous y courons.

TARUGO.

Bon. Pour vous, Monſieur, attendez-moi ici, là ſur la porte.

DOM FÉLIX.

Tu es tout mon eſpoir.

SCENE XI.

TARUGO, ALBERTO *à la porte*, UN LAQUAIS.

TARUGO.

MON Dieu, comme il fait chaud! Je vais me déshabiller.

ALBERTO.

Entrez, Monſieur, ſoyez le bien venu.

TARUGO.

Y a-t-il de la glace?

LE LAQUAIS.

Vous en trouverez de toute prête.

TARUGO.

Eh bien! qu'on me l'apporte chez moi.

LE LAQUAIS.

Voulez-vous de la limonade?

TARUGO.

Non, par-dieu, toutes ces friandiſes-là m'affadiſſent le cœur. Avez-vous du ratafiat?

ALBERTO.

En voulez-vous?

TARUGO.

Oui, vraiment, cela eſt bien plus ſain. (*Il entre.*)

ALBERTO.

Voilà un étrange homme.

LE LAQUAIS.

Ma foi, il ſe donne du bon tems, toujours; il mange comme quatre & boit comme douze.

TARUGO, *revenant ſur ſes pas.*

Ah! mon Dieu, mon Dieu, quelle trahiſon, des femmes chez moi! Mais on veut donc me faire mourir ici: c'eſt bien la peine d'avoir du monde à la porte.

ALBERTO.

Que voulez-vous dire, Monſieur?

TARUGO.

Ce que je veux dire! ce qui eſt. Comment! laiſſer entrer des femmes dans mon appartement, après que vous avez vu l'effet qu'elles produiſent ſur moi. Je vais chercher une auberge où je ſerai plus en ſûreté.

ALBERTO.

Et par où diable ſeroient-elles entrées ?

TARUGO.

Par-dieu, voyez-y vous-même ; les voilà.

SCENE XII.

Les mêmes, DONA INÈS ; MANUÉLA *couvertes de leurs écharpes.*

ALBERTO.

O Ciel ! que vois-je ?

LE LAQUAIS.

Par la chaſteté de la Madeleine, il a raiſon.

ALBERTO.

Qui peuvent être ces femmes-là ?

TARUGO.

Qui ? Ce ſont des coquines qui auauront éventé mes piſtoles du Pérou.

ALBERTO.

Il faut les chaſſer avant que Dom

Pédro ſoit rentré. Allons, hors d'ici malheureuſes.

TARUGO.

Tirez, tirez, gredines.

ALBERTO.

Voilà un ſingulier événement.

TARUGO.

C'eſt un miracle que je n'en aie pas percé une des deux d'outre en outre; mais c'eſt votre faute auſſi.

ALBERTO.

Monſieur.

TARUGO.

Oh! vraiment, vous êtes de braves ſentinelles, on entre, on ſort ſous vos yeux, ſans que vous y preniez garde ſeulement.

(*Pendant ce dialogue qui ſe paſſe dans l'intérieur de la maiſon, Dona Inès & Manuéla ſont dans la rue où elles cherchent Dom Félix.*

DOM FÉLIX *qui les apperçoit.*

Ah! les voilà ſûrement; Tarugo ne m'a pas trompé.

DONA INÈS.

Il doit être ici,

DOM FÉLIX.

Auſſi le trouvez-vous, chere idole de mon ame : couvrez-vous bien le viſage quoiqu'il ſoit nuit : on peut vous reconnoître au moindre ſoupçon.

DONA INÈS.

Allons chez Dona Ana ma couſine ; mon frere ne nous y reverra que mariés.

DOM FÉLIX.

Allons ; mais j'entends du monde.

SCENE XIII.

Les mêmes, DOM DIÉGO, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Je ſuis venu à bout d'appaiſer Dona Ana, & nous nous marierons demain en même tems que vous.

DOM DIÉGO.

Elle a raiſon.

DOM PÉDRO.

Mais qui eſt-ce qui vient à nous ?

DOM DIÉGO.

Un homme avec deux femmes.

DOM PÉDRO.

Deux femmes! le cœur m'a treſſailli. Arrêtez, qui êtes-vous?

DOM FÉLIX.

Moi, ne le voyez-vous pas.

DOM PÉDRO.

Et avec qui êtes-vous-là?

DOM FÉLIX.

Que vous importe?

DOM PÉDRO.

C'eſt Dom Félix.

DOM FÉLIX.

C'eſt Dom Pédro.

DONA INÈS, *bas.*

Je ſuis perdue!

DOM PÉDRO.

Je ne vous reconnoiſſois pas, excuſez.

DOM FÉLIX.

Que me voulez-vous?

DOM PÉDRO.

Rien que vous offrir mes ſervices; avec une compagnie comme la vôtre,

vous pouvez en avoir beſoin, ſi quelquefois vous tombiez à rencontrer des brutaux.

DOM FÉLIX.

(*A part.*) Celui-là eſt trop plaiſant. (*Haut.*) Je vous rends mille graces: cette Dame eſt mariée, on la ſuit; je me trouve ſeul pour la défendre: faites-moi la grace de l'accompagner juſqu'à ce que je l'aie miſe en ſûreté.

DOM PÉDRO.

Avec plaiſir. Suivons-les, Dom Diégo.

DOM FÉLIX.

Vous m'obligez infiniment; prenez les devants.

DOM PÉDRO.

Volontiers.

DONA INÈS.

Qu'avez-vous fait?

DOM FÉLIX.

Paix.

DOM PÉDRO, *à part.*

En vérité j'étois bien ſot de m'allarmer ſur le compte de Dom Félix: il me paroît qu'il connoît trop de femmes pour s'attacher à ma ſœur.

DOM FÉLIX, *à part.*

Vive-dieu! je veux que ce ſoit ſon frere lui-même qui me l'amene chez moi. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XIV.

Le théatre repréſente la maiſon de Dona Ana.

DONA ANA, TARUGO, DOM FÉLIX, DONA INÈS, MANUÉLA.

TARUGO.

VOILA comme les choſes ſe ſont paſſées : j'ai quitté tout mon équipage, & quand il ſera bien déſabuſé du ſuccès de ſes ſoins, je lui montrerai ſon Maître dans la perſonne de Tarugo.

DOÑA ANA.

Il va mourir de rage en apprenant tout cela. Mais Dom Félix eſt longtems.

TARUGO.

Le voilà, Madame.

DOM FÉLIX.

Nous voilà arrivés chez vous ſans le moindre accident.

DONA ANA.

Je vous en félicite.

DOM FÉLIX.

Mais nous avons été bien plus heureux que nous ne penſions.

DONA ANA.

En quoi ?

DOM FÉLIX.

C'eſt que Dom Pédro a voulu abſolument nous accompagner juſqu'ici avec Dom Diégo, ſans ſe douter le moins du monde que ce fût ſa ſœur.

TARUGO.

Ah! nous en rirons donc bien.

DOM FÉLIX.

Il y a mieux; il eſt là-bas à attendre.

DONA ANA.

Entrez donc tous là-dedans, il ne faut pas retarder le dénouement davantage. Qu'on le faſſe monter.

DONA INÈS.

Le cœur me bat terriblement.

DOM FÉLIX.

Que craignez-vous ?

DONA ANA.

Pour prix de ma main, je prétends disposer de la vôtre. Voyons un peu quelle figure il va faire.

SCENE XV.

Les mêmes, DOM PÉDRO, DOM DIÉGO.

DOM PÉDRO.

QUE ſouhaitez-vous, Madame?

DONA ANA.

Eſt-ce que vous avez quelqu'un avec vous?

DOM PÉDRO.

C'eſt mon couſin Dom Diégo.

DONA ANA.

Ah-çà, mon cher Dom Pédro, nous allons être bientôt mariés; mais il faut auparavant que je vous arrache l'aveu de la vérité que vous nous avez tant conteſtée. Avouez que de garder une femme malgré elle, c'eſt la choſe impoſſible?

DOM PÉDRO.

Je l'avouerois à préſent moins que jamais. Juſqu'à préſent je n'avois ſu

que par théorie ce qui en eſt, mais aujourd'hui je le ſais par expérience.

DONA ANA.

Mais ſi je vous mets ſous les yeux un exemple qui vous prouve à vous-même que c'eſt la choſe impoſſible, en conviendrez-vous?

DOM PÉDRO.

Il n'y en a qu'un qui peut produire cet effet; or c'eſt bien de me le mettre ſous les yeux qui eſt la choſe impoſſible.

DONA ANA.

Pas tant. Vous êtes bien ſûr que Dona Inès en ce moment eſt dans votre maiſon.

DOM PÉDRO.

Si j'en ſuis ſûr! comme de mon exiſtence.

DONA ANA.

Eh bien! pour vous apprendre à douter, Dona Inès, Dom Félix, paroiſſez.

DOM PÉDRO.

Que vois-je? Et qui vous a amenée ici?

DOM FÉLIX.

Vous-même.

DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Moi!

DOM FÉLIX.

Oui, tout-à-l'heure; c'eſt cette Dame que vous avez rencontrée avec moi.

DOM PÉDRO.

Ah! perfide, vous m'avez joué un tour bien cruel.

DOM FÉLIX.

Non, je ne vous ai pas trompé. Je vous ai dit que j'étois avec une femme mariée, & c'eſt la vérité: Inès eſt ma femme.

DOM DIÉGO.

Je n'ai plus rien à faire ici.

TARUGO.

Et toi, Manuéla, veux-tu être la femme de Dom Chriſante?

DOM PÉDRO.

En voilà bien d'une autre.

TARUGO.

Il n'y a rien qui doive vous ſurprendre; en un tour de main Dom Chriſante eſt devenu Tarugo.

DONA ANA.

Eh bien! penſez-vous encore qu'il

ſoit facile de garder une femme?

DOM PÉDRO.

Non, Madame, je ſuis trop bien convaincu du contraire.

DONA ANA.

En ce cas tout eſt dit, voilà ma main.

FIN.

LA RESSEMBLANCE;

En Eſpagnol,

EL PARECIDO,

COMÉDIE

De Dom AUGUSTIN MORETO.

PERSONNAGES.

Dom FERNAND DE RIBERA.

Dom LOUIS.

Dona JUANA, *sœur de Dom Fernand.*

Dom PÉDRO LUJAN.

TACON, *Valet de Dom Fernand.*

LÉONOR, *Suivante d'Inès.*

Dom LOPE LUJAN.

Dona INÈS, *sœur de Dom Lope.*

UN FACTEUR.

LA RESSEMBLANCE; COMÉDIE.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON *en habits de voyage.*

DOM FERNAND.

C'EN eſt fait, mon cœur eſt épris; je n'ai de ma vie vu une beauté plus parfaite.

TACON.

Monſieur, ſavez-vous que vous n'avez pas la tête trop ſaine.

DOM FERNAND.

J'arrivai à Madrid mort d'inquiétude & de fatigue : mais depuis cet heureux moment je me ſuis ranimé; il faut l'attendre ici à la ſortie de l'Egliſe, pour lui faire connoître mes ſentimens.

TACON.

Par ma foi, mon cher Maître, je n'oſerois dire que vous êtes fou : mais il s'en faut ſi peu, ſi peu.

DOM FERNAND.

Oui, je le ſuis, ſi l'amour le plus vif eſt une folie.

TACON.

Voilà une tête dérangée. (*Aux Spectateurs.*) Meſſieurs, je vous en fais juge. Ce jeune homme que vous voyez, qui s'appelle Dom Fernand de Ribera, eſt un des braves de Seville. Il lui eſt échappé dans ce pays-là quelque ſottiſe, & par la crainte des ſuites nous avons jugé à propos de voyager. Nous avons dépenſé ſur la route de Madrid tout ce que nous avions pu

emporter de bijoux & d'argent. Nous étions juſte au bout quand nous ſommes arrivés à cette rue qui ſe nomme, comme vous ſavez, la rue des Infantes; & ſi nous nous y trouvons, c'eſt uniquement parce que le loueur de mules qui nous a conduit, y demeure; car nous n'avons point de projets, nous autres. Nous voilà ſur le pavé ſans bagages, ſans proviſions, ſans argent pour en avoir, ſans connoiſſances à qui en demander. Dans cette ſituation conſolante, Monſieur a rencontré une belle Dame dont il ſe dit amoureux, & il prétend l'attendre : pour moi, je m'en vais.

DOM FERNAND.

Où ?

TACON.

Demander la charité puiſque nous n'avons pas le ſou.

DOM FERNAND.

Arrête, malheureux bouffon !

TACON.

J'arrêterai, ſoit; mais il faut ſouper.

DOM FERNAND.

Il faut te taire; ſi tu ſavois les rai-

ſons de mon départ, & la néceſſité où je me ſuis vu de quitter Seville, tu ſerois moins étonné de la précipitation de ma fuite.

TACON.

Il ne tient qu'à vous de m'en inſtruire.

DOM FERNAND.

Je voudrois me les cacher à moi-même; mais comptant comme je le fais ſur ton attachement, je ne puis m'obſtiner plus long-tems au ſilence; c'eſt ma ſœur qui eſt cauſe de tous mes malheurs.

TACON.

Votre ſœur?

DOM FERNAND.

Elle-même. Un ſoir en rentrant chez moi à Seville, j'apperçus du trouble, du dérangement dans la maiſon: on fut long-tems à m'ouvrir; on ne trouvoit pas les clefs, cela me donna du ſoupçon; je courus droit à l'appartement de ma ſœur Dona Juana: croirois-tu Tacon ce que j'y vis? un Cavalier, le viſage couvert, qui paroiſſoit vouloir ſe dérober à mes regards. Je fondis ſur lui l'épée à la

main : l'honneur outragé conduiſoit mes coups : je l'entendis s'écrier, je ſuis mort. A ce bruit la garde qui paſſoit dans la rue, trouvant les portes ouvertes, entre, monte, me pourſuit : je me ſauve chez un ami, où j'appris bientôt que ma ſœur ne paroiſſoit plus, qu'on avoit trouvé chez moi le Cavalier dangereuſement bleſſé, & qu'on me cherchoit avec la plus grande exactitude. Tu n'étois pas chez moi la nuit de cette affreuſe ſcene, mais ayant été informé par mon ami du lieu où tu t'étois retiré, je t'ai fait avertir, nous nous ſommes déguiſés, nous ſommes partis & nous voilà arrivés à la Cour où je veux vivre dans l'obſcurité juſqu'à ce que j'aie trouvé moyen de conſommer ma vengeance.

TACON.

Cela eſt fort bien; mais comment conciliez-vous tant de fureur avec tant d'amour?

DOM. FERNAND.

Je n'en ſais rien; mais il eſt ſûr que je ſuis également partagé entre ces deux ſentimens, & je ne deſire pas avec moins d'ardeur de connoître mon ennemi, que de revoir ma belle maîtreſſe.

SCENE II.

DOM FERNAND, DOM. LOUIS, TACON.

DOM LOUIS.

Que vois-je? N'eſt-ce pas-là Dom Lope de Lujan, le frere de la divinité qui regne dans mon ame? mais on le diſoit mort. Me tromperois-je? mais non, c'eſt bien lui.

TACON.

Prenez garde à vous, Monſieur; voilà un homme qui vous examine avec bien de l'attention.

DOM FERNAND.

Je m'en ſuis bien apperçu, mais je ne ſais qui c'eſt.

TACON.

Il vient à nous; ne vous montrez que de profil. Que ſait-on?

DOM LOUIS.

Eh! l'ami, un mot.

TACON.

L'ami ! il eſt familier. Que ſouhaitez-vous ?

DOM LOUIS.

Je voudrois bien ſavoir ſi ce gentilhomme n'eſt pas Dom Lope de Lujan.

DOM FERNAND.

Non, Monſieur, je ne ſuis point Dom Lope.

DOM LOUIS.

Parbleu, je ne me trompe pas, ce ſont ſes traits ; c'eſt ſa voix, ſa marche. Ah ! Monſieur, ne vous obſtinez pas à vous cacher, je vous prie. On vous avoit dit mort aux Indes, & toute votre famille en étoit déſeſpérée : votre ſœur ſeche de douleur, votre pere eſt inconſolable. Il donneroit les cent mille ducats qu'il poſſede pour vous retrouver.

TACON.

Ah le cher homme ! Dieu vous récompenſe, Monſieur. Il eſt donc bien affligé ce pauvre vieillard, notre bon pere ?

DOM FERNAND.

Il y a ici du quiproquo. Je ne ſuis

pas, Monſieur, celui que vous penſez.

TACON, *à part.*

Que dites-vous, malheureux?

DOM FERNAND.

Que puis-je faire?

TACON.

Eh! oui, Monſieur, oui; mon Maître eſt Dom Lope, gardez-vous d'en douter; mais nous ſommes arrivés en poſte à franc étrier, & il vouloit cacher ſon retour juſqu'à l'arrivée de ſon bagage, afin de ne pas ſe préſenter à ſon cher pere en guenilles.

DOM LOUIS.

Je le ſavois bien; il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre: embraſſez-moi, mon cher Dom Lope.

DOM FERNAND.

Vous êtes dans l'erreur.

TACON, *à part.*

Eh! chien d'homme, vous tairez-vous? Eh! mon Dieu, ſoyez Dom Lope, & Dom Lorenco, & Dom Diable, s'il le faut: Dom Lope trouvera du crédit ici & à coup ſûr Dom Fernand n'en trouveroit pas pour un ſou.

DOM LOUIS.

Je ne me ſens pas de joie; allons avertir Dom Pédro, qu'il me ſache gré d'une auſſi bonne nouvelle; attendez-moi-là un moment, je reviens à l'inſtant.

SCENE III.

DOM FERNAND, TACON.

TACON.

EH bien! Monſieur.

DOM FERNAND.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cet homme-là me veut dire?

TACON.

Ah! morbleu, que vous importe: n'allez-vous pas-là faire l'imbécille. Il vous donne une ſucceſſion de cent mille ducats au moment où nous n'avons ni denier, ni maille, & vous balancez: ſoyez, Monſieur, ſoyez le bienheureux Indien.

DOM FERNAND.

Comment veux-tu que j'accrédite

une mépriſe de ce genre, que je me prête à une impoſture. Dis, comment le veux-tu?

TACON.

Comment! parbleu en les laiſſant faire, puiſque vous avez même la voix de cette copie dont on veut que vous ſoyez l'original, ils vous aideront eux-mêmes à les perſuader.

DOM FERNAND.

J'entends bien; mais je ne connois pas un mot ni de la famille, ni de leurs affaires : je ne ſais pas même leurs noms.

TACON.

Eh vive-dieu! à quoi donc ſert l'eſprit? il faut commencer par bien boire, bien manger, par prendre de l'argent ſi l'on vous en offre, & éluder leurs queſtions par des défaites générales, juſqu'à ce que vous ſoyez aſſez inſtruit pour parler mieux, ou que nous ayons à notre portée une autre reſſource qui nous diſpenſe de celle-là.

DOM FERNAND.

Et cette Dame que j'attends qui va ſortir.

TACON.

Parbleu, elle s'en ira. Pour nous, le grand point est de ne pas perdre de vue la bonne auberge où nous allons être reçus sans donner d'argent.

DOM FERNAND.

Tu te livres-là à des idées extravagantes : si je n'avois pas d'amour dans le cœur, je pourrois m'y prêter. Mais qu'as-tu à me considérer ?

TACON.

Plus je vous examine, plus je crois que vous êtes Dom Lope ; il faut que vous l'ayez oublié.

DOM FERNAND.

Tais-toi, extravagant, j'apperçois l'objet de mes vœux.

SCENE IV.

DOM FERNAND, TACON, DONA INÈS, LÉONOR.

DOM FERNAND.

AMOUR, ſois-moi favorable ; je vais à elle. Permettez-vous, Madame, que le plus ſoumis de vos adorateurs ait le bonheur de vous accompagner, & qu'il vous offre un cœur ſur lequel vous régnez ſouverainement ?

DONA INÈS.

J'ai lieu d'être ſurpriſe, Monſieur, d'une offre ſi flatteuſe. Comment ! ne vous connoiſſant pas, puis-je l'accepter.

DOM FERNAND.

Si vous ne la trouvez pas indigne de vous, ſouffrez que je puiſſe apprendre du moins où vous logez, afin d'eſſayer à vous prouver la ſincérité & la vivacité de ma paſſion.

DONA INÈS.

C'eſt ce que je ne puis vous accor-

der pour le préſent, mais ſi vous voulez me prouver la ſoumiſſion dont vous m'aſſurez, ne me retenez plus ici & je vous promets que vous m'y retrouverez demain matin.

DOM FERNAND.

Serez-vous aſſez cruelle pour me refuſer la permiſſion de vous accompagner du moins à quelque diſtance.

DONA INÈS.

Eh bien, j'accepte votre main juſqu'au bout de cette rue.

DOM FERNAND.

Attends-moi ici, Tacon.

TACON.

Qu'allez-vous faire? Vous perdez tout; mais le voilà qui ſuit ces coquines. Ah! quel cerveau timbré! au lieu d'attendre ici l'honnête homme qui lui a tout d'un coup trouvé un nom, une famille, une maiſon, & cent mille ducats.... Mais le voilà, je crois, ce généreux perſonnage avec un vieillard..... C'eſt ſans doute le pere de Dom Lope, je ſais ſon nom, il s'appelle Dom Pédro. Il faut réparer les ſottiſes de mon maître.

SCENE V.

DOM PÉDRO, DOM LOUIS, TACON.

DOM LOUIS.

Je l'ai vu, vous dis-je, je l'ai laiſſé ici, & voilà ſon valet.

DOM PÉDRO.

Je ſuis tout hors de moi, je vous crois à peine. Oh, mon ami, appartenez-vous à mon cher Lope?

TACON.

Quoi! ſi j'appartiens à Lope? Qu'eſt-ce que c'eſt que Lope? Eſt-ce que j'ai l'air du valet d'un poëte, s'il vous plaît (1)?

DOM PÉDRO.

Pourquoi donc me répondez-vous ainſi?

TACON.

Parce que mon maître ſe nomme

(1) Ceci eſt une raillerie aux dépens de Lope de Véga.

Dom Lope de Lujan, c'eſt le gentilhomme le plus gentilhomme.

DOM PÉDRO.

Et où eſt-il ce cher fils, mon pauvre Dom Lope?

TACON.

Qu'entends-je! Quoi! vous ſeriez Dom Pédro de Lujan!

DOM PÉDRO.

Oui, mon ami.

TACON.

J'embraſſe vos genoux.

DOM PÉDRO.

Où eſt mon fils?

TACON.

Il ſera ici dans un inſtant. Vous êtes ſon pere, ſon véritable pere!

DOM PÉDRO.

Il n'y a rien de ſi ſûr.

TACON.

Oui, ſûr comme ces choſes-là le ſont.

DOM PÉDRO.

Apprends-moi donc pourquoi Lope ne m'a-t-il pas écrit?

TACON.

Voilà qui m'embarraſſe.

DOM PÉDRO.

Eſt-ce qu'il auroit oublié ma tendre affection pour lui.

TACON.

Vous ne ſavez donc pas ce qui lui eſt arrivé ?

DOM PÉDRO.

Moi, je ne ſais rien.

TACON.

Ah ! Monſieur, c'eſt un malheur étrange, il a perdu la mémoire, il ne ſe ſouvient ni de vous, ni de ſa maiſon, ni de ſa famille, il s'oublie quelquefois lui-même, & ſans moi il n'auroit jamais penſé à revenir à Madrid.

DOM PÉDRO.

Comment donc ?

TACON.

Il y a onze mois & demi que je ſuis à ſon ſervice, je le trouvai, Monſieur, pour la premiere fois, malade à la Havane.

DOM PÉDRO.

Qu'eſt-ce qu'il avoit ?

TACON.

Un mal terrible, une paralyſie, mais une paralyſie comme on n'en voit point; c'eſt celle dont parle Galien, & qui, ſuivant lui, fait perdre le jugement, toutes les facultés de l'ame; c'eſt ce qui eſt arrivé à Monſieur votre fils, il avoit tout perdu ſans exception; mais comme en revenant des Philippines il avoit de l'argent, il ſe rendit à la Nouvelle-Eſpagne, & là il trouva un opérateur qui l'a traité; à force de remedes il a recouvré le jugement, mais la mémoire eſt reſtée au diable, au point qu'il a fallu lui rapprendre à lire, à écrire, & juſqu'à ſon nom même.

DOM PÉDRO.

Voilà qui eſt bien triſte.

TACON.

A cela près, il ſe porte à merveille. Par le moyen de ſes amis, j'ai appris qui il étoit, & je l'ai ramené ici, ſans qu'il s'en ſoit ſeulement apperçu.

DOM PÉDRO.

Mais il a pourtant quelques idées?

TACON.

Bien peu, pour ſigner ſon nom il faut que je le lui diſe.

DOM PÉDRO.

Cela m'afflige. Mais ſon mal eſt-il tout-à-fait incurable ?

TACON.

Les médecins diſent qu'avec le tems cela reviendra ; au reſte le meilleur remede c'eſt de le bien nourrir. Il y a apparence que chez lui le cerveau eſt deſſéché, il faut l'humecter par les vapeurs d'un eſtomac bien plein ; oh, il y a une grande correſpondance entre la tête & l'eſtomac.

SCENE VI.

Les mêmes, DOM FERNAND.

DOM FERNAND, *à part.*

JE crois que je parviendrai à la toucher.

DOM PÉDRO.

Ce que vous m'avez appris de ſon infirmité me paroît incroyable.

TACON.

Monſieur, le voilà.

DOM PÉDRO.

Lope, mon cher enfant.

DOM FERNAND.

Je ne ſuis pas plus Lope que votre fils, Monſieur.

DOM PÉDRO.

Si fait, ſi fait, tu es mon fils, embraſſe-moi, mon bon ami. Quel accident! tu ne te ſouviens plus de moi, mon pauvre garçon, hélas! j'ai bien amérement pleuré ta mort.

DOM FERNAND.

Monſieur, je ſuis obligé, en honneur, de vous avertir que vous vous méprenez, je ne ſuis rien de ce que je parois être, & je ne me ſouviens pas de vous avoir jamais vu.

TACON.

Qu'eſt-ce que je vous ai dit?

DOM LOUIS.

Cela fait compaſſion, c'eſt un accident bien étrange.

TACON.

Il n'y a rien de pareil.

DOM PÉDRO.

Quoi ! tu ne reconnois pas même ton pere ?

TACON.

Je vous dis que tout cela eſt inutile, il n'a de mémoire de rien, mais de rien du tout.

DOM PÉDRO.

Quel tourment !

TACON.

Monſieur, c'eſt-là Monſieur votre pere ; allons, tâchez de vous en rappeller quelque choſe.

DOM FERNAND.

Où ce fou-là m'a-t-il empêtré ; je ne veux point avouer un menſonge comme celui-là.

DOM PÉDRO.

Oublier ſon pere, cela ne s'eſt jamais vu ; & ſa ſœur, il s'en ſouviendra peut-être.

TACON.

Brrrr, vous l'entendez bien, je vous dis qu'il ne ſait pas même qui il eſt, ni où il eſt.

DOM LOUIS.

Il a l'air tout penſif, tout étonné.

DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Le Ciel nous ſoit en aide. Allons, mon fils, viens, entre chez nous : tu verras ta ſœur qui t'attend dans les gémiſſemens, dans les larmes; ta maladie va peut-être un peu retarder ſon mariage; mais n'importe, je te revois, cela me ſuffit.

TACON.

Eh bien, bourreau ! marcherez-vous?

DOM FERNAND.

Allons, puiſqu'il le faut, à la bonne heure; voyons ce que cela deviendra.

SCENE VII.

Le théatre repréſente la maiſon de Dom Pédro & l'appartement de Dona Inès.

DONA INÈS, DONA JUANA, LÉONOR.

DONA INÈS.

VENEZ ici, Madame, vous y ſerez en ſûreté & vous pourrez m'y confier avec moins d'inquiétude vos triſtes aventures.

DONA JUANA.

Puiſſe le Ciel, Madame, vous récompenſer d'une bonté ſi généreuſe. Je vous ai déja appris comment mon frere ayant eu une querelle chez moi, & ayant laiſſé ſon ennemi pour mort, fut obligé de ſe ſouſtraire aux recherches de la Juſtice. J'avois cru devoir dès auparavant me ſouſtraire aux ſiennes, & je trouvai un aſyle chez un ami qui ſe chargea de me mettre en ſûreté. J'y ai été informée que mon amant

avoit été guéri de ſes bleſſures, & qu'il étoit parti pour Madrid dont il étoit originaire. J'ai cru qu'il me ſeroit poſſible de l'y retrouver; je m'y ſuis rendue moi-même, mais mes efforts ne m'ont procuré aucun éclairciſſement à mon ſujet. Je vois trop clairement que le nom ſous lequel il s'eſt fait connoître à moi, n'étoit pas le ſien. J'allois me trouver ſeule ici ſans ſecours, ſans reſſource, ſans aſyle, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Daignez m'admettre au nombre des femmes qui vous ſervent, vous n'en aurez point de plus zélées ni de plus fideles. Je vous demande cette grace à genoux au nom de mes malheurs, de mon ſexe & du vôtre. Que votre cœur s'attendriſſe ſur mon infortune!

DONA INÈS.

Levez-vous donc, ma chere, je vous jure que j'en ſuis pénétrée; je vous ſervirai de toute ma puiſſance, je parlerai à mon pere pour vous; je tâcherai de l'engager à vous laiſſer auprès de moi, bien plus pour jouir de votre amitié, que pour accepter vos ſervices. En attendant, reſtez dans

mon appartement. Comment vous appellez-vous ?

DONA JUANA.

Dona Juana.

DONA INÈS, *à Léonor.*

Allez, menez Madame dans mon cabinet.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Qu'on avertiſſe ma fille de venir ici.

LÉONOR.

C'eſt Monſieur votre pere, Madame.

DONA INÈS.

Ne vous montrez point : Léonor, conduiſez-la dans votre chambre, entrez par cette porte. Que l'amour eſt une étrange paſſion ! j'en ai ſous les yeux un terrible exemple, & je ne ſais ſi je ne ſerai pas bientôt dans le cas d'éprouver moi-même de pareilles traverſes. Mon pere s'obſtine à me marier avec Dom Louis : malheureuſe que je ſuis ! faut-il qu'on nous engage ſans jamais conſulter nos inclinations,

SCENE VIII.

Le théatre (il faut toujours ſe le rappeller) repréſente pluſieurs pieces à la fois. Dona Inès ſort de celle où elle étoit pour entrer dans celle de devant, où ſe préſentent dans le même tems par une autre porte, Dom Pédro, Dom Fernand & Tacon.

DONA INÈS, DOM PÉDRO, DOM FERNAND, DOM LOUIS, TACON.

DOM PÉDRO.

VIENS, ma chere fille; tiens, je te préſente tout à la fois, un mari & un frere. Qu'as-tu à t'étonner? le bruit qui court de ſa mort étoit faux comme tu vois.

DONA INÈS, *bas.*

Mais n'eſt-ce pas là le Cavalier que j'ai rencontré tantôt?.... Diſſimulons.

DOM FERNAND, *à part.*

Ciel! voilà la Dame qui m'a ſi vivement touchée.

DOM PÉDRO.

Qu'eſt-ce donc ? Vous voilà tous deux immobiles.

DONA INÈS.

Quoi ! mon pere, c'eſt-là ce cher frere que nous avons tant pleuré ?

DOM PÉDRO.

Embraſſe-le vîte, ma fille : ne ſois pas ſurpriſe, au reſte, de ce qu'il te dira ; il a eu le malheur de perdre tout-à-fait la mémoire aux Indes.

DOM FERNAND, *à part.*

Je ne puis m'en dédire ; il faut garder un nom qui m'approche d'un objet qui m'eſt ſi cher.

DOM PÉDRO.

Embraſſez-la donc.

DOM FERNAND.

Volontiers. Si j'ai eu le malheur de perdre la mémoire, Madame, mon cœur n'en eſt pas moins ſenſible. Je vois avec tranſport que nous allons être unis par les liens de la tendreſſe & du ſang : mais je préfere les premiers. Oui, Madame, aimons-nous, & que la parenté n'entre pour rien dans cet amour. Cette grace, ſi vous me l'ac-

cordez, ſaura me dédommager de toutes mes infortunes. Je ne regretterai pas la faculté de me rappeller les objets paſſés dans un moment où il ne me reſtera rien à deſirer pour l'avenir.

DOM PÉDRO.

Quel langage lui tiens-tu donc-là? Allons, allons, je ſuis enchanté de vous voir tant de diſpoſitions à vous aimer. Bon! vous aurez le tems de faire connoiſſance enſemble.

TACON, *à part.*

Cela n'eſt pas malheureux, non, de recevoir du pere de ſa maîtreſſe l'ordre de l'embraſſer devant lui.

DOM PÉDRO.

Oh là! vous autres, qu'on prépare un appartement, qu'on mette la table, réjouiſſons-nous du retour de mon fils.

TACON.

Cela eſt bien dit : oui, la table, la table.

DOM FERNAND.

Je ne ſais où j'en ſuis. Quelle biſarre deſtinée qui m'ouvre un accès ſi facile auprès de la beauté que j'adore, & qui me préſente à elle en qualité de

frere, tandis que mon cœur brûle de la paſſion la plus vive pour elle.

DOM LOUIS.

Je ne puis regarder que comme un bonheur l'arrivée de votre fils, dans le tems où vous vous préparez à couronner ma flamme par un heureux mariage.

DOM PÉDRO.

La ſituation de Dom Lope, Monſieur, m'oblige à différer un peu cette alliance, quelque flatteuſe qu'elle ſoit pour moi. La fête m'en paroîtroit bien plus douce, s'il pouvoit y aſſiſter en parfaite ſanté.

DOM FERNAND.

Ah! Tacon, qu'as-tu fait, Inès eſt promiſe, je ſuis perdu.

DOM PÉDRO.

Il me ſemble qu'il eſt mieux depuis qu'il eſt entré ici. Allons, allons nous mettre à table.

TACON.

La paralyſie va être ſouvent miſe en jeu.

DOM FERNAND.

Mais à propos, je n'ai pas encore embraſſé cette chere ſœur : il faut me

le pardonner, car je ne l'ai jamais vue.

DOM PÉDRO.

Voilà ſon mal qui le reprend.

DOM LOUIS.

Oui, c'eſt ſa mémoire qui lui manque.

DOM PÉDRO.

Il faut avoir des complaiſances pour lui, ma fille. Embraſſe-le.

DONA INÈS.

De tout mon cœur.

TACON.

Fort, fort, de peur qu'il ne l'oublie encore tout à l'heure.

DOM PÉDRO.

Allons, Dom Louis, allons ma fille; donnons tout ce jour à la joie.

SECONDE JOURNÉE.

Le théatre repréſente la rue devant la maiſon de Dom Pédro.

SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON, *magnifiquement habillés.*

DOM FERNAND.

NON, Tacon, je ne puis me mettre au-deſſus de cet amour.

TACON.

Morbleu, Monſieur, ne vous jouez pas à nous perdre. Voilà une paſſion venue bien mal-à-propos : examinez donc notre état actuel auprès de celui d'hier, & ſongez qu'un bien être de toute la vie, vaut mieux qu'une ſatisfaction paſſagere.

DOM FERNAND.

Non, je veux me déclarer & épouſer Inès.

TACON.

Vous rêvez : vous ne l'approchez ſi facilement qu'en qualité de frere. En perdant ce titre, quel eſt celui qui vous reſteroit ? y ſongez-vous ? on nous mettra tous deux à la porte & voilà tout.

DOM FERNAND.

Comment veux-tu que je reſte dans le ſilence, quand je vois les nôces de Dom Louis prêtes à ſe faire ?

TACON.

Ne voyez-vous pas qu'il vous ſera bien plus aiſé d'y mettre obſtacle avec le nom que vous portez aujourd'hui, qu'avec celui de rival ?

DOM FERNAND.

Mais ſi le véritable frere s'aviſe de revenir.

TACON.

Bon ! je vous garantis plus fils de Dom Pédro que lui.

DOM FERNAND.

Comment cela ?

TACON.

Comment! en pareille affaire c'eſt toujours le premier qui paroît qui l'emporte : la reſſemblance entre vous & lui eſt parfaite ; on m'a fait voir un de ſes portraits & je m'y ſerois mépris moi-même. Il y a quatorze ans qu'on ne l'a vu ici. S'il reparoît tout le monde ſera pour vous, & c'eſt lui qui ſera l'impoſteur.

DOM FERNAND.

Cela m'inquiete.

TACON.

Vous avez tort. Jugez de la prévention du vieillard en votre faveur, par ſa crédulité pour l'hiſtoire de la paralyſie.

DOM FERNAND.

Le voilà.

TACON.

Songez que j'ai pris un autre nom, c'eſt Cerote que je m'appelle, & non plus Tacon.

SCENE II.

DOM PÉDRO, DOM FERNAND, TACON.

DOM PÉDRO.

QUE fais-tu-là, Cerote?

TACON.

Monſieur, je viens de conſulter les Médecins, il n'y a point de remede.

DOM PÉDRO.

J'en ſuis bien fâché.

TACON, *à Dom Fernand.*

C'eſt votre pere.

DOM FERNAND.

Eſt-il heure de dîner? Allons; mais dis-moi, qui eſt ce gentilhomme que je n'ai jamais vu?

TACON.

Toujours de même.

DOM PÉDRO.

Veux-tu dîner, mon enfant?

TACON.

Dites que oui.

DOM FERNAND.

Eh! mais ce n'eſt pas l'heure.

TACON.

Ventrebleu! que vous importe : eſt-ce que vous devez vous en ſouvenir?

DOM PÉDRO.

Eh bien! mon ami, comment te trouves-tu? ton accident m'inquiete étrangement; je veux marier ta ſœur Inès, & j'aurois bien deſiré que tu en fuſſes inſtruit & que tu puſſes t'en ſouvenir.

DOM FERNAND, *bas.*

Je ſerois trop heureux ſi je pouvois l'oublier.

TACON.

Il me vient une idée, Monſieur; il n'y a qu'à prendre du papier & lui écrire tout ce qu'il a à faire.

DOM FERNAND.

Vous mariez quelqu'un; & qui eſt-ce, s'il vous plaît?

DOM PÉDRO.

C'eſt ta ſœur, les articles ſont dreſſés.

DOM FERNAND.

Et elle mariée, que comptez-vous faire de moi?

DOM PÉDRO.

Mais nous vivrons toujours enſemble, je penſe.

DOM FERNAND.

Laiſſez-moi épouſer Inès, nous ne nous quitterons pas par ce moyen.

DOM PÉDRO.

Ta ſœur!

DOM FERNAND.

Pourquoi non?

DOM PÉDRO.

Peux-tu parler ainſi? ne t'ai-je pas dit qu'elle épouſoit Dom Louis?

DOM FERNAND.

Aurois-je le malheur de vous paroître indigne de votre alliance?

DOM PÉDRO.

Il n'y eſt plus; il paroît que cette idée l'affecte, il ne faut plus lui en parler.

DOM FERNAND.

Je l'adore avec paſſion, elle ne ſera jamais qu'à moi ſeul.

DOM PÉDRO.

Il ne faut pas le contredire, il me fait pitié : tâches un peu de le ramener.

TACON.

Fourniſſez-lui une bonne table ; tant qu'il ſera bien ſervi de ce côté-là, il n'y a rien à craindre.

DOM PÉDRO.

Pour le tranquilliſer, il n'y a qu'à lui dire que je veux bien le marier avec Inès. Je rentre là-dedans pour donner quelques ordres, car cela me déchire le cœur : toi, reſte ici, je le ferai avertir dans un moment.

SCENE III.

DOM FERNAND, TACON; UN FACTEUR.

DOM FERNAND.

Je ne ſais ce qui arrivera de tout ceci; mais je crains bien de voir ma fraude découverte, de perdre ma maîtreſſe, & de me trouver l'ennemi irréconciliable de ſon pere, qui ne me pardonnera jamais d'avoir ainſi voulu le tromper.

TACON.

Bon, bon, il faut jouir du préſent, & laiſſer l'avenir ſe dévoiler de lui-même. Pouvez-vous imaginer une ſituation plus heureuſe que la vôtre? Vous arrivez à Madrid ſans un ſou, vous voilà riche à millions; vous faites en arrivant une maîtreſſe que vous ne deviez jamais eſpérer de revoir; vous la revoyez ſur le champ; vous avez le droit de l'embraſſer tant qu'il vous plaît ſous les yeux de ſon pere & de ſon futur mari. Que diantre vous faut-

il de plus? Il me ſemble que voilà bien de l'ouvrage aſſez pour deux jours, ſans compter deux repas qui m'ont bien raccommodé; mais que nous veut cet homme?

LE FACTEUR.

C'eſt pourtant-là la maiſon. Il y a une heure que j'appelle ſans qu'on me réponde. Eh! Monſieur, je voudrois rendre cette lettre à Dom Pédro de Lujan.

TACON.

Il y a une heure qu'il eſt ſorti: ſi vous n'attendez que pour être payé du port, le voilà, laiſſez-moi la lettre.

LE FACTEUR.

La voilà, vous m'obligez beaucoup.

SCENE IV.

DOM PÉDRO, DOM FERNAND, TACON, LE FACTEUR.

DOM PÉDRO.

TOUT eſt prêt. (*Au Facteur.*) Que demandez-vous ?

LE FACTEUR.

C'eſt une lettre que j'apporte de la poſte pour Dom Pédro de Lujan, & qui y eſt reſtée depuis long-tems : elle a été oubliée on ne ſait comment.

DOM PÉDRO.

Voyons.

TACON.

C'eſt dommage qu'il ſoit arrivé ſitôt. Je conçois quelque mauvais augure de ce meſſage-là.

DOM PÉDRO *regarde la ſignature & il s'écrie :*

Comment ! votre fils Dom Lope de Lujan ?

DOM FERNAND, *à part.*

Une lettre de ſon fils ! me voilà bien.

DOM PÉDRO.

Cela eſt étonnant; écoute.

DOM FERNAND, *à part.*

Je ſuis perdu.

DOM PÉDRO.

Voyez combien il y a de fripons en ce monde. (*Il lit.*)

» Monſieur mon cher pere, je viens » d'arriver des Indes avec la derniere » flotte : je ſerai forcé de m'y arrêter » juſqu'à ce que je puiſſe m'arranger » pour partir. J'ai une infinité de cho- » ſes à vous dire que je réſerve pour la » premiere vue. Celle ci n'eſt que pour » vous tirer d'inquiétude. Votre fils » Dom Lope *Lujan* ».

Voilà une étrange friponnerie : le bruit aura couru que tu ne paroiſſois plus, & quelqu'un aura voulu eſſayer de me filouter ma ſucceſſion.

DOM FERNAND.

Non, Monſieur, non, je ne ſuis pas votre fils, il faut que je vous l'avoue : la crainte de vous affliger, &

vos propres inſtances, m'on fait réſoudre à en prendre le nom ; mais dès que Dom Lope reparoît, je le lui rends. Il ne me reſte plus qu'à mourir, puiſque la deſtinée qui s'acharne à me pourſuivre, m'enleve tout d'un coup juſqu'aux eſpérances même qu'elle m'a données. (*Il s'en va.*)

DOM PÉDRO.

Attends, attends, mon fils, je n'en aurai jamais d'autre que toi ; tu es mon fils, mon héritier ; je démêle toute la fourberie de cette lettre : cours donc après lui, Cerote, qu'attends-tu ? ramene-le chez moi au plutôt.

TACON.

Vous avez fait-là une belle beſogne. De quoi diable auſſi vous aviſez-vous de lui communiquer une pareille nouvelle : j'aurai bien de la peine à préſent à lui perſuader que vous êtes ſon pere.

DOM PÉDRO.

J'y cours auſſi ; il eſt bien important de m'en aſſurer avant qu'il ſe détermine à une nouvelle éclipſe.

SCENE V.

DOM LOPE *ſeul*, *en habit de voyage.*

ENFIN, graces au Ciel, me voilà donc dans ma chere patrie ! O patrie tant deſirée ! ô terre natale que j'ai ſi ſouvent regrettée ! Je reconnois à peine les lieux ; tout me paroît étranger. Voilà pourtant, ſi je ne me trompe, la rue où demeuroit mon pere ; mais je ne me rappelle point la maiſon. Je vois ſortir de celle-là un vieillard..... Ne ſeroit-ce point lui ? Au battement de cœur que j'éprouve je le jurerois. Il s'avance vers moi, il faut lui parler.

SCENE VI.

DOM LOPE, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Il me fera tourner la tête.

DOM LOPE.

Monſieur..... s'il vous plaît.

DOM PÉDRO.

Ce garçon-là me pénetre de compaſſion : ſi Cerote, du moins, a pu le rencontrer.....

DOM LOPE.

Il faut qu'il ait quelque grand chagrin; abordons-le. Seigneur, j'embraſſe vos genoux, recevez les reſpects de Dom Lope votre fils qui eſt aſſez heureux pour vous embraſſer après une ſi longue abſence.

DOM PÉDRO.

Qu'eſt-ce que vous venez me parler de Dom Lope ?

DOM LOPE.

Quoi! vous ne reconnoiſſez pas Dom Lope votre fils?

DOM PÉDRO.

Paſſez votre chemin, mon ami, & ne venez pas abuſer de la ſituation où je me trouve. Dom Lope mon fils eſt chez moi en ce moment.

DOM LOPE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? Mon pere me méconnoît, & il m'annonce à moi-même qu'il a un autre fils. Auroit-on profité de mon éloignement pour prendre mon nom..... Mais non, Monſieur, je ſuis Dom Lope de Lujan. Si vous avez de la peine à me pardonner le long ſejour que j'ai fait aux Indes, vous devez vous rappeller que.....

DOM PÉDRO.

Ce que je me rappelle, Monſieur, c'eſt que je ne vous connois pas & que je ne veux vous connoître en aucune maniere. J'ai retrouvé mon fils qui arrive des Indes, il eſt chez moi très-content d'avoir retrouvé ſon pere & ſon bien. Adreſſez-vous à d'autres.

DOM LOPE.

DOM LOPE.

Je m'y perds, Monſieur ; prenez garde qu'on vous trompe, je vous le répete.....

DOM PÉDRO.

Ouais. Vous êtes apparemment l'homme de la lettre, mais vous n'y gagnerez rien : vous êtes venu trop tard : mon fils a pris les devants. Adieu. . .

SCENE VII.

DOM LOPE, *ſeul.*

Y A-T-IL jamais eu d'aventure pareille ! Après les dangers de toute eſpece que j'ai éprouvés ſur la mer, je ne pouvois pas m'attendre à en courir encore un plus grand à la porte de la maiſon paternelle. N'eſt-ce donc pas aſſez d'avoir perdu ma maîtreſſe, d'avoir été percé de coups par un frere barbare, & de m'être trouvé hors d'état de la ſecourir au moment où elle en avoit le plus de beſoin ? Ne ſuffit-il pas, pour me mettre au déſeſpoir, de

l'incertitude où je ſuis ſur le ſort funeſte de cet objet de mon amour, ſans que mon cœur ſoit encore déchiré par une réception comme celle que je viens d'éprouver ? Mais mon pere n'auroit-il pas quelquefois été informé de mon aventure ? ne voudroit-il pas m'en punir par une froideur affectée ? Enfin il faut que je ſache ce qui en eſt avant la nuit : je prétends être éclairci de tout. (*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

DOM FERNAND, TACON.

DOM FERNAND.

TACON, c'en eſt aſſez, nous ne pouvons pas aller plus loin. Je ſuis perdu, je ſuis le plus infortuné des hommes. Le fils de Dom Pédro arrive ; il faut que je renonce à ſa fille ; je ſuis au déſeſpoir.

TACON.

Ma foi, Monſieur, vous êtes un terrible homme auſſi. Que diable vous importe ? Mais mettez-vous donc dans

la tête, que quand il arriveroit au bon homme une voiture de fils toute entiere, vous ne ceſſeriez pas pour cela d'être le ſien. Songez donc que ſi vous vous éloignez un inſtant de la maiſon, il n'y a plus rien à faire auprès d'Inès.

DOM FERNAND.

Mais ſi ſon frere revient, que veux-tu que je faſſe?

TACON.

D'abord nous avons empaumé le bon homme; il donneroit le démenti à ſon propre fils, s'il le retrouvoit devant ſes yeux. Mais en ſuppoſant qu'il vînt à toute force à ſe déſabuſer, qu'auroit-il à vous dire? N'avez-vous pas réſiſté tant que vous avez pu? Et ſi tout cela n'a pas le pouvoir de vous ébranler, rendez-vous du moins aux apprêts du ſouper dont j'ai été témoin oculaire. Il y a, Monſieur, des poulardes, mais des poulardes..... Ah! il ſeroit trop affreux de les laiſſer manger par d'autres. Allons, un peu d'humanité.

DOM FERNAND.

Entrons pour revoir ma chere Inès.

TACON.

Oui, oui, maintenez-vous auprès de ſon pere ; allez, vous ſerez ſon fils en dépit de tout, & quand même l'autre fils, pour juſtifier de ſa naiſſance, rapporteroit un certificat de la ſage-femme, morbleu.... (*Ils s'en vont.*)

SCENE IX.

DONA INÈS, DONA JUANA, LÉONOR.

DONA JUANA.

Vous me paroiſſez toute triſte, Madame, & la part que je prends à vos chagrins, m'affecte auſſi vivement que les miens propres : ſi vous le pouvez, confiez-m'en la cauſe.

DONA INÈS.

Hélas ! que puis-je vous dire ? vous ne ſaurez que trop tôt d'où naît la douleur qui me dévore.

DONA JUANA.

Je voudrois, au prix de ma vie, trouver moyen de l'adoucir.

DONA INÈS.

Je vois bien que mon pere ne s'eſt pas trompé au jugement qu'il a porté de vous, en me permettant de vous garder auprès de moi. Avez-vous vu, Léonor, ſi mon frere eſt de retour ?

LÉONOR.

Oui, Madame; on a eu bien de la peine à le ramener; je ne l'ai pas apperçu lui-même; mais j'ai vu ſon valet qui a contribué beaucoup à lui faire perdre le reſſentiment de ce qui s'eſt paſſé.

DONA INÈS.

Juana, voilà la nuit qui vient; voyez à faire allumer les bougies; je voudrois être ſeule pour m'occuper du tourment qui me perce le cœur. Jamais peut-être perſonne ne s'eſt vu dans une ſituation auſſi cruelle. Les diſcours de mon frere me jettent dans les plus terribles allarmes. Il dit qu'il n'eſt pas mon frere; il ſuſpend mon mariage; il me regarde avec des yeux pleins de la paſſion la plus vive; a-t-il en effet quelque ſecret à dévoiler? Y auroit-il une mépriſe ſur ſon compte? Que veut-il? Quelles ſont

ſes vues ? Voilà en effet un frere bien étrange : il ne veut pas que ſa ſœur ſe marie : il lui fait la cour avec une aſſiduité & une ardeur qui me paroiſſent un peu ſuſpectes. Il ne ſemble pas que ſon défaut de mémoire le gêne beaucoup de ce côté-là. Mais voilà Cerote qui entre, tâchons de découvrir quelque choſe.

SCENE X.

LÉONOR, TACON.

TACON.

AH ! Léonor, comment te portes-tu, mon cœur ?

LÉONOR.

Très-bien, mon cher ami ; & ton Maître, comment va-t-il ?

TACON.

(*A part.*) Voilà une curieuſe qu'il faut écarter. (*Haut.*) On t'appelle là-bas ; cours, car le vieillard s'impatiente.

LÉONOR.

Je le retrouverai dans un autre moment.

TACON.

Rions ici un peu à notre aiſe, c'eſt la ſcene la plus plaiſante là-dedans. Tout le monde eſt autour de mon Maître à lui faire la leçon; on travaille à lui raccommoder ſa mémoire; on veut qu'il ait toujours à la main un petit billet où le bon homme a écrit de ſa main, *Dom Lope Lujan eſt ton pere, mon cher fils, Inès eſt ta ſœur*, & puis il lui fait paſſer en revue les noms de tous les gens de la maiſon. Avec tout cela le paralytique ne me paroît point diſciplinable : il ne veut pas ſe ſouvenir qu'Inès n'eſt que ſa ſœur, & je crains qu'au premier moment, il ne ſe trouve le gendre de ſon pere.

SCENE XI.

DOM LOPE, TACON.

DOM LOPE.

MONSIEUR, un mot.

TACON.

Qui donc entre ici de la ſorte?

DOM LOPE.

Je voudrois ſavoir.....

TACON.

Vous devriez ſavoir qu'il y a une porte & qu'on frappe avant que d'entrer.

DOM LOPE.

Doucement : êtes-vous de la maiſon?

TACON.

Non, je ſuis de la Chine apparemment.

DOM LOPE.

Vous devez m'excuſer, je ſuis étranger.

TACON, *à part.*

Ne ſeroit-ce pas là le diable de fils? Il ſent le fils à pleine bouche : voyons un peu. Comment ! morbleu, il reſſemble à mon Maître comme deux gouttes d'eau.

DOM LOPE.

Eſt-ce ici que demeure Dom Pédro Lujan, oui, ou non ?

TACON.

C'eſt ici.

DOM LOPE.

Que dit-on de ſon fils?

TACON.

(*Bas.*) Nous y voilà. (*Haut.*) Son fils ! mais il eſt ici ; il n'y a pas huit jours qu'il eſt revenu des Indes.

DOM LOPE.

(*Bas.*) Il y a ici quelque impoſture, m'en voilà certain. (*Haut.*) Savez-vous bien que ce perſonnage, quel qu'il ſoit, n'eſt pas le fils de la maiſon?

TACON.

(*Bas.*) Je m'en étois bien douté, il faut m'en défaire. (*Haut.*) Je ne ſais ce que vous venez me conter ici. Bonſoir, mon Maître va ſe coucher, il

faut que j'aille le déshabiller. Adieu.

DOM LOPE.

Et qui eſt votre Maître ?

TACON.

Le fils du logis.

DOM LOPE.

C'eſt une ruſe que tout cela ; l'homme qui paroît ici n'eſt pas Dom Lope. Je ſais que c'eſt un tour que l'on joue au pere pour épouſer ſa fille.

TACON.

Ma foi, vous en ſavez plus que moi.

DOM LOPE.

Je veux parler à Dom Pédro pour m'éclaircir.

TACON.

Oui, vraiment, il eſt bien tems. Allez, il eſt couché ; revenez demain.

DOM LOPE.

Maraud, je t'apprendrai.....

TACON.

Oh ! vous êtes de mauvais humeur, je vous quitte la place. Bon ſoir, je vais me coucher auſſi.

SCENE XII.

Les mêmes, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

QU'EST-CE donc que j'entends?

TACON.

Vous arrivez à propos; c'eſt un faquin que j'aurois jetté dehors à grands coups de pied, s'il en valoit la peine...

DOM FERNAND.

Que vois-je? C'eſt l'inſolent qui a ſéduit ma ſœur. Ah! traître.....

TACON.

Que diable.

DOM LOPE.

Voilà le frere de ma maîtreſſe de Seville, vengeons-nous.....

TACON.

Au ſecours, on aſſaſſine mon Maître (*Il s'enfuit, tombe & la lumiere s'éteint.*)

DOM FERNAND.

Va, lâche, l'honneur m'éclaire ſi

cette lumiere me manque. Je vois assez pour achever ce que j'ai commencé dans Seville, & t'arracher une vie que tu n'emploies qu'à me déshonorer.

DOM LOPE, *à part.*

Ne seroit-ce pas là l'homme qui prend mon nom pour se venger de moi? apparemment.....

DOM FERNAND.

Quand tu te cacherois au fond des entrailles de la terre, tu ne te déroberois pas à mon ressentiment.

(*Ils se cherchent à tatons.*)

DOM LOPE.

Et où donc es-tu, toi qui menaces avec tant d'insolence?

SCENE XIII.

Les mêmes, DONA JUANA *une bougie à la main.*

J'AI entendu du bruit ici : sachons ce que c'est.

DOM LOPE.

O Ciel! voilà embarras sur embar-

las. N'eſt-ce pas là la dame de Seville?

DONA JUANA.

Que vois-je?

DOM FERNAND.

Comment! malheureuſe, tu oſes te préſenter ici? C'eſt donc pour recevoir le châtiment de ta lâcheté.....

DONA JUANA.

C'eſt mon frere..... (*A Dom Lope.*) Secourez-moi, Monſieur.

DOM LOPE.

Ne craignez rien.

(*Au moment où ils ſe rapprochent, Juana qui tient la lumiere la laiſſe tomber.*)

DONA JUANA.

Je ſuis ſi troublée, que la bougie m'eſt échappée : tâchons de trouver la porte. (*Elle rencontre Dom Lope.*)

DOM LOPE, *à Dona Juana.*

Bon! je vous trouve, Madame; ſuivez-moi; je vais d'abord vous mettre en ſûreté : c'eſt mon premier devoir, & je reviens enſuite conſommer la vengeance qui m'eſt due.

DOM FERNAND.

Vous ne ſortirez point, malheureuſe, que je n'aie fait couler tout votre ſang. Bon, je tiens la porte; il faut qu'ils paſſent par ici.

SCENE XIV.

DOM FERNAND, DOM PÉDRO *à la porte.*

DOM PÉDRO.

Il y a du fracas ici. Ne ſeroit-ce pas Dom Louis qui ſeroit venu pour ſe venger du retard de ſes nôces. Des lumieres, holà Léonor, Cerote, du monde donc.

DOM FERNAND.

C'eſt Dom Pédro, il faudroit l'empêcher d'entrer juſqu'à ce que j'aie ſatisfait ma vengeance.

DOM PÉDRO.

N'entends-je pas la voix de Dom Lope? De la lumiere donc. (*On en apporte.*

DOM FERNAND, *ne voyant plus perſonne.*

Que ſont-ils devenus?

DOM PÉDRO.

Qu'as-tu donc, mon enfant?

DOM FERNAND.

J'ai trouvé un homme enfermé; le perfide s'eſt échappé, je ne ſais comment & m'a laiſſé couvert de honte.

DOM PÉDRO.

Prends garde, mon fils, que perſonne n'a pu ſortir ſans être vu : c'eſt moi qui ſuis venu à ta voix.

DOM FERNAND.

(*Bas.*) M'ouvrirai-je à lui, ou garderai-je le ſilence? Non, il faut parler. Il faut ſavoir ce qui amene ici cet homme avec ma ſœur, il faut aſſurer ma vengeance. (*Haut.*) Apprenez, Monſieur, que vous êtes dans l'erreur; votre tendreſſe pour Dom Lope vous aveugle; & je ne la mérite pas, car je ne ſuis point Dom Lope; ainſi permettez-moi de ſortir & d'aller chercher l'ennemi qui m'outrage. Ne doutez pas de ce que je vous dis : rien n'eſt ſi vrai, foi de gentilhomme.

DOM PÉDRO.

Eſt-il poſſible, mon cher fils, que tu prennes ſi fort à cœur des idées auſſi peu ſolides. Ne vois-tu pas que ce ſont des chimeres, des fantômes qui ne naiſſent que de ton imagination? ce ſont des ſuites de ta maladie. Où veux-tu aller, dis? ſonges dans quelles allarmes me jetteroit ton abſence. Jettes un peu les yeux ſur ce papier que je t'ai donné pour te rafraîchir la mémoire de ce que tu es.

DOM FERNAND.

Eh! non, Monſieur, je ne ſais que trop ce que je dis: j'ai vu ici un homme avec la cruelle qui eſt cauſe de tous mes chagrins.

DOM PÉDRO.

Comment! ta ſœur Inès; mais tu n'y penſes pas. Va, ſon cœur eſt plus pur que le jour: tes ſoupçons lui font inſulte. Viens.

DOM FERNAND.

Ce n'eſt pas elle non plus dont je me plains. Je vous quitte: je voudrois pouvoir me cacher à moi-même.

DOM PÉDRO.

Je ne puis le retenir; le contredire

plus long-tems, ce ſeroit peut-être riſquer de lui nuire. Eh bien! ſeras-tu bientôt de retour, mon fils?

DOM FERNAND.

Dès que je ſerai vengé.

DOM PÉDRO.

Allons donc : il n'y a plus de péril du moins, dès que ſon ennemi n'exiſte que dans ſa tête dérangée. Ayons patience.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON.

DOM FERNAND.

Je ſuis perdu, Tacon; je n'ai plus de reſſource. Il ne m'a pas été poſſible de retrouver mon ennemi. L'amour & le deſir de la vengeance me tourmentent également; je ne ſais quel parti prendre pour les ſatisfaire l'un & l'autre.

TACON.

Il eſt vrai que le cas eſt embarraſſant.

DOM FERNAND.

Il faut oublier l'amour, je le ſens bien, l'honneur m'en fait un devoir, mon ennemi eſt ſon frere; je ſuis forcé à lui arracher la vie. Si je pouvois du moins une fois parler à Inès ſans témoins. Va l'avertir que je ſuis ici, &

que je desirerois l'entretenir sans que Dom Pédro le sache.

TACON.

Ma foi je n'irai pas loin, car la voilà qui vient sur mes pas.

SCENE II.

DOM FERNAND & TACON *qui se tiennent à l'écart*, DONA INÈS, LÉONOR.

DONA INÈS.

LÉONOR, savez-vous si Dom Lope est rentré?

LÉONOR.

Monsieur a été dès le matin pour le chercher, & il n'a pas pu le trouver.

DONA INÈS.

Sentiment importun qui me déchire, que me veux-tu? Je ne sais quel mouvement inconnu m'agite : je crains moi-même de l'approfondir : mais qui ose ainsi me surprendre &

me dérober des ſecrets que je n'oſe m'avouer à moi-même ?

DOM FERNAND.

Un malheureux qui veut vous apprendre les ſiens. Inès, ma divine Inès, il ne m'eſt pas poſſible de vivre ſans vous.

LÉONOR.

Voilà une mémoire qui ne me paroît pas ſi foible.

DONA INÈS.

Quel langage me tenez-vous, mon frere ?

DOM FERNAND.

Laiſſez, laiſſez ce nom funeſte qui fait mon malheur ; je ne ſuis point votre frere : je ſuis le plus humble, le plus fidele de vos adorateurs.

LÉONOR.

Ce frere-là m'a l'air d'être atteint d'un mal incurable.

DONA INÈS.

Que dites-vous, Dom Lope ?

DOM FERNAND.

Ah ! ſoyez déſabuſée : apprenez ce qu'il eſt de l'intérêt de mon amour que vous n'ignoriez pas plus long-tems. Je

ne ſuis point Dom Lope : je me nomme Dom Fernand de Ribera. Il n'y a de réel dans tout ce qui s'eſt paſſé ici depuis mon arrivée, que ma paſſion pour vous. La perte apparente de ma mémoire eſt une ruſe de Tacon, à laquelle je me ſuis prêté pour avoir la permiſſion de vous voir plus longtems.

DONA INÈS.

Je ne ſais que croire.

DOM FERNAND.

Je vous dis la vérité pure.

DONA INÈS.

Léonor, allez prendre garde ſi mon pere entre.

LÉONOR.

Il me ſemble que le frere ne perdra rien à ſe défraterniſer.

DONA INÈS.

Vous me jettez dans une ſurpriſe dont je ne puis revenir.

DOM FERNAND.

Vous faut-il d'autres preuves que mon oppoſition au mariage de Dom Louis avec vous? Croyez-vous que je l'aurois combattu avec tant d'acharne-

nement, ſi je ne voyois en lui un rival qui me déſeſpere ? Inès, ma chere Inès, revenez de votre erreur; pardonnez-moi de vous avoir trompée en faveur du motif qui m'y a engagé.

DONA INÈS.

Mais où ſera donc mon frere, ſi vous ne l'êtes pas ?

DOM FERNAND.

Ah ! ne m'en parlez pas ; ſongez ſeulement que vous voyez en moi l'amant le plus fidele, & ne prononcez pas devant moi un nom qui me rappelle tous mes malheurs.

DONA INÈS.

Si ce que vous dites eſt vrai, pourquoi ne pas vous déclarer à mon pere ?

DOM FERNAND.

Il y a un obſtacle.

DONA INÈS.

Quel eſt-il ?

DOM FERNAND.

Je ne puis vous en inſtruire.

DONA INÈS.

Quoi ! vous avez des ſecrets pour moi ?

DOM FERNAND.

Mon honneur en dépend : il faut que je me venge.

DONA INÈS.

De qui?

DOM FERNAND.

De celui qui m'a outragé.

DONA INÈS.

Où avez-vous reçu cet affront?

DOM FERNAND.

Ici même, dans cette maiſon, où j'ai trouvé tout à la fois la mort & la vie.

DONA INÈS.

Parlez-moi donc plus clairement, ou j'en reviendrai à croire que ces diſcours ſans ſuite ne ſont qu'un effet de votre maladie.

DOM FERNAND.

Apprenez-moi du moins une choſe qu'il m'importe de ſavoir.

DONA INÈS.

Quelle choſe?

DOM FERNAND.

Cette femme que j'ai trouvée ici cette nuit, quelle eſt-elle? comment

y eſt-elle venue? comment en eſt-elle ſortie?

DONA INÈS.

Que vous importe? Mais cette demande, votre agitation, les ſoupirs que ſon nom vous arrachent portent dans mon cœur un trait de lumiere qui lui développe l'état du vôtre. Un intérêt ſi vif ne part pas d'un attachement médiocre. Qui que vous ſoyez, je vois trop que je ſuis dupe de vos ruſes; c'eſt elle que vous cherchez ici. Comme frere ou comme amant vous m'avez trompée; allez chercher l'indigne objet de votre flamme, & ne vous préſentez jamais à mes yeux.

DOM FERNAND.

Vous me déchirez le cœur; non, c'eſt vous & vous ſeule que j'adore. Apprenez.....

LÉONOR.

Votre pere, Madame qui arrive.

DOM FERNAND.

Je me retire: je ne puis me réſoudre à paroître devant lui.

DONA INÈS.

Léonor, que dis-tu de tout cela?

LÉONOR.

Ma foi, Madame, je n'y entends rien.

SCENE

SCENE III.

DOM PÉDRO, DONA INÈS, LÉONOR, TACON.

DOM PÉDRO.

LA maladie de ce malheureux garçon me mettra au tombeau.

DONA INÈS.

Avez-vous trouvé Dom Lope, mon pere ?

DOM PÉDRO.

Non, je n'ai pu rencontrer ni lui, ni ſon valet.

DONA INÈS.

Si ſon abſence n'eſt qu'une ſuite de ſon infirmité, il ne tardera pas à revenir, mais il y a une choſe qui m'inquiete. Depuis la querelle de cette nuit, la nouvelle fille-de-chambre que j'ai recue a diſparue en même-temps que mon frere ſans avertir de rien.

DOM PÉDRO.

Et ſi c'étoit pour elle qu'il eſt ſorti de chez moi! vous aviez là un bon ſujet.

DONA INÈS.

Je ne l'ai priſe que par votre permiſſion.

DOM PÉDRO.

J'ai été cruellement trompé à ſon air de ſageſſe : mais allez-vous-en à votre appartement. Voici le valet de mon fils, il faut que je m'éclairciſſe une bonne fois de tout ceci.

TACON.

Tout va de mal en pis. Mon fou de Maître n'aura pas le ſou demain : allons il faut demander mon congé.

DOM PÉDRO.

Pourquoi donc ton congé ? eſt-ce que ton zele ſe rebute ?

TACON.

Monſieur, tout ceci dure trop longtems.

DOM PÉDRO.

Tu veux donc me faire mourir ; je te croyois plus d'attachement pour ton Maître.

TACON.

Mais s'il ne revient pas, que puis-je y faire?

DOM PÉDRO.

Eſt-ce que tu ne ſçais pas où il eſt? parle Cerote; je mourrai, s'il faut que je ſois encore long-tems ſans le voir.

TACON.

Vrai, comme vous êtes ſon pere, je ne puis vous en rien apprendre.

DOM PÉDRO.

Mais que t'a-t-il dit en te quittant?

TACON.

Qu'il n'avoit pas beſoin de moi.

DOM PÉDRO.

Apprends-moi donc du moins la cauſe de ſon reſſentiment, & le motif qui l'a fait réſoudre à s'éloigner avec tant d'obſtination.

TACON.

Je vous le dirois bien, ſi je n'avois pas peur de lui. (*Bas.*) Voyons ſi je pourrai tirer quelque choſe de lui pour nous ſervir demain quand nous nous trouverons à la beſace. (*Haut.*) Vous ſavez bien ce rude homme con-

tre qui il ſe battoit, eh bien, c'eſt un homme à qui il doit de l'argent. Il lui en avoit d'abord prêté que l'autre lui a rendu; mais depuis que mon Maître eſt devenu débiteur, il n'y a pas eu moyen de le faire payer.

DOM PÉDRO.

Pourquoi?

TACON.

Parce qu'il ne s'en ſouvenoit plus; & chaque fois qu'il rencontroit ſon créancier, il lui demandoit toujours de le payer, comme s'il eût été le redevable.

DOM PÉDRO.

Comment pouvoit-il ſe ſouvenir d'un prêt, s'il oublioit l'autre.

TACON.

Oh! c'eſt qu'il n'oublie que l'argent qu'il doit; il ſe ſouvient à merveille de ce qu'on lui doit.

DOM PÉDRO.

Et ils ſe battoient pour cela?

TACON.

Pour cela même.

DOM PÉDRO.

La ſomme eſt-elle forte?

TACON.

Cent écus, pas davantage.

DOM PÉDRO.

Eh bien! il faut les payer; je vais te les remettre, tu les porteras à ce vilain homme là, afin qu'il ne revienne plus.

TACON.

C'eſt le moyen le plus ſimple : Dom Lope ſera de retour au moment où cette dette ſera acquittée.

DOM PÉDRO.

Je vais te les chercher dans mon bureau, j'en ai ici la clef. (*Il cherche.*) Eh! mais, où l'aurois-je donc miſe? je ne la trouve pas. Ah! la voilà, je l'oubliois auſſi.

TACON.

Vous verrez que c'eſt le mal qui gagne.

DOM PÉDRO.

Attends-moi-là, je n'ai rien de plus preſſé que de finir cette affaire.

SCENE IV.

DONA INÈS, LÉONOR, TACON.

DONA INÈS.

LÉONOR, j'ai entendu d'ici tout ce qu'a dit mon pere; puiſqu'il s'en eſt allé, & que le Valet eſt reſté ſeul, il faut que je ſache à quoi m'en tenir.

TACON.

Je vois la ſœur Inès qui vient à moi; comment eſquiver une converſation qui va m'embarraſſer?

DONA INÈS.

Où eſt votre Maître?

TACON.

Madame..... En vérité.

DONA INÈS.

J'entends; il eſt avec la divinité qu'il a enlevée d'ici. L'ingrat! il dit qu'il m'aime, il ſurprend mon cœur par une affectation trompeuſe des ſentimens les plus tendres, & il m'abandonne pour un pareil objet.

TACON.

Il y a là de la colere.

DONA INÈS.

Voilà donc comme il prouve ſon attachement ?

TACON.

Madame, le tems eſt un grand maître ; un peu de patience ; mais que vois-je, bon Dieu !

SCENE V.

Les mêmes, DOM LOPE.

DOM LOPE.

DOM Lope Lujan eſt-il ici ?

DONA INÈS.

Qui oſe donc entrer de la ſorte ?

DOM LOPE.

Seroit-ce-là ma ſœur ? Le cœur me treſſaille de joie & d'inquiétude.

DONA INÈS.

Que cherchez-vous, Monſieur ?

DOM LOPE.

Excuſez, Madame, ma hardieſſe. J'aurois voulu parler à Dom Lope; j'ai entendu dire qu'il étoit malade, & mon amitié pour lui me fait deſirer de le voir.

DONA INÈS.

C'eſt à mon pere qu'il faut vous adreſſer pour cela. (*A part.*) Je ne ſaurai encore rien d'aujourd'hui. (*Elle s'en va.*)

DOM LOPE, *à Léonor.*

Ne pourriez-vous pas m'apprendre quel eſt le mal de Dom Lope?

LÉONOR.

Mais il a perdu la mémoire, à ce que l'on dit.

DOM LOPE.

Son pere en eſt bien affligé, ſans doute?

LÉONOR.

Vous pouvez bien l'imaginer.

DOM LOPE.

Mais pourrai-je lui parler, au malade?

TACON.

Je vais voir.

DOM LOPE.

Vous me ferez plaiſir de lui dire qu'il faut abſolument que je lui parle.

SCENE VI.

DOM PÉDRO, DOM LOPE, TACON.

DOM PÉDRO.

Voici l'argent.

TACON.

Prenez garde à vous, voilà l'homme en queſtion.

DOM PÉDRO.

Que voulez-vous, Monſieur ?

DOM LOPE.

Embraſſer vos genoux, vous reconnoître pour mon pere.

DOM PÉDRO.

Son pere !

TACON.

Ce ſera auſſi l'homme à la lettre. Ah! l'adroit fripon.

DOM PÉDRO.

Je n'en ſerai pas dupe; ſortez de chez moi, Monſieur, je ne vous connois pas.

DOM LOPE.

Je ſuis bien malheureux! mais le fourbe qui abuſe de votre crédulité me le payera bien cher.

DOM PÉDRO.

Oui, vous ſerez payé; ce Valet vous remettra la ſomme que mon fils vous doit, & pour laquelle vous vouliez l'aſſaſſiner lâchement cette nuit.

DOM LOPE.

Moi! aſſaſſiner pour de l'argent!

DOM PÉDRO.

En voilà aſſez.

DOM LOPE.

Je vois que votre cœur eſt fermé pour moi, un fourbe s'en eſt emparé à mon préjudice; & par un prodige que je ne conçois pas, vous rejettez votre propre ſang pour donner toute votre tendreſſe à un impoſteur qui en eſt indigne.

TACON.

Monſieur, voulez-vous perdre encore beaucoup de tems à écouter toutes ces rêveries.

DOM PÉDRO.

Non, allons-nous en. Adieu, Monſieur, prenez une autre fois mieux vos meſures; & pour vous dire le fils d'un homme qui ne vous connoît pas, adreſſez-vous à quelqu'un qui n'ait pas encore revu le ſien.

DOM LOPE *ſeul*,

Il eſt inexorable; que deviendrai-je? Faut-il le ſuivre? mais il m'accable de reproches & de ſoupçons honteux. Me jetter aux pieds de ma ſœur! elle me méconnoît avec autant d'inhumanité. M'en retourner aux Indes d'où je viens! hélas! dans la triſte conjoncture où je me trouve, ce ſeroit peut être le parti le plus ſage; mais abandonnerai-je mon nom, ma fortune & mes droits, à l'impoſteur qui a oſé les uſurper? Non, cherchons ſa ſœur: produiſons à ſes yeux ce témoin terrible qui le fera rougir s'il eſt ſuſceptible de quelques ſentimens d'honneur. (*Il s'en va.*)

SCENE VII.

DONA INÈS, LÉONOR *par un côté*, DOM FERNAND & TACON *par l'autre.*

LÉONOR.

MADAME, je crains qu'il y ait bientôt ici du fracas; je vois courir à grands pas ce frere ſi ſingulier avec Cerote qui lui aura ſans doute rendu compte de tout ce qui s'eſt paſſé ici.

DONA INÈS.

Je ſuis dans une confuſion d'idées inexprimables : car, enfin, ſi le Cavalier qui ſort d'ici eſt le véritable Dom Lope, il eſt bien à plaindre; & ſi l'autre n'a feint de l'être que pour couvrir ſa paſſion & ſe rapprocher de ſa maîtreſſe à qui la pitié m'avoit engagé à donner un aſyle, il eſt bien haïſſable : mais je le vois : pour le coup je ſaurai ce qu'il en eſt.

DOM FERNAND.

Je ne vous ai jamais rien caché,

adorable Inès; mais de toutes les vérités que je vous ai dites, la plus certaine, la plus inconteſtable, c'eſt la violence de la paſſion dont je brûle pour vous.

DONA INÈS.

Monſieur, qui que vous ſoyez, apprenez-moi donc enfin quelles ſont vos intentions, & quel objet vous avez eu, ſoit en vous fixant ici ſous un nom dont vous reſpectez bien peu les devoirs, ſoit en enlevant d'une maiſon qui devoit être ſacrée pour vous, une fille que j'y avois retirée? N'êtes-vous entré chez moi que pour y mettre le trouble? Vous dites que vous n'êtes pas mon frere; vous affectez une violente paſſion pour moi, & dans le même inſtant vous prodiguez vos vœux à une étrangere qui peut-être en eſt indigne! Vous faites le malheur de Dom Louis; vous mettez au déſeſpoir un Cavalier qui ſe dit mon véritable frere, qui vient ici réclamer les droits qu'il prétend de la nature, & qu'on lui conteſte avec outrage à cauſe de vous. Mon pere n'eſt ni moins inquiet, ni moins embarraſſé; & moi qui n'oſe dépeindre ma ſi-

tuation, tant elle me paroît étonnante à moi-même, j'attends en tremblant que vous me donniez des lumieres ſuffiſantes pour m'aider à prendre un parti.

DOM FERNAND.

N'accablez point, Madame, un malheureux qui ſe reproche tous les maux qu'il a faits innocemment; mais je ſuis prêt à les expier. Dom Louis, votre frere, votre pere & vous, vous ne tarderez pas à être ſatisfaits. Je vais vous fuir, Madame, j'emporterai dans mon cœur l'amour qui le remplit; mais ce feu l'aura bientôt conſumé loin de vous, & j'aurai du moins la conſolation de ne pas ſurvivre longtems au malheur affreux de vous avoir déplu.

DONA INÈS.

Vous me parlez toujours d'amour comme ſi je pouvois oublier l'enlévement de cette nuit & la malheureuſe qui.....

DOM FERNAND.

Ne me parlez pas de cet événement qui me couvre de honte; mais croyez que je ne vous ai pas offenſée; croyez que ma flamme eſt pure & ſincere comme mon cœur.

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM PÉDRO *qui ne ſe montre pas.*

DOM PÉDRO.

VOILA Inès & Dom Lope enſemble; ce pauvre garçon eſt donc enfin revenu; ſon Valet aura eu l'adreſſe de le ramener & de lui tranquilliſer l'eſprit ſur ſa dette. Il fait apparemment des excuſes à ſa ſœur; il faut un peu que je l'entende d'ici & que je ſache ce qu'il peut lui dire.

Dona Inès & Dom Lope ſont ſuppoſés avoir toujours continué leur entretien pendant ce court monologue : Inès eſt adoucie, elle répond.

DONA INÈS.

Mon pere refuſe de croire que ce Cavalier qui vient de venir ſoit ſon fils. D'où vous eſt venue l'idée de prendre ſon nom?

DOM FERNAND.

L'amour ſeul que je me ſuis ſenti

pour vous, m'a déterminé à cette ruſe.

DONA INÈS.

Ne valoit-il pas mieux vous ouvrir tout d'un coup à mon pere ?

DOM FERNAND.

Eh ! le pouvois je dans un moment où il avoit donné ſa parole à Dom Louis ?

DOM PÉDRO.

Il eſt bien étonnant que ſa cervelle ſoit frappée de l'idée d'épouſer ſa ſœur : on n'a jamais vu de manie comme celle-là.

DOM FERNAND.

A préſent que vous êtes inſtruite de tout, ma chere Inès, tracez-moi le chemin qu'il faut que je ſuive pour réuſſir à vous obtenir de Dom Pédro.

DONA INÈS.

Eſt-ce donc à moi à vous diriger dans une pareille entrepriſe ?

DOM FERNAND.

Si mon amour vous avoit touchée, vous ſeriez la premiere à m'indiquer des reſſources.

DOM PÉDRO.

Mais cela dure long-tems, il faut interrompre cet entretien-là; ſa ſœur fait ſemblant de ſe prêter à ſa folie pour ne le pas attriſter.

SCENE IX.

Dans le tems que Dom Pédro va joindre Inès & Dom Fernand, Dom Lope paroît avec Dona Juana, & s'arrête au fond du théatre.

DOM PÉDRO, DONA INÈS, DOM FERNAND, DONA JUANA, DOM LOPE.

DOM LOPE, *à Dona Juana.*

J'AI beſoin de votre ſecours, Madame; tâchez de perſuader à ma ſœur la vérité de tout ce que vous avez à lui apprendre. Je vous ferai ſigne quand il ſera tems de vous montrer.

DOM PÉDRO.

Bonjour Lope, mon enfant, ſois le bien retrouvé. Cerote doit t'avoir appris tout ce qui s'eſt paſſé ici dans ton abſence : va te repoſer un peu & ne nous quitte plus, car j'en mourrois. J'ai eu une bien ſinguliere viſite, mais

nous cauſerons de cela dans un autre moment.

DOM LOPE.

Il va m'échapper ſi je ne le préviens. (*Il ſe préſente à Dom Fernand.*) Il faut que je me venge par-tout où je trouve mon ennemi.

DOM FERNAND.

Je ne demande pas mieux, je vous ai aſſez cherché.

DOM PÉDRO.

Que vois-je? Quel eſt donc l'inſolent qui oſe en venir à cette extrêmité chez moi? Aſſaſſiner mon fils ſous mes yeux!

DOM LOPE.

Ah! c'eſt pour celui que vous traitez ſi outrageuſement que votre cœur dévroit s'intéreſſer.

DOM FERNAND.

Arrêtez, Seigneur Dom Pédro; c'eſt aſſez de mon bras pour le punir; gardez vous de ſouiller ma gloire par un ſecours qui vous deviendroit funeſte à tous.

DOM LOPE.

Mon pere ſi vous vous mettez au

rang de mes ennemis, je n'aurai d'autres armes contre vous que la plus profonde ſoumiſſion.

DOM PÉDRO.

Je ſuis las de toutes ces folies.

DOM LOPE.

J'ai peine à contenir ma fureur.

DOM FERNAND.

Je ne ſuis pas votre fils, Monſieur, je vous l'ai dit; ainſi mon danger doit moins vous émouvoir.

DOM PÉDRO.

Il retombe encore dans ſes oublis.

DOM FERNAND.

Le défaut de ma mémoire eſt imaginaire comme tout le reſte.

DOM PÉDRO.

Dois-je l'en croire ?

DOM FERNAND.

Vous le pouvez, vous le devez. Ce Cavalier, Dom Pédro, eſt votre fils, & ſi j'ai oſé lui dérober ſon nom pendant quelque tems, c'eſt vous ſeul, comme je l'ai déja dit, qu'il faut en accuſer : je vous aurois fait plus de peine en vous le refuſant comme je

l'aurois dû, qu'en l'acceptant ſans en avoir le droit. Mais ce fils que je vous rends eſt le plus cruel de mes ennemis : il s'eſt cruellement vengé & d'avance du tort réparable que je lui ai fait. Il a ſéduit ma ſœur à Séville, il l'a enlevée & je lui dois la mort pour le rétabliſſement de mon honneur.

DOM LOPE.

Et que faiſiez-vous ici en vivant d'une maniere ſi privée avec la mienne?

DOM FERNAND.

Eh bien ! où eſt-elle ? Rends-la-moi : expie, en lui donnant la main, l'ignominie à laquelle tu l'as livrée, & ſoyons amis.

DOM LOPE.

Elle eſt ici. Je l'amenois comme un témoin propre à me faciliter la reſtitution des droits qui m'appartiennent. Si vous me la donnez pour épouſe, je lui devrai davantage encore.

TACON.

Tout cela tient bien du Roman.

DOM LOPE.

Dom Fernand, en recevant de vous tant de biens, je ne ſerai pas ingrat :

le ſeul qui puiſſe m'acquitter, je le devine, c'eſt Inès; acceptez ſa main en échange de celle que vos ordres m'aſſurent.

DOM PÉDRO.

Oui, ma fille, oui, donne; s'il n'eſt pas Dom Lope, il n'en ſera pas moins mon fils; j'en aurai deux au lieu d'un. Dom Louis aura ſeul à ſe plaindre, mais nous lui ferons entendre raiſon. Embraſſez-moi, mes enfans, & allons nous réjouir d'être ſortis ſi heureuſement d'un embarras qui nous a cauſé tant d'inquiétudes.

FIN.

L'OCCASION FAIT LE LARRON,

En Eſpagnol,

LA OCCASION HAZE AL LADRON;

COMÉDIE

De Dom AUGUSTIN MORETO.

PERSONNAGES.

Dom PÉDRO DE MENDOÇA.

Dom VINCENT.

Dom MANUEL.

Dom GOMÈS.

Dom LOUIS.

Dona VIOLENTE, *sœur de Dom Vincent.*

Dona SÉRAPHINE.

POLONIA, *Suivante de Dona Séraphine.*

INÈS, *Suivante de Violente.*

BERTRAND, *Valet de Dom Pédro.*

PINIENTO, *Valet de Dom Manuel.*

CRISPIN, *Valet de Dom Vincent.*

Un ALGUAZIL.

Un LOUEUR DE MULES.

Des MUSICIENS.

La Scene eſt à Valence.

L'OCCASION

L'OCCASION FAIT LE LARRON.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM VINCENT, CRISPIN.

DOM VINCENT.

APPELLE ma ſœur, Criſpin.

CRISPIN.

A l'heure qu'il eſt, Monſieur ! Qui diable nous attend ? Tout le monde ſera couché.

DOM VINCENT.

Que veux-tu ? j'ai joué & j'ai perdu.

CRISPIN.

C'eſt la regle. En vérité nous menons un joli train de vie. Vous vous relevez quand tout le monde ſe couche, vous ſortez le ſoir, vous courez la nuit toute entiere déguiſé; vous jouez: vous perdez: vous rentrez au point du jour: vous vous couchez quand les autres ſe levent. Tout au plus quelquefois le ſoleil a l'honneur de vous voir les jours de fêtes: vous allez à la meſſe le plus tard que vous pouvez avec quelque ami babillard qui vous amuſe. A peine la bénédiction eſt-elle donnée, que vous vous emparez de la porte, & vous paſſez en revue toutes les Dames qui ſe préſentent. Dona Inès eſt ennuyeuſe, Dona Julia eſt coquette, Dona Hélena eſt mal coëffée; l'une eſt blanche, l'autre eſt noire, & puis les réflexions & puis l'épigramme. En vérité, Monſieur, ce n'eſt pas-là le moyen d'obtenir une place dans le calendrier.

DOM VINCENT.

C'eſt la mode, & la mode excuſe tout. Mais appelle.

CRISPIN.

La porte eſt ouverte.

DOM VINCENT.

Quelque domeſtique aura oublié de la fermer, ou on l'aura ouverte à notre arrivée : entre & va chercher de la lumiere. (*Tandis que Criſpin eſt entré, il continue.*) Mais en effet toute ma conduite n'eſt pas trop ſage. Ma paſſion pour le jeu, livre à elle-même la ſœur dont je me trouve chargé : maudite paſſion qui empoiſonne ma vie! ſi j'étois moins ſûr de la ſageſſe d'Inès, il y a des momens où je ſerois en proie aux plus cruelles inquiétudes.

CRISPIN *avec une lumiere & un papier à la main.*

Il faut que tout le monde dorme comme des marmottes. Perſonne ne répond, Madame pas plus que les autres. Mais je ne ſais, cette porte ouverte & une lettre à vous adreſſée que j'ai trouvée ſur la table, me donnent bien des choſes à penſer.

DOM VINCENT.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Liſez, vous ſaurez à quoi vous en tenir.

DOM VINCENT.

La lettre eſt de Dona Violante.

CRISPIN.

Cela ne dit rien de bon.

DOM VINCENT, *lit.*

» Notre négligence à garder, mon » cher frere, vous, votre maiſon, » moi, mon honneur, nous ont privé » tous deux de ce qu'il y a de plus eſ- » timable dans la vie. Tandis que vous » jouez votre fortune, j'ai perdu ce » que la fortune ne ſauroit rendre. » Un Dom Pédro de Mendoça, étran- » ger dans Valence, m'a ſéduite par » une promeſſe de mariage. Il a pris » la fuite; on aſſure qu'il a ſuivi la » route de Caſtille. Pour moi je me » retire dans un couvent dont vous » n'apprendrez le nom qu'après m'a- » voir vengée. Voici la promeſſe qu'il » m'a laiſſée : faites ce que vous ju- » gerez à propos, & ſi vous blâmez » ma crédulité, accuſez-en votre peu » de ſoin ».

Que je ſuis malheureux, Criſpin! Qu'ai-je lu? Comment ne ſuis-je pas mort avant que d'achever cet horrible aveu? Violante déshonorée! ma ſœur

couverte d'opprobre ! elle a raiſon, c'eſt ma faute. Ma faute! mais ne devoit-elle pas ſe défendre elle-même ? Ah! funeſte uſage qui remets aux mains d'un ſexe l'honneur de l'autre, & qui me condamne à porter l'ignominie d'une faute que je n'ai pas commiſe! Me voilà dévoué à une honte ineffaçable..... Que vais-je devenir? ô Ciel!

CRISPIN.

Toutes ces lamentations-là ne ſervent à rien; il faut d'abord s'informer du fait : Lucrece, Julie, Inès.

DOM VINCENT.

Tais-toi miſérable : ne leur apprends pas ce qu'elles ignorent; laiſſe-les dormir; & puiſque l'outrage qui me fait rougir leur eſt encore inconnu, garde-toi de le leur apprendre.

CRISPIN.

Mais que prétendez-vous faire ?

DOM VINCENT.

J'ai pris mon parti. Dom Alonzo de Guevara, ce Gentilhomme ſi connu dans Sarragoſſe, a fait ſa cour à ma ſœur pour l'épouſer. Ses pourſuites ont fait du bruit dans Valence & ſont

connues de tous les gens de la maiſon. Je vais te laiſſer une lettre par laquelle je te marquerai qu'il eſt arrivé cette nuit pour conſommer ſecrétement ce mariage, & que nous ſommes partis ſur le champ tous enſemble pour nous ſouſtraire aux oppoſitions de ſon pere qui ne le goûte pas. Tu auras ſoin de faire voir cette lettre à qui le voudra, aux voiſins, aux voiſines, & par-là on ne pourra rien ſoupçonner.

CRISPIN.

Il n'y a rien de mieux.

DOM VINCENT.

Pour moi je vais ſur le champ partir pour la Caſtille; je chercherai mon ennemi, & ſi je le trouve, ou il épouſera la malheureuſe qu'il a ſéduite, ou je lui arracherai la vie.

SCENE II.

Le théatre change, il repréſente une auberge ſur la route de Madrid.

DOM PÉDRO DE MENDOÇA; BERTRAND, *en habits de voyage.*

DOM PÉDRO.

VOILA une bonne Ville à ce qu'il paroît?

BERTRAND.

Comment! bonne; ce ſont les meilleures auberges que nous ayons encore vues. Les lits ſont admirables, & il y a des draps de toile de Hollande (1).

DOM PÉDRO.

As-tu eu ſoin de ma malle?

(1) Avantage très rare en Eſpagne, où il n'eſt pas commun de trouver, je ne dis pas des draps de toile de Hollande, mais des draps de quelque toile que ce ſoit.

BERTRAND.

Elle eſt encore ſur le mulet.

DOM PÉDRO.

Je vais donc aujourd'hui voir Madrid pour la premiere fois.

BERTRAND.

Oui; nous allons nous embarquer ſur les flots de ce bel océan. Etes-vous bien préparé à une pareille navigation? elle eſt diablement difficile, je vous en avertis; tout eſt plein de ſirenes & de monſtres de toute eſpece qui commenceront par vous voler votre argent, & finiront par vous dévorer tout vif.

DOM PÉDRO.

Je ne crains pas ces dangers-là. Je viens pour me marier; je trouverai mon bonheur auprès de la charmante Séraphine.

BERTRAND.

Je n'ai pas trop de foi à des Séraphins qui portent de ſi hauts talons: ils ſont trop ſujets à faire des culbutes, & vous voyez bien vous-même que des Séraphins tombés ne peuvent être autre choſe que des diables. Avez-vous vu votre maîtreſſe?

DOM VINCENT.

Eh ! comment veux-tu que je l'aie vue, puiſqu'il n'y a qu'un mois que j'ai débarqué à San-Lucar en arrivant du Mexique.

BERTRAND.

Et ſans plus de formalités vous voilà engoué de ſes vertus, feru de ſa beauté, amoureux à toute outrance & prêt à donner dans le ſacrement.

DOM PÉDRO.

Que veux-tu? ce ſont nos peres qui ont ménagé ce mariage; ils ont autrefois été amis. Tous ceux qui ont vu Séraphine m'en ont rendu un témoignage ſi avantageux : on m'a ſi bien parlé de ſes mœurs, de ſa figure, de ſon bien; on m'a tant répété qu'elle étoit jeune & belle, douce, aimable de toute maniere, que je ſuis auſſi rempli d'amour pour elle que ſi je l'avois vue.

BERTRAND.

Mais pour faire l'amour il faut avoir bien mangé & bien dormi. N'allons-nous pas donner quelques momens à ces deux importantes fonctions?

DOM PÉDRO.

Soupons vîte, à la bonne heure, mais je ne veux pas coucher ici. Vois s'il y a dans l'auberge quelque cavalier avec qui je puiſſe manger pour me déſennuyer un peu.

BERTRAND.

Ma foi en voilà un qui arrive, & qui, à en juger par l'apparence, ſera votre fait.

SCENE III.

La Scene eſt à la porte de l'auberge.

DOM PÉDRO, BERTRAND, DOM MANUEL, PIMIENTO, L'HOTE.

PIMIENTO.

DIEU ſoit loué.

L'HÔTE.

Ainſi ſoit-il. Que ſouhaitez-vous?

PIMIENTO.

Monſieur l'Hôte, y a-t-il du logement pour deux perſonnes?

L'HÔTE.

Pour cent ſi vous le voulez.

DOM MANUEL.

Tiens mon mulet. (*A Dom Pédro, &c.*) Bon ſoir, Meſſieurs.

DOM PÉDRO.

Soyez le bien arrivé, Monſieur.

DOM MANUEL.

Une chambre, Monſieur l'Hôte?

DOM PÉDRO.

Je vous offre, Monſieur, moitié de la mienne. Cela nous ſuffira, ſi votre deſſein, comme le mien, eſt de vous remettre en route auſſi-tôt après ſouper. Vous m'obligerez beaucoup d'accepter le mien; je n'ai pas grand-choſe, mais enfin je vous le préſente de bon cœur (2).

DOM MANUEL.

Vous me faites le plus grand plaiſir.

---

(2) Il faut ſavoir qu'en Eſpagne, où les Aubergiſtes ne fourniſſent que la *cama* & *il fuego*, c'eſt-à-dire un bois de lit & une place près du feu, c'eſt une grande politeſſe que de préſenter à quelqu'un qui arrive un repas tout prêt.

Pimiento, mets à la broche ces deux chapons. (*A Dom Pédro.*) Ce ſera un petit ſupplément que vous me permettrez d'ajouter à vos proviſions. Quelle heure eſt-il?

DOM PÉDRO.

Minuit ou à-peu-près. Vous venez de Valence apparemment?

DOM MANUEL.

Au contraire, j'y vais. (*A part.*) Il faut dérouter les gens.

DOM PÉDRO.

Vous venez donc de Madrid?

DOM MANUEL.

Cela eſt vrai.

DOM PÉDRO.

Qu'y a-t-il de nouveau?

DOM MANUEL.

Les nouvelles n'y manquent jamais. Notre divine Infante eſt en route pour aller s'aſſeoir ſur le trône impérial. Elle doit être à Paris, d'où elle ne tardera pas à paſſer à Vienne.

DOM PÉDRO.

Et des pieces nouvelles, en joue-t-on beaucoup à Madrid?

DOM MANUEL.

On en voit peu : mais on en joue actuellement une qui a été composée par ordre du Roi, & où l'Auteur paroît s'être élevé au-dessus de lui-même.

DOM PÉDRO.

Est-ce Calderon ?

DOM MANUEL.

Pouvez-vous en douter ? Il n'y a que ce grand génie qui ait pu réunir ainsi tous les suffrages (3).

---

(3) Il est bon de remarquer cet éloge donné en plein théatre à un Ecrivain par un de ses rivaux, & par un des plus dignes de lutter avec lui. Cet exemple doit nous paroître d'autant plus étonnant, que nous sommes dans un siecle où les louanges que se donnent les gens de lettres les uns aux autres, ne sont qu'un commerce infame d'imposture ou de bassesse. Ceux qui ont de la réputation louent avec excès les Ecrivains inconnus par qui ils ne craignent pas d'être effacés, & ceux-ci par reconnoissance s'épuisent en panégyriques outrés pour les premiers, afin d'en être appuyés & tirés de leur obscurité ; ce qui arrive quelquefois, tant le public est stupide.

DOM PÉDRO.

Ce bel art, à ce qu'on dit, eſt un peu tombé.

DOM MANUEL.

Cela vient de la faute du Gouvernement, qui néglige aujourd'hui ceux qui le cultivent. On eſt bien éloigné de nos jours de cette magnificence avec laquelle l'antiquité récompenſoit les hommes de génie. Auguſte n'étoit jamais ſans Virgile; il le montroit à ſon côté à tout l'univers. Gracien eſtima Auſone au point de le faire Conſul. Alexandre montra le plus grand reſpect pour la mémoire de Pindare. On a élevé des ſtatues d'or à celle d'Homere. Il n'eſt pas étonnant que des hommes ainſi honorés, ſoient parvenus à un ſi haut degré de mérite. Comme les mœurs ſont changées! Comment ſe fait-il que ce qui étoit alors le comble de la gloire, ne produiſe preſque à préſent que de l'ignominie?

PIMIENTO.

Tout eſt prêt, Meſſieurs.

DOM PÉDRO.

Ne faiſons point de façons, marchons: où eſt la Table?

DOM MANUEL.

Je vous ſuis. (*à Pimiento.*) Où as-tu mis mon bagage ?

PIMIENTO.

Dans cette ſalle qui eſt près de celle où vous allez manger, auprès de la malle de ce Monſieur, qui étoit arrivé avant nous.

DOM MANUEL.

Bon. Je te répete, mon ami, de prendre bien garde de laiſſer ſoupçonner le moins du monde que je vienne de Valence, ni que je me nomme Dom Manuel.

PIMIENTO.

Je le ſçais.

DOM MANUEL.

Il faut toujours me nommer Dom Pédro de Mendoça comme ci-devant.

PIMIENTO.

Je vous entends. Ce nom là a coûté bien cher à la pauvre Violante.

DOM MANUEL.

Bon ! elle n'aura garde de s'en vanter.

PIMIENTO.

A la bonne heure ; mais ſi elle

s'aviſoit d'en parler à Dom Vincent ſon frere : c'eſt un rude homme au moins, & s'il ſe mettoit en tête de nous chercher.....

DOM MANUEL.

Paix. Je ne te demande pas d'avis.

PIMIENTO.

Si votre oncle, Dom Louis de Herrera qui eſt à preſent à Madrid, venoit à en avoir le moindre vent, il en avertiroit votre frere.

DOM MANUEL.

Faut-il que je te répete que je ne veux pas de tes conſeils ?

PIMIENTO.

J'ai fini, mais Dieu veuille qu'il n'arrive pas de tapage.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE IV.

Le théatre repréſente une rue de Madrid.

DONA VIOLANTE, INÈS, *déguiſées en habits d'hommes.*

DONA VIOLANTE.

Nous voila donc équipées & logées.

INÈS.

Par ma foi au diable qui vous connoîtra avec vos cheveux courts, ce manteau, & cette Croix de Malthe; vous m'en impoſez preſque à moi-même.

DONA VIOLANTE.

Nous ſommes en ſûreté dans un tourbillon comme celui de Madrid.

INÈS.

Il eſt vrai que chacun arrive, s'en va, s'habille comme il lui plaît ſans que perſonne y faſſe ſeulement la moindre attention; mais que prétendez-vous faire avec cet équipage?

DONA VIOLANTE.

Me venger de mon perfide ; je le chercherai, je le trouverai ; il y a ici des tribunaux qui me feront juſtice de ſa lâcheté. Mais quand on me la refuſeroit je ſçaurai bien me la faire moi-même.

INÈS.

Hélas ! qui l'auroit dit, qu'un homme tel que Dom Pédro, un cavalier auſſi eſtimé, fût capable d'une pareille trahiſon !

DONA VIOLANTE.

C'eſt ma cruelle deſtinée qui l'a voulu : ce qui me chagrine c'eſt de ne pouvoir le rencontrer nulle part. Il n'y a ni auberges, ni cabarets, ni égliſes, ni ſpectacles, ni jardins publics que je n'aie viſités, & il ne paroît pas.

INÈS.

Il y a quelque choſe qui me chagrine davantage. C'eſt l'idée où je ſuis que votre frere ne tardera pas à ſe trouver ici : il a du cœur, votre frere, il eſt méchant comme un diable.

SCENE V.

DONA VIOLANTE, INÈS, DOM PÉDRO, *poursuivant Bertrand l'épée à la main.*

DOM PÉDRO.

Je ne sais à quoi tiens que je ne te perce de mille coups, que je ne t'arrache la vie, infame.

BERTRAND.

Ah! Messieurs, secourez-moi.

DOM PÉDRO.

Tu es indigne que personne ait pitié de toi.

BERTRAND.

Hélas! ce n'est pas ma faute. Quand j'ai changé ces maudites malles, il étoit nuit : j'avois bu..... Que ne partiez-vous moins matin?

DOM PÉDRO.

Comment ai-je encore la patience de t'écouter? vive-dieu!

DONA VIOLANTE.

Arrêtez.

DOM PÉDRO.

Laiſſez-moi, Monſieur, que je lui coupe le viſage.

DONA VIOLANTE.

Doucement.

DOM PÉDRO.

Comment puis-je à préſent prouver que je ſois Dom Pédro?

DONA VIOLANTE.

Ne puis-je ſavoir quelle faute il a commiſe?

DOM PÉDRO.

Plût à Dieu que je ne l'euſſe jamais vu, le miſérable, ou qu'il ſe fût noyé en débarquant. A qui eſt-il jamais arrivé un pareil malheur? Séraphine m'attend, & comment me préſenterai je devant elle ſans aucune des preuves qui peuvent juſtifier mon audace. Cours après cet homme, traître, monte ma mule & atteins-le ſi tu le peux.

BERTRAND.

Le garçon y eſt allé, appaiſez-vous un peu; vous retrouverez vos effets,

Votre homme s'eſt couché à Arganda; l'amour ne l'éveille pas, lui : on aura encore le tems de l'attendre.

DONA VIOLANTE.

Votre chagrin me paroît ſi vif qu'il m'inſpire la plus grande envie d'en connoître la cauſe pour vous ſervir ſi je le puis; & d'ailleurs le récit des accidens que l'on a eſſuyés, eſt quelquefois une eſpece de conſolation qui en adoucit l'amertume.

DOM PÉDRO.

Que puis-je vous en dire? Je ſuis Créole du Mexique; j'ai ſervi le Roi au Chili avec un courage & un ſuccès digne de ma naiſſance; car pour vous l'apprendre je me nomme Dom Pédro de Mendoça.

DONA VIOLANTE.

Dom Pédro de Mendoça! Ah! c'eſt le nom de mon ingrat.

DOM PÉDRO.

Mon pere m'a fait partir pour venir ici épouſer la fille d'un de ſes amis. Il m'a chargé de trente mille ducats en lingots que j'ai négociés pour avoir des lettres de change ſur Seville. A

peine arrivé, ſans me donner même le tems de recevoir mon argent, j'ai pris le chemin de Madrid pour me rendre plus vîte auprès de ma maîtreſſe. Je me ſuis arrêté pour ſoûper dans un bourg à quelque diſtance d'ici. Un Cavalier s'y eſt trouvé qui a ſoupé avec moi. Mon amour ne m'a pas permis de m'arrêter : je ſuis parti, & ce coquin, que le ciel confonde, a changé ma malle avec celle de cet étranger, de ſorte que mes lettres de change; celles de mon pere à ſes amis, mes bijoux, tout mon bien, toutes mes eſpérances ſont évanouies ſans reſſource.

DONA VIOLANTE.

Voilà un événement bien ſingulier. Mais dès qu'un de vos gens eſt allé retrouver le Cavalier avec qui vous avez ſoupé, la mépriſe ſera facile à réparer.

BERTRAND.

C'eſt votre faute auſſi : vous me preſſez ſi fort. Qui diable auroit pu ſe défier d'une pareille aventure ?

DOM PÉDRO.

Tu n'avois que faire de t'enivrer, traître.

SCENE VI.

Les mêmes, MATHIEU, *Domeſtique de Dom Pédro avec une malle.*

MATHIEU.

Il faut, Monſieur, que le diable ait emporté votre homme. Il n'eſt pas poſſible d'en découvrir la moindre piſte.

DOM PÉDRO.

Que dis-tu, Mathieu?

MATHIEU.

Oh! par-dieu, bien fin qui le retrouvera. Il a diſparu comme une ombre.

DOM PÉDRO.

Que viens-tu me conter? Il m'a dit lui-même qu'il alloit à Valence.

MATHIEU.

Ma foi en ce cas il en a menti. J'ai parlé à un Berger qui l'a vu partir. Au lieu de ſuivre le chemin de Valence, il a pris l'oppoſé en diſant qu'il alloit

à Alcala, & passé le Berger, il n'a plus laissé de traces.

DOM PÉDRO, *à Bertrand.*

Me voilà donc ruiné par ta sottise.

DONA VIOLANTE.

Il n'y a donc que des malheureux dans le monde. Moi, je pleure mon honneur, celui-ci regrette son bien : il n'y a par-tout que des gens qui souffrent.

MATHIEU.

Voyez ce que vous ferez de ce porte-manteau?

DOM PÉDRO.

Ce que j'en ferai! je le brûlerai.

DONA VIOLANTE.

Vous avez tort.

DOM PÉDRO.

Et qu'en faire donc?

DONA VIOLANTE.

Ouvrez-le, peut-être y trouverez-vous des éclaircissemens sur ce que peut être devenu cet homme sur sa route.

DOM PÉDRO.

Vous avez raison : brise le cadenat; vois ce qu'il y a dedans.

BERTRAND.

BERTRAND.

Des papiers. Comment, diable, un portrait!

DOM PÉDRO.

Beau dédommagement.

BERTRAND.

Par ma foi, la dame eſt jolie (4).

DOM PÉDRO, *en le jettant.*

Mets-le en pieces, miſérable!

DONA VIOLANTE, *à part.*

Il faut un peu le voir. Ah! ciel, qu'ai-je vu?

INÈS.

Quoi donc?

DONA VIOLANTE, *à part.*

Inès, c'eſt mon portrait.

INÈS, *bas.*

Ne vous découvrez pas.

BERTRAND.

Voilà des lettres.

---

(4) J'ignore ſi Regnard ſavoit l'Eſpagnol; mais aſſurément il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe ici une des plus plaiſantes ſcenes de ſes Ménechmes,

DOM PÉDRO.

Décachete-les.

DONA VIOLANTE.

Ce ſont des vers, je crois.

DOM PÉDRO.

Voilà de belles guenilles pour me dédommager.

DONA VIOLANTE, *lit.*

» Sonnet à Violante, la nuit que je » l'ai trompée ». (*A part.*) Quel outrage !

INÈS.

Voilà un maître ſcélérat.

BERTRAND, *lit.*

» Je dois cent ducats à Madrid à » Jerôme du Cid qui me les a prê- » tés ».

INÈS.

Voilà de bons effets, Monſieur.

DOM PÉDRO.

Je ne me ſens pas de rage ; trente mille ducats de perdus !

BERTRAND.

Voici des lettres ſoigneuſement cachetées.

DOM PÉDRO.

Quelle eſt l'adreſſe ?

DONA VIOLANTE.

L'une eſt au Préſident de Flandre, l'autre au Marquis de Velada, l'autre pour le Régent du Conſeil d'Aragon.

DOM PÉDRO.

En ce cas, mon homme alloit à Madrid.

DONA VIOLANTE.

(*A part.*) Je renais. (*Haut.*) Apparemment que c'eſt à cauſe de la Dame du ſonnet qu'il fuyoit avec tant de précautions.

DOM PÉDRO.

Cela peut être ; me voilà un peu ranimé. S'il vient à Madrid, je ne perds pas tout-à-fait l'eſpérance de le retrouver.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Ni moi celle de me venger de lui.

DOM PÉDRO.

Ouvre quelques-unes de ces lettres, il s'y trouvera des enſeignemens plus certains de ſon nom & de ſes projets.

BERTRAND.

Voilà celle qui eſt adreſſée au Régent.

DONA VIOLANTE, *en la prenant.*

Voyons ce qu'elle dit. (*Elle lit.*)

» Le Capitaine Dom Manuel de » Herrera eſt mon ami & mon cama- » rade. Depuis dix ans qu'il ſert Sa » Majeſté en Flandre, il s'eſt parfaite- » ment acquitté de ſon devoir comme » le prouvent les certificats qu'il em- » porte. Il a eu une diſpute avec un » Officier Navarrois à qui il a donné » un coup d'épée : c'eſt ce qui l'oblige » de recourir à votre Excellence, pour » l'aider à obtenir ſa grace; j'eſpere » que vous ne lui refuſerez pas vos ſe- » cours. Je vous embraſſe & ſuis, mon » cher couſin, &c. *Dom Martin Ro- » main, Meſtre-de-Camp* ».

DOM PÉDRO.

Il avoit en effet l'air d'un homme de diſtinction. Je lui pardonne de m'avoir trompé ſur la crainte du péril qu'il couroit à ſe déclarer.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Enfin, il ſe nomme Dom Manuel

de Herrera. Voilà donc le véritable auteur de ma ruine, & Dom Pédro de Mendoça eſt innocent.

DOM PÉDRO.

Il aura fait ſemblant d'aller à Alcala pour dépayſer ceux qui pouvoient être tentés de le ſuivre, & il reviendra bientôt à Madrid.

BERTRAND.

Ne perdons pas de tems, Monſieur, courons à la découverte.

DOM PÉDRO.

Tu as raiſon, partons.

DONA VIOLANTE.

Puiſſiez-vous trouver ce que vous cherchez.

SCENE VII.

DONA VIOLANTE, INÈS.

DONA VIOLANTE.

Eh bien! Inès, que dis-tu de tout cela?

INÈS.

Je ne ſais ſi je dors ou ſi je veille, mais je ne puis m'empêcher cependant d'admirer votre bonheur, puiſque vous voilà du moins inſtruite du nom de celui de qui vous avez à vous plaindre.

SCENE VIII.

Les mêmes, PIMIENTO.

PIMIENTO.

Vive-dieu! c'eſt être bien fou que de riſquer ſa vie pour empêcher une voiture de verſer. Le voilà bien con-

tent d'avoir été faire le Dom Quichotte.

INÈS.

Madame, c'eſt Pimiento; ne le reconnoiſſez-vous pas?

DONA VIOLANTE.

Tais-toi. Qu'eſt-ce mon ami? vous me paroiſſez étranger? Cherchez-vous une condition?

PIMIENTO.

Non, Monſieur, j'ai bien aſſez d'un Maître. Il faut que je reſte avec lui juſqu'à la fin de ſes jours qui ne tardera pas à arriver.

DONA VIOLANTE.

Et pourquoi?

PIMIENTO.

Parce que c'eſt un fou. Le Chevalier du Soleil n'a jamais eu plus d'aventures. Tout à l'heure encore il vient de prendre ſes jambes à ſon cou pour aller ſecourir une voiture emportée par ſix chevaux qui avoient le mors aux dents; mais elle n'en a pas moins verſé.

DONA VIOLANTE.

C'eſt le caractere des honnêtes gens

d'aimer à ſecourir les malheureux; & qui eſt ce Cavalier?

PIMIENTO.

C'eſt Dom Pédro de Mendoça qui a ſervi long-tems en Flandre en qualité de Major Général de l'armée.

DONA VIOLANTE.

Et où ſe rend-il à préſent?

PIMIENTO.

A Madrid, où le Miniſtere l'appelle pour lui donner une autre place.

INÈS.

Les lettres ne vous ont pas trompée; mais prenons garde à nous, Madame, voilà les gens de la voiture, & votre infidele avec eux.

DONA VIOLANTE.

Retirons-nous, nous ſerons plus ſûres de ne le plus perdre de vue en le ſuivant ſans en être apperçues. Il m'en coûtera la vie, ou je le forcerai à me donner la main.

(*Elles s'en vont.*)

PIMIENTO.

Bonté divine! quand mon Maître ſera-t-il las de faire le Chevalier errant?

SCENE IX.

DOM MANUEL, DONA SÉRAPHINE, POLONIA, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

RASSUREZ-VOUS, Madame; vous n'avez plus rien à craindre; votre pere eſt ſauvé, votre voiture eſt relevée. Mais vous-même comment vous ſentez-vous? Mon bonheur eſt-il parfait? & ayant été aſſez favoriſé de la fortune, pour me trouver dans le cas de vous être utile, ai-je réuſſi à vous épargner tous les accidens que l'on avoit à craindre dans une circonſtance auſſi triſte?

DONA SÉRAPHINE.

Je ſuis pénétrée, Monſieur, de la plus vive reconnoiſſance. L'intrépidité avec laquelle vous vous êtes expoſé vous-même pour nous garantir, vous donne toutes ſortes de droits ſur mon pere & ſur moi. Il ſe chargera de

nous acquitter à Madrid, où nous vous reverrons ſans doute. Adieu.

DOM MANUEL.

Je ne vous quitte qu'à regret, & ſans l'eſpérance que vous me laiſſez de vous revoir bientôt, il m'en coûteroit la vie pour avoir ſauvé la vôtre. (*A Pimiento.*) Ne perds pas de vue leur voiture, parce que je veux la ſuivre.

PIMIENTO.

Et quel eſt votre deſſein?

DOM MANUEL.

De connoître cette beauté qui regne ſur mon ame.

PIMIENTO.

Comment! vous en voilà déja amoureux fou. Vous n'y penſez pas: prenez-vous toutes les femmes pour des Violantes?

DOM MANUEL.

Je ne ſais, mais je veux la ſuivre; marchons.

SECONDE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

QUE dis-tu de tout ceci, Pimiento?

PIMIENTO.

Moi! je ne me ſens pas de joie: ô bienheureuſe malle! ſource de plaiſirs & de raviſſemens! Voilà une minute qui vous a mieux valu que dix ans tout entiers de ſervice, de courage & de périls.

DOM MANUEL.

La mépriſe eſt ſinguliere.

PIMIENTO.

Les beaux lingots!

DOM MANUEL.

Il y a quantité d'or & de pierre-

ries, ſans compter les lettres de change.

PIMIENTO.

Monſieur, j'ai imaginé un excellent moyen pour en toucher au plutôt le montant ici & à Cadix.

DOM MANUEL.

Comment! que dis-tu malheureux?

PIMIENTO.

Ecoutez-moi. Ce pauvre Cavalier dévaliſé ne s'appelle-t-il pas Dom Pédro de Mendoça?

DOM MANUEL.

Cela eſt vrai.

PIMIENTO.

Et le haſard ne vous a-t-il pas fait prendre le même nom, quand vous avez voulu cacher le vôtre?

DOM MANUEL.

Je l'avoue.

PIMIENTO.

Eh bien! puiſque ce pauvre diable arrive du Mexique, qu'il ne connoît perſonne, & n'eſt connu de perſonne, ma foi continuez à être encore lui

juſqu'à ce que vous ayez reçu ſon argent.

DOM MANUEL

Quels conſeils oſes-tu me donner, coquin ?

PIMIENTO.

Ma foi, de très-bons. Votre homme eſt nanti de vos papiers ; laiſſez-le être Dom Manuel malgré qu'il en ait, & ſe démêler comme il pourra des ſuites de votre affaire.

DOM MANUEL.

Tu parles bien comme un miſérable Valet qui ne connoît ni les loix de l'honneur, ni celles de la probité.

PIMIENTO.

Nous voilà bien. Et que prétendez-vous faire de toute cette fortune que vous tenez des mains de la providence ?

DOM MANUEL.

Moi ! je ne ferai rien d'indigne d'un gentilhomme. Je ne ſouillerai point ma nobleſſe par une lâche avarice ; je rendrai cet or, ces bijoux à leur maître, ſans en retenir ſeulement un ducat. Il n'y a point de richeſſes qui vaille l'honneur, & je conſerverai

toujours le mien pur & intact. Les ſeules fautes qui nous ſoient permiſes, ſont celles dont l'amour eſt la ſource. Celles-là deviennent glorieuſes pour celui qui les commet. L'exemple de tant de grands hommes & même des Dieux qui ſe ſont tout permis ſans ſcrupule, pour ſatisfaire cette généreuſe paſſion, juſtifie ſuffiſamment quiconque les imite. Le ſeul uſage que je prétends faire de ce bienfait du haſard, c'eſt de m'en aider pour parvenir à la poſſeſſion de l'adorable Séraphine. Je vois que c'eſt pour l'épouſer que Mendoça ſe rendoit à Madrid. Je profiterai ſans remords, pour le ſupplanter, de la rencontre imprévue qui me met en état de m'approprier ſous ſon nom une ſi divine perſonne.

PIMIENTO.

Eh ! mon Dieu, quelle extravagance ! Ne voyez-vous pas que l'homme à la malle ne manquera pas tout d'abord de ſe rendre chez ſa maîtreſſe, & qu'avec vos ſcrupules vous ſerez mis à la porte après avoir été forcé de reſtituer juſqu'au nom que vous prétendez conſerver ſeul.

DOM MANUEL.

Il faut riſquer quelque choſe.

PIMIENTO.

Morbleu ! s'il faut riſquer quelque choſe, que ce ſoit donc pour des ducats qui nous aſſureront une vie heureuſe, plutôt que pour une péronelle dont la pourſuite va l'empoiſonner.

DOM MANUEL.

Vive-dieu ! je ne ſais à quoi tient que je te coupe le viſage ? Me crois-tu capable d'une friponnerie ?

PIMIENTO.

Eh ! comment appellez-vous donc ce beau projet auquel vous vous arrêtez ?

DOM MANUEL.

C'eſt un effet de l'amour qui me tourmente ! Le tien ſeroit une baſſeſſe.

PIMIENTO.

Voilà de belles diſtinctions : vous craignez de le priver de ſon argent, & vous ne héſitez pas à lui voler ſa maîtreſſe ! Dites tout ce qu'il vous plaira : pour moi je vais au ſolide, & ſi je prétendois à la femme, je voudrois, par-dieu, avoir auſſi les dia-

mans. Il n'y a pas plus de ſcrupule à ſe faire de l'un que de l'autre.

DOM MANUEL.

Tais-toi & ſuis-moi : j'apperçois une voiture. Ah! Ciel, c'eſt Séraphine qui s'apprête à ſortir : allons, il faut la joindre.

SCENE II.

DONA SÉRAPHINE, DOM GOMÈS, POLONIA, *prêts à monter en caroſſe*, DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM GOMÈS.

NE crains rien, ma fille, il arrivera. Dom Pédro de Mendoça n'eſt pas homme à manquer de parole. Je ſoupçonne qu'il veut nous ſurprendre & nous apporter lui-même des nouvelles de ſon débarquement.

DONA SÉRAPHINE.

A la bonne heure. (*A part.*) Je crois que depuis hier je commenceà à lui

pardonner ſa lenteur. D'où vient donc ce Cavalier qui m'a ſecourue avec tant de courage occupe-t-il ſi fort mon eſprit ?

DOM GOMÈS.

Allons au Prado : un peu de promenade te garantira de la mélancolie où je te vois prête à tomber. Montons.

DOM MANUEL.

Allons, haſardons-nous.

DONA SÉRAPHINE, *voyant Dom Manuel.*

O Ciel ! qu'eſt-ce que j'apperçois ?

DOM GOMÈS.

Monſieur, que ſouhaitez-vous ?

DOM MANUEL.

Excuſez mon incivilité. N'eſt-ce pas ici que demeure Dom Gomès de Peralte ?

DOM GOMÈS.

Lui-même, & c'eſt à lui que vous parlez. Mais me trompé-je ; n'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui nous avez rendu hier un ſi grand ſervice lorſque notre voiture a verſé ?

DOM MANUEL.

Je ſuis bienheureux d'avoir pu vous

être utile dès le premier moment où je vous ai vu. Votre ſenſibilité, ſans doute, n'en ſera pas moins vive, quand vous ſaurez que c'eſt Dom Pédro de Mendoça à qui vous avez cette obligation.

DOM GOMÈS.

Quel bonheur! Viens, mon fils, embraſſe-moi encore une fois : ta lenteur nous jettoit dans une terrible inquiétude : emmenez la voiture vous autres. Rentrons ; & toi, ma fille, n'embraſſes-tu pas ton mari ?

DONA SÉRAPHINE.

Volontiers, mon pere, vos deſirs ſont des ordres pour moi.

PIMIENTO.

Cela commence bien, il faut voir la ſuite.

DOM GOMÈS.

Comment ſe porte le cher pere ?

DOM MANUEL.

Il ſouffre un peu de la goutte.

PIMIENTO.

A cela près il ſe porte le mieux du monde.

DOM GOMÈS.

Nous avons étudié tous deux enſemble à Alcala il y a long-tems. Nous étions des comperes alors.

DOM MANUEL.

Il m'a ſouvent entretenu de ces années de jeuneſſe : il n'en parle jamais ſans attendriſſement.

DOM GOMÈS.

Il a bien raiſon, je ſuis tout de même. Le brave homme ! Allons, vous devez être fatigué. Entrons, il faut vous repoſer, & nous ſaurons après tout à notre aiſe des nouvelles de la famille. (*Ils rentrent.*)

SCÈNE III.

DOM PÉDRO DE MENDOÇA, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

Il ne ſera pas poſſible de le retrouver.

BERTRAND.

Que le diable l'emporte. Le chien d'homme! Mais eſt-ce à Madrid auſſi que vous pouvez vous flatter de le découvrir?

DOM PÉDRO.

Il n'y a pas une auberge que je n'aie parcourue.

BERTRAND.

Bon! les auberges. Et ſi c'eſt, comme je le ſoupçonne, un Chevalier d'induſtrie, croyez-vous qu'il ira s'y fourrer?

DOM PÉDRO.

Enfin, j'ai ſu que c'étoit ici la demeure de Dom Gomès.

BERTRAND.

Il faut le voir au plutôt : il vous aidera dans vos recherches.

DOM PÉDRO.

Mais je ne pourrai lui faire voir qui je ſuis.

BERTRAND.

Pourquoi balanceroit-il ? Quand il héſiteroit à vous reconnoître, il ne héſitera pas à vous ſervir.

DOM PÉDRO.

Voilà un vieillard qui ſort de la maiſon, c'eſt probablement lui-même.

BERTRAND.

Il faut l'aborder.

SCENE IV.

DOM GOMÈS, SÉRAPHINE, DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

Si c'eſt un titre, Monſieur, pour être bien reçu de vous, que d'être fils d'un de vos plus anciens amis, & d'avoir traverſé les mers les plus éloignées, dans l'eſpoir de votre alliance, j'ai plus de droit qu'un autre à cette honorable prétention : je me nomme Dom Pédro de Mendoça

DOM GOMÈS.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

DOM PÉDRO.

Vous avez marqué par lettre à mon pere un violent deſir d'unir vos deux maiſons, & je viens du fond du Mexique remplir vos vues, ſi je ſuis aſſez heureux pour vous trouver encore dans le même deſſein.

DOM GOMÈS.

Monſieur, vos paroles ſont pour

moi autant d'énigmes. Vous êtes, dites-vous, Dom Pédro de Mendoça, & vous arrivez du Mexique?

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une aventure bien ſinguliere.

DOM PÉDRO.

A quoi puis-je attribuer la ſurpriſe où je vous vois? Mon pere m'avoit tant aſſuré qu'à mon nom ſeul tout me ſeroit ouvert ici, & votre maiſon & votre cœur : ſe ſeroit-il trompé, ou ne ſeriez-vous pas ce Dom Gomès qu'il a tant chéri?

DOM GOMÈS.

Je ne reviens pas de l'embarras où il me jette. Séraphine, y comprends-tu quelque choſe?

DOM PÉDRO.

Eſt-ce-là la charmante Séraphine? Ah! pardon, Madame, permettez que cet embraſſement vous prouve mon amour & mes.....

DONA SÉRAPHINE, *le repouſſant.*

Arrêtez, Monſieur, & ſongez à qui vous parlez.

DOM PÉDRO.

Où ſuis-je donc?

DOM GOMÈS.

Finiſſons ce badinage. Je ne vous conteſte pas le nom que vous vous attribuez ; mais apprenez que le véritable Dom Pédro de Mendoça, le fils de Dom Diégo de Mendoça eſt ici : il vous a heureuſement prévenu. Il m'a remis les lettres de ſon pere & toutes les autres preuves que je pouvois exiger pour le reconnoître. J'ignore quelles ſont vos vues dans une tentative que je pourrois qualifier plus durement, ou plutôt je ne veux pas les approfondir : mais je ne puis m'empêcher de vous obſerver que votre perſonne ne me paroît pas faite pour un rôle auſſi déshonorant.

DOM PÉDRO.

Ciel! qu'entends-je? Je vous pardonne, Dom Gomès, de me méconnoître, puiſque vous ne m'avez jamais vu ; mais vous êtes trop éclairé pour reſter long-tems dans une erreur ſi dangereuſe pour vous. Apprenez que ce prétendu Dom Pédro eſt un fripon qui a l'ame auſſi vile que ſon extérieur eſt engageant. Il m'a volé dans une auberge tout mon argent & les titres qui pouvoient m'aider à vous deſſiller les

les yeux. C'eſt un miſérable qui ne ſe contente pas de filouter les hommes; il fait auſſi métier d'abuſer les filles dans les maiſons où l'on a la foibleſſe de le ſouffrir. Il a été obligé de fuir hors de Flandre où il craignoit d'être arrêté. Il ſe nomme Dom Manuel de Herrera : il a ſéduit dans Valence une fille de bonne famille ſous une promeſſe de mariage, & s'eſt éclipſé après l'avoir déshonorée. Il vient ſans doute faire ici ſous mon nom le même emploi de ſes talens : mais défiez-vous-en; & ſi vous expoſez la trop aimable Séraphine à ſa vue, tremblez en ſongeant au ſort de l'infortunée Violante.

DOM GOMÈS.

Voila un hardi perſonnage de venir ainſi couvrir de honte à mes yeux le gendre que je me ſuis choiſi. Qu'on appelle Dom Pédro.

SÉRAPHINE.

Gardez-vous-en bien, ou vous allez cauſer quelque malheur. Ne voyez-vous pas que cet homme-ci eſt ſon ennemi, & qu'il s'efforce par ſes hiſtoires de lui nuire dans votre eſprit. Mépriſez cette ruſe mal concertée & ſon auteur. Les lettres que

Dom Pédro vous a préſentées ; les témoignages de ſon pere, du Viceroi du Mexique, les richeſſes qu'il a rapportées de ſon pays, la généroſité qui brille dans toute ſa perſonne, ne ſont-elles pas des cautions plus ſûres de ſa ſincérité, que les allégations imprudentes d'un inconnu ?

DOM GOMÈS.

Tu as raiſon, ma fille. Laiſſons-là cet homme qui ſe trompe, ou qui veut me tromper.

DOM PÉDRO.

Quoi ! vous me quittez ?

DOM GOMÈS.

Allez, Monſieur, allez ; tendez vos pieges à des gens faits pour s'y laiſſer prendre. (*Il rentre avec ſa fille.*)

SCENE V.

DOM PÉDRO, BERTRAND, DONA VIOLANTE, *en homme.*

DOM PÉDRO.

VIVE-DIEU! ſi je n'avois encore du reſpect pour ſon âge, cet inſtant auroit été le dernier de ſa vie.

BERTRAND.

Nous voilà bien chanceux : ſans argent, ſans crédit, ſans nom même, puiſqu'on nous a pris le nôtre, qu'allons nous devenir?

DONA VIOLANTE.

Qu'eſt-ce, Meſſieurs? D'où vient l'accablement où je vous vois?

DOM PÉDRO.

Eh! d'où peut-il venir, ſi ce n'eſt de la plus abominable friponnerie qu'on ait jamais faite? Mais, Monſieur, vous pouvez me rendre le plus grand ſervice.

DONA VIOLANTE.

Moi! & comment?

DOM PÉDRO.

Vous me remettez, ſans doute.

DONA VIOLANTE.

Oui, vous êtes, ſi je ne me trompe, ce Cavalier à qui l'on a changé ſa malle l'autre jour, & à qui on a par ce moyen enlevé tout ſon argent.

DOM PÉDRO.

Ce n'eſt-là que la moindre de mes pertes. Mais ce miſérable qui s'eſt ainſi emparé de mon bien, s'eſt préſenté ſous mon nom chez le pere de la fille que je voulois épouſer. Il y a été reçu comme le fils de la maiſon, & moi qui viens de me préſenter à ce vieillard abuſé, j'en ai été traité indignement. Venez m'aider à le détromper, puiſque vous êtes témoin de tout ce qui s'eſt paſſé. Uniſſons-nous pour faire punir comme il le mérite, le lâche qui m'outrage & me fait outrager par des perſonnes ſi cheres.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Que faire ? Si j'ai pour lui cette complaiſance, Dom Manuel eſt perdu ; je n'ai pas d'eſpoir de l'épouſer, & je reſte déshonorée moi-même ſans reſſource. D'un autre côté, ſi je me

refuſe à ce que ſouhaite ce malheureux étranger, mon infidele peut aller loin & tromper Dom Gomès & ſa fille au point qu'ils ſeront malgré eux forcés de prendre ſa défenſe. N'y auroit-il pas moyen de concilier leur intérêt & le mien, de ménager le traître qui nous perd, ſans le compromettre trop dangereuſement ?

DOM PÉDRO.

Vous balancez.

DONA VIOLANTE.

Je penſe que mon témoignage aura bien peu de poids ici où je ne ſuis pas plus connu que vous. Ce ſeroit peut-être donner lieu à de nouveaux ſoupçons, que de vous produire avec un ſi foible appui. Il vaudroit mieux, ce me ſemble, faire venir des informations de Seville & de Cadix, où vous m'avez dit que vous aviez des correſpondances.

DOM PÉDRO.

Cela eſt bien, mais il faut du tems; & dans l'intervalle le traître ne peut-il pas ſe marier ?

DONA VIOLANTE.

Ne craignez rien. Je vous réponds

de mettre obſtacle à ſon mariage juſqu'à ce que vous ayez fait venir tous les certificats dont vous avez beſoin.

DOM PÉDRO.

Et comment ferez-vous ?

DONA VIOLANTE.

Rapportez-vous-en à mon zele.

DOM PÉDRO.

Mais qui peut vous en inſpirer un ſi fort en ma faveur ?

DONA VIOLANTE.

Croyez que je ſuis très-intéreſſé à vous voir réuſſir.

DOM PÉDRO.

Intéreſſé ! de quelle maniere ?

DONA VIOLANTE.

Peut-on voir ſouffrir un galant homme, tel que vous me paroiſſez être, ſans prendre la plus grande part à ſes douleurs?

DOM PÉDRO.

Rien ne pourra égaler ma reconnoiſſance.

DONA VIOLANTE.

Allez, & ſoyez bien certain que je

vous procurerai tous les délais dont vous croirez avoir beſoin.

DOM PÉDRO.

Adieu donc. (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

DONA VIOLANTE, *ſeule.*

A-T-ON jamais vu une ſituation auſſi ſinguliere que la mienne. Je viens ici pour y découvrir un infidele & le forcer de répondre à mon amour; & au moment où je vais le rejoindre, je le trouve dans un péril qui menace ſa liberté & même ſa vie. Par là je me vois forcée, moi qui le cherchois, de me dérober à ſa vue, & de devenir la protectrice de mon ennemi. Allons, rempliſſons ce devoir pénible : défendre ſon honneur, c'eſt défendre le mien qui n'en doit plus être ſéparé. J'ai déja pénétré tous ſes projets : je ſais que la beauté de Séraphine a fait plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que toutes les richeſſes du pauvre inconnu qu'il a dépouillé ſans le vouloir : mais

je ſaurai arrêter cette nouvelle paſſion dans ſa naiſſance. J'ai déja fait entrer Inès dans la maiſon de Séraphine. En la voyant il n'oſera pas pourſuivre ſa criminelle entrepriſe : il rougira devant ce temoin irrécuſable. Sois-moi propice amour, & rends-moi l'honneur, Dieu cruel, puiſque c'eſt toi qui me l'as fait perdre. (*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

DOM VINCENT, CRISPIN, INÈS, *voilée.*

DOM VINCENT.

CRISPIN, dès que tu verras une femme ſe cacher de nous avec quelque affectation, avertis moi afin que je la ſuive & que je la connoiſſe : peut-être ſerai-je aſſez heureux pour trouver ici la miſérable qui m'a déshonoré, & pour laver dans ſon ſang la honte dont elle m'a couvert.

CRISPIN.

Tenez, Monſieur, voilà de ce côté

une drôleſſe qui ne ſe montre qu'avec précaution.

INÈS.

Violante m'a donné-là une aſſez déſagréable commiſſion. Il faut que je me préſente chez Dom Gomès pour entrer au ſervice de Séraphine. Voyons... Mais Ciel! que vois-je?.....

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt Inès, du moins c'eſt ſa taille & ſa marche : c'eſt elle-même, par-dieu.

DOM VINCENT.

Je le crois auſſi. Arrête, malheureuſe! à quoi bon ce déguiſement? Ne crois pas te ſouſtraire à mes regards : je t'ai reconnue, découvre-toi ou tu es morte.

INÈS, *à part.*

Eſt-il poſſible que je ſois tombée ſi mal à propos ſous ſa main? (*Haut.*) Eh bien! oui, Monſieur, c'eſt moi; modérez-vous.

DOM VINCENT.

Il faut m'apprendre à l'inſtant tout ce que je veux ſavoir, ou je vais tout à l'heure commencer par toi à me venger.

INÈS.

Eh bien! je vais tout vous dire. Il eſt vrai que j'ai accompagné Mademoiſelle votre ſœur cette malheureuſe nuit où elle a cru devoir ſe ſouſtraire à vos reproches. Se voyant ſi cruellement trompée, elle n'a pu ſe réſoudre à reſter dans Valence où ſa délicateſſe lui faiſoit craindre que tout le monde ne fût inſtruit de ſon infortune : elle s'eſt retirée à Monviedra, auprès de votre tante l'Abbeſſe : elle lui a confié ſes chagrins & s'eſt cachée auprès d'elle autant pour expier ſa foibleſſe, que pour en dérober la connoiſſance au public. Je me ſuis chargée de venir à Madrid à la découverte de ſon amant. Le haſard a fait que je ſuis deſcendu dans la même auberge où étoit logé cet infame ſéducteur. J'ai trouvé moyen un jour qu'il n'y étoit pas, de me gliſſer dans ſa chambre. Des lettres que j'y ai trouvées m'ont appris que ce Dom Pédro ſuppoſé s'appelloit Dom Manuel de Herrera, & qu'il venoit ici avec des lettres de recommandation à tous les Miniſtres, pour ſolliciter la grace d'un meurtre qu'il a commis en Flandre. Si vous

ſouhaitez de le voir, ſuivez-moi & vous ſerez ſatisfait.

DOM VINCENT.

Où eſt ſon auberge?

INÈS.

Auprès des Carmes. (*A part.*) Ma foi, tant pis pour notre homme du Mexique : il s'en tirera comme il pourra : mais je ne ſaurois autrement garantir Violante de la fureur de ſon frere.

DOM VINCENT.

Je te ſuis; mene-moi à cette auberge, Inès.

INÈS.

Marchons, Monſieur. (*Ils ſortent.*)

SCENE VIII.

Le théatre repréſente l'auberge de Dom Pédro.

DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

VOILA donc, mon pauvre ami, ce qu'on appelle la Cour, la Capitale. Hélas ! tous ceux qui paſſoient d'Eſpagne au Mexique, avoient bien raiſon de me dire que c'étoit le pays du menſonge & de la fourberie.

BERTRAND.

Les gens y ſont bien plus fripons que des Algériens ; ils volent en pleine paix.

DOM PÉDRO.

Je ne l'éprouve que trop. Que vais-je devenir ? Mépriſé, ſans connoiſſances, ſans reſſources, regardé dans la maiſon de Dom Gomès comme un fripon ou comme un fou.....

BERTRAND.

Mais ce Monſieur vous l'a dit tantôt. Ecrivez à Seville, faites venir des certificats.

DOM PÉDRO.

Il faudra bien s'y réſoudre ; mais la lenteur avec laquelle tout cela ſe fera me déſeſpere. Va toujours voir à la poſte s'il n'y a point de lettres pour moi : en attendant je vais écrire celles qui partiront par l'ordinaire du ſoir.

BERTRAND.

J'y vais.

DOM PÉDRO.

Je crois que j'en deviendrai fou, ſi cela continue.

SCENE IX.

DOM PÉDRO, DOM VINCENT, LA GARDE.

DOM VINCENT.

(*A part.*) VOILA donc mon homme ; il faut m'en bien aſſurer. (*Haut.*) Monſieur, voudriez-vous bien me faire le plaiſir de m'apprendre comment vous vous appellez.

DOM PÉDRO.

Que vous importe ? Je m'appelle Dom Pédro de Mendoça

DOM VINCENT.

J'entends. Vous êtes ce miſérable Manuel de Herrera qui, ſous un nom ſuppoſé, déshonorez les filles de qualité. Vous me devez raiſon de l'affront que vous m'avez fait. Si je vous avois trouvé à Valence, vous m'auriez payé plus cher le crime que vous n'avez pas rougi d'y commettre.

(*Il met l'épée à la main.*)

DOM PÉDRO.

Moi ! un affront à vous ! dans Valence ? Eh ! je n'y ai été de ma vie. Il n'y a pas ſix ſemaines que j'ai débarqué à San-Lucar, & je ſuis venu ici tout droit. Comment diable aurois-je pu vous inſulter ? Mais je vois ce que c'eſt. Le traître qui s'eſt emparé de mon bien, & qui ſe pare ici de mon nom, eſt également l'auteur de l'outrage dont vous gémiſſez.

DOM VINCENT.

L'artifice eſt ingénieux ; mais je n'en ſerai pas la dupe. Voici toute

ma réponſe. (*Il le charge à coups d'épée.*)

DOM PÉDRO.

Ma foi, tant pis pour vous puiſque vous m'y forcez. (*Il ſe défend.* Voilà un brave homme.

DOM VINCENT.

Il ſe bat bien pour un vil ſéducteur.

LA GARDE, *derriere le théatre.*

Arrêtez de la part du Roi.

DOM PÉDRO.

C'eſt la Garde.

DOM VINCENT.

Quel malheur! il faut remettre ma vengeance à un autre jour.

DOM PÉDRO.

Vous parlez toujours de vengeance, mais vous me prenez pour un autre.

LA GARDE.

Arrêtez-les, ſuivez-les.

DOM VINCENT.

Je me retire; mais ſongez qu'il faut l'épouſer, ou renoncer à la vie.

(*Il ſe retire.*)

*

SCENE X.

DOM PÉDRO, LA GARDE.

UN ARCHER.

Bas les armes, mon Gentilhomme?

DOM PÉDRO.

Je ne ſais pas réſiſter à la Juſtice; mais prenez bien garde ſi c'eſt moi....

UN ARCHER.

Oui, oui, c'eſt vous-même.

DOM PÉDRO.

Quel crime ai-je commis?

UN ARCHER.

Quel crime! n'en eſt-ce pas déja un aſſez grand que le duel même où nous venons de vous ſurprendre? Mais de plus, n'eſt-ce pas vous qui avez tué un homme à Bruxelles? La veuve eſt ici, elle a rendu plainte contre vous: vous êtes Dom Manuel de Herrera: les papiers qu'on a trouvés dans vos effets en font foi. Je ſuis bien inſtruit comme vous voyez.

DOM PÉDRO.

O fortune! fortune, ne te laſſeras-tu pas de me perſécuter! Il n'y a rien de ſi faux que tout ce que vous dites-là? Quand ma nobleſſe ſeroit moins connue.....

UN ARCHER.

En voilà aſſez : ce n'eſt pas avec nous que vous avez à vous juſtifier. Venez en priſon où vous ſerez le maître de dire tout ce qu'il vous plaira. Allons, Meſſieurs, marchons.

DOM PÉDRO.

Eſt-il poſſible, ô Ciel! que je me voie traité avec une barbarie pareille.

UN ARCHER.

Qu'on l'entraîne.

DOM PÉDRO.

J'ai peine à réſiſter à la rage qui me ſuffoque; mais voyons s'il me reſte encore des malheurs à craindre, ou des infortunes à épuiſer.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DONA VIOLANTE, INÈS, *en femmes & magnifiquement habillées.*

INÈS.

Ne m'apprendrez-vous point, Madame, la cauſe de tout ce que je vois ſans y rien comprendre? Nous voilà revenues à nos véritables ajuſtemens; nous voilà logées dans un appartement ſuperbe.

DONA VIOLANTE.

Avec de l'argent on ſe fournit de tout à Madrid en moins de rien.

INÈS.

Oui; mais on a quelque objet, & le vôtre.....

DONA VIOLANTE.

Tu le ſauras. As-tu rendu ma lettre à Dom Gomès ?

INÈS.

A lui-même ; il ſera ici dans un moment. Je lui ai bien donné l'adreſſe & j'ai eu ſoin de lui dire que celle qui le demandoit, étoit une dame nouvellement arrivée des Indes qui vouloit le conſulter ſur une affaire très-importante.

DONA VIOLANTE.

Et à Dom Louis de Herrera, lui as-tu fait rendre la ſienne ?

INÈS.

Tout de même.

DONA VIOLANTE.

C'eſt l'oncle de Dom Manuel. Sur ce que l'on m'a dit de ſa nobleſſe, de ſon courage & de ſa généroſité, je compte trouver en lui un protecteur : mais on frappe ce me ſemble.

INÈS.

C'eſt ſans doute le bon homme.

DONA VIOLANTE.

Ouvre.

INÈS.

J'y vais. Entrez, Monſieur, c'eſt ici la maiſon.

SCENE II.

DONA VIOLANTE, INÈS, DOM GOMÈS.

DOM GOMÈS.

C'EST vous, Mademoiſelle, qui m'avez apporté cette lettre.

INÈS.

Oui, Monſieur, & voilà ma maîtreſſe.

DOM GOMÈS.

Je me rends à vos ordres, Madame; trop heureux ſi mes ſervices peuvent vous être utiles.

DONA VIOLANTE.

Des ſieges. (*Ils s'aſſeoient.*) (*A Inès.*) Si la Comteſſe ma couſine vient me prendre, vous lui direz que je la prie

de m'excuſer, mais que je ſuis occupée à une affaire qu'il ne m'eſt pas poſſible de différer, & vous ne laiſſerez entrer perſonne.

INÈS.

Cela eſt bon, Madame. (*A part.*) Que veut-elle faire avec tout cet appareil? (*Elle ſort.*)

DONA VIOLANTE.

C'eſt un devoir, Monſieur, pour les Gentilhommes que de s'employer à la défenſe des femmes, & en cette qualité vous me devez plus de ſecours que perſonne. Vous avez chez vous, ſi je ne me trompe, un Dom Pédro de Mendoça qui arrive des Indes pour épouſer votre fille.

DOM GOMÈS.

Cela eſt vrai. Ce mariage n'eſt même différé que par je ne ſais quel accident qui m'a obligé d'écrire à Seville des lettres dont la réponſe ne tardera pas.

DONA VIOLANTE.

Mais ſavez-vous que Dom Pédro eſt marié aux Indes?

DOM GOMÈS.

Lui marié !

DONA VIOLANTE.

Lui-même..

DOM GOMÈS.

Ah ! Madame, comment voulez-vous que je ſoupçonne un homme d'honneur, plein d'eſprit & de courage, comme il le paroît, d'une auſſi indigne duplicité ?

DONA VIOLANTE.

Il n'y a pourtant rien de ſi vrai.

DOM GOMÈS.

Mais ne vous en auroit-on pas impoſé ?

DONA VIOLANTE.

Ecoutez-moi, & croyez-en après ce qu'il vous plaira. Je me nomme Anne de Fontaine Major. Je deſcends d'ancêtres illuſtres qui ont occupé les premieres places parmi les conquérans du Nouveau-Monde. Je ſuis née au Mexique, c'eſt là que j'ai vu Dom Pédro. Je lui plûs dès le premier aſpect, & je ne vous cache pas, que des ſoins aſſidus & ſa conſtance parvinrent à me

toucher. Mais l'ingrat ! à peine ſe vit-il au comble de ſes vœux qu'il s'embarqua pour l'Eſpagne, me laiſſant avec la vaine reſſource d'une promeſſe de mariage qu'il croyoit rendre inutile en mettant le vaſte eſpace des mers entre lui & moi. Ni les périls, ni les fatigues d'un long voyage n'ont pu me rébuter. Je l'ai ſuivi juſqu'ici : à peine y ſuis-je arrivée que j'ai appris qu'il ſe préparoit à épouſer la belle Séraphine, au mépris de ſes ſermens & de mes droits devenus ſacrés par ma foibleſſe, autant que par ſon amour. Avant que de rien faire éclater, c'eſt vous que j'ai cru devoir prendre pour conſeil & conſtituer mon Juge. Tenez, Monſieur, jettez les yeux ſur ces papiers. Voilà des lettres qui n'ont que trop contribué à accélérer ma perte. Voilà la promeſſe funeſte qui l'a conſommée. Voilà le portrait de l'infidele qui en a été l'auteur & l'artiſan.....

DOM GOMÈS.

N'en dites pas davantage, Madame, le lâche n'eſt que trop bien convaincu dans mon eſprit. Il ne reſtera pas encore une heure dans ma maiſon. Mais ce n'eſt pas aſſez pour moi de

l'écarter à jamais de ma fille, je veux vous ſervir moi-même contre lui, & vous aider à en obtenir juſtice. Vive-dieu, quand ce ſeroit mon fils je le punirois de ma main. Tranquilliſez-vous, Madame : je vous donne ma parole de travailler à faire tourner tout ceci à votre ſatisfaction, gardez encore le ſecret, & comptez ſur mes ſoins.

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

DONA VIOLANTE, INÈS.

INÈS.

Le bon homme s'en va tout échauffé. Mais qu'eſpérez-vous de cet artifice ?

DONA VIOLANTE.

Puiſque la bonne foi m'a été ſi nuiſible, il faut bien que je me ſauve par un peu de menſonge. Je gagne au moins à celui-ci de rompre le mariage de mon perfide.

INÈS.

INÈS.

Il n'y a rien de mieux imaginé ; mais il vous reſte encore un filet à tendre.

DONA VIOLANTE.

Il eſt tout prêt, & Dom Louis de Herrera vient de ſoi-même s'y jetter. C'eſt lui que j'apperçois, ne me quittes pas.

SCENE IV.

DONA VIOLANTE, INÈS, DOM LOUIS.

DOM LOUIS.

Si l'on m'a bien enſeigné l'adreſſe, c'eſt ici. Pardonnez, Madame, ſi j'entre ſans frapper ; mais la porte étoit ouverte & je n'ai pas voulu retarder d'un moment le plaiſir de faire ma cour à l'aimable Violante Pacheco.

DONA VIOLANTE.

Si je vous ai fait prier d'honorer cette maiſon de votre préſence, c'eſt

ſur la réputation de votre généroſité; vous connoiſſant pour l'oncle de Dom Manuel de Herrera, je n'ai pas douté un inſtant que je ne trouvaſſe en vous tout l'appui dont j'ai beſoin pour obtenir la réparation d'un affront qu'il m'a fait.

DOM LOUIS.

Il eſt trop vrai, Madame, comme vous le dites, que je ſuis l'oncle de Dom Manuel. Je viens d'apprendre qu'il eſt en priſon pour une fourberie très puniſſable qu'il s'eſt permiſe. Soit amour, ſoit folie, il s'eſt mis dans la tête de perſuader à une jeune perſonne nommée Séraphine, belle, riche & de qualité, qu'il eſt un certain Pédro de Mendoça, un Mexicain arrivé pour l'épouſer. Apparemment qu'il aura fait à ce ſujet quelque extravagance, puiſqu'il eſt en priſon à l'heure où je vous parle. Quoique je ne l'aie jamais vu, parce qu'il ſert depuis ſon enfance, je veux pourtant lui être utile quand je ſerai au juſte informé de ſon affaire.

DONA VIOLANTE.

Il en a plus d'une.

DOM LOUIS.

Celle que je lui pardonne le moins eſt celle, où il me paroît qu'il vous a pour adverſaire, mais elle ſera bientôt accommodée. S'il vous a donné quelque parole, Madame, je vous donne la mienne à mon tour de le forcer à la remplir.

DONA VIOLANTE.

Vous m'avez entendue à demi-mot; je mets en vous toute mon eſpérance.

DOM LOUIS.

Elle ne ſera pas trompée: vous ſerez ſatisfaite ou vengée: je vais voir l'ingrat à ſa priſon. S'il conſent à recevoir la grace que vous lui offrez; j'ai aſſez d'amis dans Madrid, pour le tirer d'embarras dans tout le reſte.

DONA VIOLANTE.

Je dois vous avertir que j'ai un frere qui eſt ici & qui le cherche. Il ne faut pas qu'il ſçache que je ſuis à Madrid.

DOM LOUIS.

Ne craignez rien, belle Violante; ma diſcrétion égalera mon zele.

DONA VIOLANTE.

Je compte en tout ſur vous.

DOM LOUIS.

Vous le pouvez & vous en aurez des preuves dès demain.

SCENE V.

DONA VIOLANTE, INÈS.

INÈS.

MADAME, tout va fort bien; mais puiſque c'eſt le vrai Dom Pédro qui eſt en priſon, pourquoi entreprenez-vous de l'en faire ſortir ſous celui de Dom Manuel?

DONA VIOLANTE.

Je t'avoue qu'il me fait compaſſion. Puiſque c'eſt moi qui ai été cauſe de ſa captivité je dois l'être auſſi de ſa délivrance. D'ailleurs elle n'eſt pas un mal pour moi: il me ſervira mieux étant libre, qu'il n'auroit pu le faire étant priſonnier.

INÈS.

Mais pourquoi l'avoir noirci dans l'esprit de ce vieillard, qui croit être son oncle & qui va le persécuter pour l'obliger à vous apporter une main dont vous ne voulez pas?

DONA VIOLANTE.

Aies patience, tu verras avec le tems, la raison de tout ce que j'ai fait, suis-moi.

(*Elles s'en vont.*)

SCENE VI.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

As-tu arrangé tous les bijoux?

PIMIENTO.

Tout est en ordre. J'ai fourré dans la malle, comme vous me l'avez ordonné, l'or, l'argent, les joyaux, les lettres, excepté celles que vous avez remises à Dom Gomès.

DOM MANUEL.

Il importe peu pour celles-là.

PIMIENTO.

Ne m'apprendrez-vous pas quel eſt votre projet? Allons-nous chez un Bijoutier faire eſtimer toutes ces pierres-là & en recevoir le prix? Eſt-ce cela?

DOM MANUEL.

Non, mon ami, j'ai un projet plus honnête. J'ai bien pu, pour m'ouvrir un accès auprès de la belle Séraphine, m'approprier une lettre qui m'aſſuroit cet avantage: mais je rougirois de garder le reſte plus long-tems, lorſque j'en connois le véritable maître. On m'a aſſuré qu'il étoit en priſon; ce ſecours lui devient encore plus néceſſaire dans une pareille circonſtance: ſuis-moi, & allons lui reporter tous ces effets qui lui appartiennent.

PIMIENTO.

Sa maîtreſſe eſt-elle auſſi compriſe dans la reſtitution?

DOM MANUEL.

Que dis-tu?

PIMIENTO.

Si vous êtes ſi délicat, ſi ſcrupuleux, il me ſemble que pour ne rien avoir à lui, il faudroit commencer par lui rendre ſa femme?

DOM MANUEL.

Elle n'étoit pas ſa femme, & ne le ſera jamais.

PIMIENTO.

Je ne ſçais comment vous arrangez tout cela: mais entre nous, il me ſemble que ſi vous renoncez aux diamans, il faut auſſi abandonner la fille, car le cher beau-pere m'a paru beaucoup plus enthouſiaſmé des pierreries que de vous.

DOM MANUEL.

Il me les a vus, cela ſuffit.

PIMIENTO.

Ma foi, Monſieur; tout cela ne vaut rien; vous vous romprez le cou avec tous ces beaux projets là.

DOM MANUEL.

Pourvu que je ſatisfaſſe mon amour & ma probité, je m'inquiete peu du reſte.

PIMIENTO.

Dieu veuille que tout vous réuſſiſſe.

DOM MANUEL.

Je ſuis ſi avancé qu'il ne m'eſt plus permis de reculer.

(*Il veut s'en aller.*)

SCENE VII.

DONA SÉRAPHINE, POLONIA, DOM MANUEL, PIMIENTO.

DONA SÉRAPHINE.

ATTENDEZ, Monſieur, attendez, j'ai deux mots à vous dire. Quel étoit donc votre deſſein, en nous outrageant ſi indignement mon pere & moi? Que vous promettiez vous d'une fourberie ſi criminelle, & ſi facile à découvrir?

DOM MANUEL.

Je ne comprends rien, Madame, à cet étrange diſcours. Quoi! quand je vous adore, quand je compte avec la plus mortelle impatience tous les inſtans qui me ſéparent du jour heureux où je ſerai à vous pour jamais, vous venez m'accabler des plus ſanglans & des plus injuſtes reproches. Par où ai-je donc pu les mériter?

DONA SÉRAPHINE.

Par où! perfide: demandez-le à

cette amante infortunée du Mexique qui vient ici revendiquer ſes droits ſur vous.

DOM MANUEL.

Moi ! une amante au Mexique !

DONA SÉRAPHINE.

Vous feignez de la méconnoître, ame double & ſans foi.

DOM MANUEL.

Madame, que le ciel me foudroie, ſi j'ai jamais eu de maîtreſſe au Mexique !

DONA SÉRAPHINE.

Traître, vous ne connoiſſez donc pas la jeune Anne de Fontaine Major ?

DOM MANUEL.

Anne de Fontaine Major ! non en vérité.

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une furieuſe impudence. Ne croyez pas m'en impoſer, elle a tout confié à mon pere. Elle lui a fait voir vos lettres, ainſi qu'une promeſſe de mariage que vous lui avez faite, & à la faveur de laquelle vous l'avez ſéduite.

DOM MANUEL.

Madame, je n'ai jamais vu de Dame de ce nom au Mexique, & je pourrois bien jurer qu'il n'en a jamais exiſté.

DONA SÉRAPHINE.

Elle a montré à mon pere votre propre ſignature.

DOM MANUEL.

C'eſt un tour qu'on me joue.

DONA SÉRAPHINE.

Vous me feriez perdre la raiſon.

DOM MANUEL.

Pimiento, avance, tâches un peu de déſabuſer Madame.

PIMIENTO.

Que voulez-vous que je diſe, ſi elle eſt obſtinée dans ſes idées ?

DONA SÉRAPHINE.

Que pourras-tu me dire contre l'évidence même ?

PIMIENTO.

Madame, il eſt vrai qu'autrefois mon maître a connu aux Indes une beauté métiſſe, dont il a eu cinq ou ſix petits enfans en moins de rien, mais d'abord elle ne s'appelloit point

Anne de Fontaine Major : c'étoit Hippolite Guaroha : enſuite il y a long-tems qu'elle ne vit plus, à telles enſeignes qu'elle eſt morte au Paraguay d'une indigeſtion de fraiſes.

DONA SÉRAPHINE.

Voilà donc votre défenſeur ? vous devriez rougir de vous préſenter devant moi. Au reſte, puiſque vous ſoutenez que tout ceci eſt faux, je veux aller ce ſoir avec mon pere voir la belle Indienne : trouvez-vous-y en même-tems que nous, & là, il ſera aiſé de vérifier qui de nous deux en impoſe.

DOM MANUEL.

J'accepte avec tranſport, Madame, ce moyen de me juſtifier à vos yeux.

DONA SÉRAPHINE.

A ce ſoir donc.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VIII.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

PIMIENTO.

Eh bien! voilà un nouvel embarras auquel vous ne vous attendiez point.

DOM MANUEL.

Pimiento, il faut que cette femme là ſoit attachée à la pourſuite du véritable Dom Pédro. Dans l'ignorance où elle eſt de ce qui s'eſt paſſé, trompée par le nom que je porte, elle aura fait ſes plaintes à Dom Gomès. Il faut que je la voie, & que je m'ouvre tout naturellement à elle; ſi en effet, elle ſonge à épouſer Dom Pédro, elle ſera trop heureuſe de favoriſer mes vues ſur Séraphine.

PIMIENTO.

Monſieur, cette affaire là me paroît s'embrouiller de plus en plus. Il me ſemble que vous vous embarquez bien à la légere.

DOM MANUEL.

Allons voir cette Mexicaine, & prends avec toi la malle du pauvre priſonnier pour la lui reporter en ſortant de chez ſa maîtreſſe.

SCENE IX.

Le théatre repréſente la priſon.

DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

QUAND donc, ô ciel! finiront mes diſgraces? Eſt-il poſſible que je ne pourrai trouver perſonne qui compatiſſe à mon malheur?

BERTRAND.

Encore un peu de patience, la réponſe de Seville ne ſçauroit tarder, & alors vous ſerez bientôt hors d'embarras.

DOM PÉDRO.

Oui, mais ſi pendant ma captivité le traître ſe marie. Au bruit de ce qui paſſe, il preſſera la nôce.

BERTRAND.

Mais après tout, si la belle Séraphine est si hâtée, tant pis pour elle, elle y risque plus que vous.

SCENE X.

DOM LOUIS DE HERRERA, DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM LOUIS.

Est-ce vous, Monsieur, qui êtes Dom Manuel de Herrera, un Officier employé en Flandre ?

DOM PÉDRO.

Encore : tout le monde est fait pour me désespérer ; il faudra bien enfin me résoudre à être Dom Manuel, puisqu'ils le veulent tous (5). Que dis-tu de tout cela Bertrand ?

(5) Je ne puis m'empêcher de faire ici une remarque. Soit que Regnard ait connu ou non cette piece Espagnole, il est sûr que tout le fond des Ménechmes s'y retrouve : mais il me semble que l'intrigue en est bien plus

BERTRAND.

Je dis que je ne ſçais où j'en ſuis.

DOM LOUIS.

Me trouvez-vous indigne d'une réponſe ?

DOM PÉDRO.

Eh ! quelle réponſe puis-je vous faire, quand votre queſtion me jette dans l'embarras le plus grand où je me ſois jamais trouvé ?

DOM LOUIS.

Laiſſons-là ces idées ridicules ; écoutez-moi, je ſuis votre oncle, Dom Ma-

---

comique, plus vraiſemblable & plus intéreſſante que dans les Ménechmes. Dans la piece Françoiſe, la vue ſeule des Acteurs eſt un menſonge perpétuel qui détruit toute l'illuſion : elle rend les plaiſanteries ſans effet. Il faut toute la gaieté du dialogue de Regnard pour la rendre ſoutenable à la repréſentation : elle n'eſt vraiment plaiſante qu'à la lecture où les mépriſes paroiſſent vraiſemblables, & où les yeux ne démentent point les Acteurs ; au lieu qu'ici l'erreur n'étant pas fondée ſur la reſſemblance des viſages, le ſpectateur n'a point d'effort à faire pour imaginer ce qu'il voit. Cela ſeul aſſure, à ce qu'il me paroît, la ſupériorité à la piece de Moréto ; mais

nuel ; je viens vous consoler, vous soulager : embrassez-moi.

DOM PÉDRO.

Je le veux bien, mais qui êtes-vous ?

DOM LOUIS.

Dom Louis de Herrera, que le desir de vous être utile amene ici. Si vous voulez renoncer aux folies que l'amour vous a mises dans la tête, je suis prêt à travailler à votre liberté.

DOM PÉDRO.

Excusez mon ignorance ; je n'avois

---

d'ailleurs, que l'on dépouille les deux drames des ornemens extérieurs, que l'on ôte pour un moment à celui de Regnard les beautés de détail qui en font tout le mérite, & que l'on compare ensemble les situations, que l'on rapproche l'un de l'autre les squelettes, s'il est permis de le dire de ces deux pieces, & je crois que l'avantage restera incontestablement à l'Auteur Espagnol. Chez Regnard, il n'y a jamais que le Ménechme Campagnard d'embarrassé. Le Chevalier est toujours à son aise, au lieu qu'ici les deux personnages ont leur part des inquiétudes qu'ils causent : ils sont perpétuellement en crainte, & cela doit assurément redoubler l'intérêt.

jamais ſçu que j'euſſe à Madrid un parent de ce nom-là.

DOM LOUIS.

La circonſtance où vous êtes, rend mon dévouement plus vif..

DOM PÉDRO.

Je ſuis honteux d'y répondre ſi mal.

DOM LOUIS.

Mais écoutez-moi; il me ſemble que c'eſt une choſe honteuſe & indigne de vous, d'aller prendre un nom étranger pour ſatisfaire je ne ſçais quelle paſſion?

DOM PÉDRO.

Mais je n'ai pas pris de nom: j'ai toujours porté le mien.

DOM LOUIS.

Bon, bon. Si l'amour vous donne tant de fermeté & de conſtance, pourquoi donc vous être détaché de la belle Violante, qui vous pourſuit & vous redemande par-tout?

DOM PÉDRO.

A moi! Violante!

DOM LOUIS.

Elle eſt ici: elle y a appris vos ex-

travagances. Pardonnez-moi ce terme qui n'eſt qu'une preuve de mon amitié. Mais eſt-il poſſible qu'un Gentilhomme, tel que vous, ait fait aſſez peu de cas de ſon honneur, pour manquer de parole à une femme de qualité, & pour flétrir à jamais ſa réputation par une faute honteuſe !

DOM PÉDRO.

Mon cher Oncle, cette femme eſt-elle ici ?

DOM LOUIS.

Oui, ſans doute, & c'eſt un grand bonheur pour vous ; elle m'a tout confié, & c'eſt à ſa priere que je me ſuis déterminé à me rendre votre caution pour vous tirer d'ici.

DOM PÉDRO.

Sçavoit-elle que j'étois en priſon ?

DOM LOUIS.

Et comment auroit-elle pu l'ignorer ?

DOM PÉDRO.

Et elle aſſure que celui qui eſt en priſon, eſt Dom Manuel ?

DOM LOUIS.

Voilà une belle demande. Et que

peut-elle dire autre choſe, puiſque c'eſt vous qui y êtes?

DOM PÉDRO.

Mais a-telle vu Dom Pédro de Mendoça, celui qui eſt mon rival auprès de Séraphine?

DOM LOUIS.

En vérité, je n'en ſçais rien.

DOM PÉDRO, *à part.*

Il eſt viſible qu'elle donne dans l'erreur générale. Soit, prêtons-nous-y auſſi pour ſortir de priſon. Quand je ſerai dehors, je prendrai mes meſures pour tout éclaircir une bonne fois.

DOM LOUIS.

A quoi penſez-vous-là?

DOM PÉDRO.

Je penſe que je donnerois tout au monde, pour que vous ne ſoyez pas inſtruit de mes folies.

DOM LOUIS.

Elles ſont en effet bien étranges; mais votre maîtreſſe eſt indulgente & les pardonnera dès qu'elle vous verra retourner à ſes genoux. Je l'ai vue, elle eſt charmante & vous aime avec paſſion.

DOM PÉDRO.

Quand l'avez-vous vue ?

DOM LOUIS.

Tout-à-l'heure, & je vais vous mener chez elle.

DOM PÉDRO.

Allons chez elle.

BERTRAND.

Encore paſſe : ſi ce chien de nom de Manuel a nui à mon maître, il lui ſert auſſi : c'eſt lui qui l'a fait mettre en priſon : c'eſt lui qui l'en fait ſortir. Dieu ſoit loué, mais tâchons de n'y plus revenir.

SCENE XI.

Le théatre repréſente le devant de la maiſon de Violante.

DOM LOUIS, DOM PÉDRO.

DOM LOUIS.

Nous voilà arrivés, Dom Manuel; c'eſt ici que demeure votre épouſe.

DOM PÉDRO.

Avant que je me préſente à ſes yeux, faites-moi la grace de me rendre un ſervice qui en ſera auſſi un pour elle.

DOM LOUIS.

Quel eſt-il?

DOM PÉDRO.

Entrez devant moi : prévenez-la des diſpoſitions où je ſuis, afin qu'elle me reçoive avec moins de répugnance, & quand il ſera tems que je monte, vous me ferez ſigne de ce balcon.

Vous avez raiſon, rien n'eſt mieux penſé : attendez-moi.

DOM PÉDRO.

Je vous attends. (*Seul.*) Il faut avouer qu'il arrive dans la vie des événemens bien étranges! Y a-t-il jamais eu un homme qui ſe ſoit trouvé dans la poſition où je ſuis? qui ait vu un fripon prêt d'épouſer ſa maîtreſſe à ſes yeux, & ſe ſervir pour le ſupplanter de ſon propre bien? Ah! Dom Manuel de Herrera, vous ſaurez avant peu qui je ſuis.

SCENE XII.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL, PIMIENTO.

PIMIENTO.

MONSIEUR, voici votre homme planté devant la porte.

DOM MANUEL.

Cela eſt vrai. Apparemment que Dona Anna de Fontaine Major, l'aura fait ſortir de priſon. Voilà un bon moment pour faire la reſtitution que je lui dois. Monſieur, puiſque ma bonne fortune fait que je vous rencontre.....

DOM PÉDRO.

Ah! traître, c'eſt la mienne qui vous amene ici.

DOM MANUEL.

Un moment, Dom Pédro, j'ai deux mots à vous dire avant de vous parler avec mon épée : nous aurons du tems pour tout.

DOM PÉDRO.

Que voulez-vous m'apprendre ?

DOM MANUEL.

Vous êtes inſtruit de la mépriſe de nos valets au ſujet de nos malles. Voici la vôtre telle que je l'ai trouvée : je vous la rends.

DOM PÉDRO.

Je vous en ai peu d'obligation. Le tréſor qu'elle renferme m'eſt fort indifférent : mais de m'avoir enlevé le cœur & la main de Séraphine, c'eſt là ce que je ne puis vous pardonner.

DOM MANUEL.

Voilà déja un article de fini. Pour l'autre, c'eſt ainſi que je vais me juſtifier. (*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE

SCENE XIII.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL, DOM VINCENT *auſſi l'épée à la main*, PIMIENTO.

DOM VINCENT.

MESSIEURS, un inſtant, s'il vous plaît, par complaiſance pour moi.

DOM MANUEL.

Laiſſez-nous.

DOM PÉDRO.

Ne ſuſpendez point une vengeance trop légitime.

DOM VINCENT.

Un moment : j'en ai auſſi une à pourſuivre & ſur l'un de vous deux. Lequel eſt Dom Pédro de Mendoça ?

DOM MANUEL & DOM PÉDRO *enſemble.*

Moi.

DOM VINCENT.

Cela ne ſauroit être : un des deux

eſt Dom Manuel que j'ai intérêt de découvrir.

DOM MANUEL, *à part.*

A ſon langage je ne ſaurois méconnoître le frere de Violante. Voilà un ſurcroît d'embarras.

DOM PÉDRO.

C'eſt à moi que vous avez à faire; je vous l'ai déja dit, & vous le ſavez bien vous-même, puiſque nous nous ſommes déja meſurés pour le même ſujet qui vous conduit ici.

DOM MANUEL,

Arrêtez. Quoique je ſois Dom Pédro, c'eſt pourtant moi & moi ſeul que regarde le ſoin de le ſatisfaire.

DOM VINCENT.

Eh bien! puiſque vous refuſez tous deux de m'éclaircir, vous vous ſentirez également tous deux de ma vengeance. (*Ils ſe battent.*)

SCENE XIV.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL, DOM LOUIS, DOM GOMÈS, PIMIENTO.

DOM LOUIS.

EH! qu'eſt ceci, Meſſieurs?

DOM GOMÈS.

Modérez cet emportement.

DOM LOUIS, *ſe mettant du côté de Dom Pédro.*

Dom Manuel, je vole à votre ſecours.

DOM VINCENT.

Me voilà éclairci; meure l'auteur de ma honte.

DOM LOUIS.

Arrêtez.

DOM VINCENT.

Rien ne peut m'arrêter puiſque j'ai trouvé le lâche qui n'a pas rougi d'abuſer de la foibleſſe d'une malheureuſe.

DOM LOUIS.

Arrêtez, vous dis-je ; votre honneur peut ſe réparer par une voie plus douce & plus ſûre.

DOM VINCENT.

Quelle eſt-elle ?

DOM LOUIS.

Dom Manuel mon neveu que vous voyez, eſt prêt à épouſer Violante, à la ſollicitation de laquelle il vient de ſortir de priſon.

DOM VINCENT.

Je n'en croirai rien juſqu'à ce que j'aie vu Violante que je fais cachée dans un couvent.

DOM LOUIS.

Si je vous la fais voir tout-à-l'heure, & qu'ils ſe donnent la main en votre préſence, que direz-vous ?

DOM VINCENT.

Je vous marquerai la plus vive ſenſibilité.

DOM LOUIS.

Eh bien ! ſuivez-moi, & venez être témoin d'un ſpectacle qui fera tomber tous vos ſoupçons.

DOM VINCENT.

Je vous ſuis ſur cette parole.

DOM PÉDRO, *bas à Dom Manuel.*

Dom Manuel, le frere de votre maîtreſſe me fait entrer chez lui dans l'eſpérance que je vais l'épouſer. Vous ſavez ſi cela ſe peut. J'ai bien voulu garder le ſilence pour vous épargner une trop juſte confuſion, & vous laiſſer le tems de réfléchir au parti que vous à prendre.

DOM LOUIS.

Mon neveu, je vous attends.

SCENE XV.

DOM MANUEL, DOM GOMÈS.

DOM MANUEL.

Je ne ſais où j'en ſuis. Ah! Violante, Séraphine, que vous partagez cruellement mon cœur!

DOM GOMÈS.

Je ſuis bien aiſe de voir la tournure que prennent les affaires de ce gentilhomme, & plus encore d'être convaincu par-là de votre innocence: mais il vous reſte encore à détruire la plainte de Dona Anna. Ma fille eſt chez elle, entrons ici; du moment que Séraphine ſera déſabuſée, elle eſt à vous.

DOM MANUEL.

Allons.

SCENE XVI.

Au moment où DOM GOMÈS *&* DOM MANUEL *veulent entrer,* DONA VIOLANTE *ſort pourſuivie par* DOM VINCENT *l'épée à la main;* DOM LOUIS, DOM PÉDRO & DONA SÉRAPHINE *tâchent de le retenir.*

DOM VINCENT.

Tu mourras, malheureuſe, puiſque tu refuſes de l'épouſer,

DONA VIOLANTE.

Eh! Meſſieurs, ſecourez-moi.

DOM MANUEL.

Qu'ai-je vu! ô Ciel! c'eſt Violante, c'eſt à moi ſeul qu'il appartient de la défendre.

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une ſuite d'incidens où l'on ne peut rien comprendre.

DOM PÉDRO.

Dom Vincent, écoutez-moi, votre

ſœur a raiſon : je ne ſuis point Dom Manuel : je n'ai accepté ce nom que pour ſortir de captivité ; & c'eſt Dom Louis de Herrera qui, étant trompé lui-même, m'a forcé de me prêter à ſon erreur, pour ne pas me priver de ſon ſecours.

DOM LOUIS.

C'eſt de Violante même que j'ai appris que vous étiez mon neveu.

DOM PÉDRO.

Il n'en eſt rien, je ſuis Dom Pédro de Mendoça, & voila Dom Manuel.

DOM VINCENT.

C'eſt Dom Louis.....

DOM GOMÈS.

Un moment. Perſonne ne peut mieux nous en inſtruire que Madame.

TOUS ENSEMBLE.

Parlez, Madame.

DONA VIOLANTE.

Me voilà enfin arrivée au moment que j'ai tant ſouhaité. Eh bien! puiſqu'il faut que je parle, voilà cet amant, cet époux auquel je ſuis attachée pour la vie ; voilà Dom Manuel

dont j'embraſſe les genoux en lui redemandant l'honneur.

DOM MANUEL.

Il eſt trop vrai, belle Violante. Je ſors de l'aveuglement où m'a jetté une paſſion furieuſe. Donnez, Dom Pédro, donnez la main à Séraphine; je ſuis déſormais trop content de mon bonheur pour troubler le vôtre.

DOM VINCENT.

Je ceſſe d'être votre ennemi en devenant votre beau-frere.

Fin du troiſieme Volume.